

Les relations de Saint François de Sales et du Cardinal de Bérulle.

Inaugural-Dissertation

DER PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT
DER FRIEDRICH-ALEXANDER-UNIVERSITÄT
ZU ERLANGEN

vorgelegt von

Jeanne Zöbelein

aus Quimper

1 9 5 6

1956 № 44

*Les relations de Saint François de Sales
et du Cardinal de Bérulle.*

Inaugural-Dissertation

DER PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT

DER FRIEDRICH-ALEXANDER-UNIVERSITÄT

ZU ERLANGEN

vorgelegt von

Jeanne Zöbelein

aus Quimper

Tag der mündlichen Prüfung: 18. 5. 1955

Dekan: Professor Dr. Dr. A. Ernstberger

Referent: Professor Dr. A. Junker

Korreferent: Professor Dr. H. Kuen



Die Anregung für die Bearbeitung dieses Themas verdanke ich dem verstorbenen Rektor der Universität Erlangen, Professor Dr. Hämel.

Ich fühle mich verpflichtet an dieser Stelle auch Herrn Professor Dr. Kuen für die großzügige Hilfe und Herrn Professor Dr. Junker für seine äußerst wertvollen und gründlichen Anleitungen bei der Ausarbeitung der Dissertation zu danken.

Table des Matières

Introduction

I Comparaison entre le style salésien et le styles bérullien	7
1. Style de Saint François de Sales	8
2. Style de Pierre de Bérulle	16
3. Différences	24

II Influences qui ont contribué à former les doctrines

1. Le milieu extérieur	28
2. Les influences familiales	29
3. Influence des Jésuites	31
4. L'Abrégé de la Perfection	36

III La parenté des doctrines

1. Théocentrisme	38
2. Mysticisme	45
3. Rapports avec le Quiétisme	50
4. Rapports avec le Jansénisme	51

IV L'apostolat

1. Conversion des hérétiques	58
2. Direction spirituelle	62
3. Réforme des couvents	66
4. Carmel et fondation d'ordres nouveaux	69
5. Rôle joué dans la vie politique contemporaine	77

Conclusion	83
----------------------	----

Bibliographie	89
-------------------------	----

Notes	93
-----------------	----

INTRODUCTION

Si on considère l'histoire de la pensée religieuse en France, on est obligé de reconnaître la place importante prise par la première moitié de ce que la tradition nomme avec raison "le Grand Siècle". Cette période d'intense activité religieuse, de renouveau mystique ne correspond pas avec la période de floraison littéraire. Elle la précède mais elle ne lui cède en rien en éclat et en gloire. L'abbé Bremond, dans son "Histoire littéraire du sentiment religieux en France" considère dans cette période deux mouvements distincts: celui de l'humanisme dévot et celui de l'Ecole Française. L'humanisme de la Renaissance glorifiait la nature humaine et rompait ainsi avec la tradition du Moyen-Age qui apprenait à l'homme à se résigner à son néant. L'humanisme religieux ou dévot glorifie lui aussi l'humanité mais parce qu'elle a été rachetée par un Dieu fait homme et parce que la grâce l'élève au-dessus de sa naturelle imperfection. Il exalte les vérités consolantes, ne fait pas du péché originel mais de la rédemption le dogme central. Et la gloire de Saint François de Sales, le créateur pour ainsi dire de l'humanisme chrétien c'est d'avoir rapproché la sainteté de la vie, c'est d'avoir fait passer ce courant nouveau de la théologie orthodoxe dans la vie des simples fidèles. François de Sales était un humaniste au sens profane du mot, mais il était avant tout un homme, il disait de lui-même: "Je suis tant homme que rien plus". Sans qu'il y ait eu rupture, l'humanisme dévot a laissé lentement la place à ce que Bremond a appelé l'Ecole Française. Un homme domine ce mouvement: le cardinal de Bérulle. C'est lui qui donne aux conceptions de tous, à ces conceptions qui étaient "dans l'air" une forme frappante, un contenu dogmatique. En étudiant les relations de ces deux hommes, François de Sales, évêque de Genève, et Pierre de Bérulle, cardinal et supérieur de l'Oratoire, c'est toute une période de la pensée religieuse française que nous allons voir se dérouler, non seulement dans ses aspects philosophiques et dogmatiques mais aussi dans ses réalisations pratiques.

La littérature française et la littérature allemande sont riches en ouvrages concernant Saint François de Sales, beaucoup moins riches en ce qui concerne Bérulle, mais on ne trouve aucune oeuvre se rapportant aux relations des deux prélats du Grand Siècle. Comme en témoigne la bibliographie, on n'a utilisé que des sources sérieuses. Quelques ouvrages introuvables en Allemagne sont épuisés dans les maisons d'édition françaises. Par exemple l'ouvrage de Houssaye dont

nous n'avons malheureusement que deux volumes, découverts chez un bouquiniste parisien. Ce manque subit de toute littérature concernant l'Ecole Française est dû, comme nous l'avons appris de la bouche d'éditeurs catholiques, au fait qu'on reparle en France d'une canonisation du Cardinal de Bérulle. Pour cette raison, on a rassemblé toutes les oeuvres ayant trait à cette école de spiritualité et particulièrement celles concernant son fondateur.

La littérature moderne française qui se dit catholique (il est très difficile de définir une littérature catholique¹⁾) semble caractérisée par un terme cher aux intellectuels: elle est problématique. Elle ne cherche ni à convertir, ni à éduquer, elle décrit et analyse les problèmes qui se posent aux esprits modernes avec une tendance à préférer les problèmes particuliers aux catholiques: problème de la grâce et problème du péché avec un goût pour le démoniaque (Bernanos). Les solutions sont à peine esquissées quand elles ne manquent pas totalement, aucune trace de prosélytisme. C'est pourquoi il nous semble que le chrétien d'aujourd'hui ait besoin de temps à autre de se rafraîchir aux oeuvres du passé. Il est bon qu'il sache que la vie chrétienne n'est ni si compliquée ni si tragique. Son attention s'éloignera de l'aspect "péché" si cher aux contemporains pour apprendre avec François de Sales ou Bérulle qu'il est bon d'oublier les suites de la "Tache originelle" et de se réfugier dans la "fine pointe". Sous la direction souriante du saint évêque, il verra peut-être que la piété et la vertu ne sont pas réfugiées dans les cloîtres et qu'il existe d'autres prêtres que ceux de Bernanos, Mauriac ou Graham Greene. Dans le domaine religieux comme dans le domaine littéraire, simplicité n'est pas nécessairement synonyme de pauvreté et notre époque a besoin de simplicité.

Depuis la fin de la dernière catastrophe mondiale on a beaucoup parlé de politique chrétienne. On a étudié sous toutes ses faces le problème des rapports du pouvoir et de la grâce. Un des derniers ouvrages de Reinhold Schneider s'intitule "Herrscher und Heilige"²⁾ et cette oeuvre comporte un chapitre sur Saint François de Sales. Il nous paraît que Bérulle y aurait été aussi à sa place. En effet, c'est lui qui a posé le problème sous sa forme la plus tragique: il a préféré le renoncement à la pratique d'une politique qu'il jugeait en désaccord avec sa conscience. Il a donné une solution: celle de la sainteté. Dans un article de la revue des Dominicains "La Vie Intellectuelle", E. Borne prétend que le chrétien ne peut dans la vie politique "dépasser l'ordre des honnêtes compromis", mais il ne prétend pas donner une solution. François de Sales a dû se contenter souvent de ces "honnêtes compromis"; comme Bérulle il a fui le pouvoir autant que possible, il ne l'a jamais aimé pour lui-même. Tous deux peuvent nous aider à méditer sur pouvoir et grâce et leurs hésitations et leurs souffrances sont un des aspects du problème de la politique et du christianisme, qui n'est d'ailleurs qu'un des aspects de l'existence de l'homme aspirant à la perfection dans ce monde imparfait.

I Comparaison entre les styles salésien et bérullien

Avant de chercher à pénétrer les doctrines de Saint François de Sales et du cardinal de Bérulle, avant d'étudier comment elles se ressemblent et se complètent, comment chacun d'eux a "vécu" cette doctrine d'une manière presque identique et comment dans leurs disciples on retrouve leurs deux influences fondues dans un complexe salésien-bérullien qui vit encore de nos jours dans de nombreuses âmes catholiques, il serait intéressant d'essayer de nous représenter ces deux hommes tels qu'ils furent de leur vivant, tels que leurs contemporains les ont vus alors qu'ils fréquentaient les cercles religieux de la capitale.

Si l'on en croit leurs biographies le contraste entre Monsieur de Genève et Monsieur de Bérulle était frappant. L'évêque séduisait au premier abord. Brémond prétend que nous n'avons pas de bon portrait de lui³⁾, mais Hamon parle de "sa taille avantageuse", de "sa physionomie douce et agréable", de la finesse de ses traits et de la délicatesse de son teint, et il cite ce jugement d'un contemporain: "Toute sa composition extérieure était si belle et si charmante, sa contenance si grave et si douce tout à la fois, que mes yeux ne pouvaient se rassasier de le voir et que je ne puis imaginer un port plus magnifique"⁴⁾. Sainte Chantal insiste également sur sa majesté. Ce mélange de dignité épiscopale et de douceur séduisait au premier abord au contraire, dit Molien dans son livre intitulé "Le cardinal de Bérulle"⁵⁾, en parlant du fondateur de l'Oratoire: "il ne s'imposait pas à première vue, il fallait bien le connaître pour le goûter, l'aimer, se plaire en sa compagnie". De petite taille, il restera toujours d'apparence chétive. Au contraire de Saint François de Sales, "sérieux dès l'enfance, il paraît incapable de sourire". Brémond en parlant de lui insiste sur son manque de charme et de grâce, "homme d'Eglise, dit-il, pesant, naïf et maladroit"⁶⁾.

Ce contraste entre les deux natures physiques, il est intéressant de le retrouver dans le style. Alors que l'évêque de Genève veut conserver à la langue française le charme gaulois d'un Ronsard ou d'un Montaigne tout en tenant compte de certains des jugements de Malherbe, le cardinal écrit déjà dans une langue qui annonce Bossuet et Pascal. Monsieur Calvet, dans son histoire de la littérature, dit à propos de Bérulle écrivain: "Son expression est toujours austère. Jamais il ne sourit".⁷⁾ Son biographe Molien dit qu'il en est de ses écrits comme de sa personne: "Il faut passablement peiner avant de les goûter,

percer l'écorce, un peu rude quelquefois, pour trouver la très substantifique moelle⁸⁾. Bremond lui reproche avec raison d'être souvent "embarrassé, redondant, sorbonique"⁹⁾. Mais étudions séparément avant de les opposer le style des deux prélats.

1. Le style de Saint François de Sales

Si, après avoir fréquenté pendant de longues années les oeuvres de l'évêque de Genève, on jette les yeux sur les histoires officielles de la littérature française, on constate que tous les historiens (Bédier-Hazard, Lanson, Petit de Julleville) sont à peu près d'accord pour classer le saint parmi les écrivains pré-classiques, certains (Mr. Lavaud dans Bédier-Hazard) allant même jusqu'à séparer style et pensée en affirmant que le premier appartiendrait au XVI^{ème} Siècle, alors que la seconde serait déjà purement classique. Il est certain que le style salésien rappelle davantage Montaigne que Bossuet, mais il semble que style et personnalité sont si étroitement liés que malgré les influences de l'éducation, de l'époque, c'est toujours François de Sales qu'on retrouve lorsqu'on étudie la correspondance, les sermons et même les deux oeuvres plus purement littéraires, l'Introduction à la vie dévote, et le Traité sur l'Amour de Dieu. Il semble qu'ici la méthode qui consiste à étudier le style en fonction de l'homme puisse être employée sans que le résultat soit entaché d'artificialité, ce qui serait le cas, par exemple, si on l'utilisait pour l'étude du style hérullien.

Avant d'aborder l'étude du style proprement dit, il faut noter que François de Sales était convaincu que pour exercer une influence sérieuse tout homme d'Eglise devait s'exprimer en langue vulgaire d'une manière correcte, agréable, élégante. En tant que polémiste, l'importance d'une oeuvre comme l'Institution chrétienne de Calvin, par exemple, parue en 1541, ne lui avait pas échappé. Il ne faudrait pas s'y tromper, chez lui le style n'est pas seulement produit du génie ou d'une riche imagination, il est le résultat d'un travail constant et réfléchi. Francis Vincent dans son ouvrage "Le Travail du Style chez Saint François de Sales" écrit: "Il y a du Balzac en lui, il filtre, transpose, polit, jusqu'à ce que sa phrase sonne et chante à son oreille. Par instinct secret d'éducateur il est sans cesse à la quête des mots et des tours piquants qui imposent une idée à l'attention. Il ne professe point cette doctrine paresseuse et romantique que la vérité se suffit à elle-même, qu'elle n'a pas besoin de notre art pour franchir le seuil des âmes. Il sait que l'erreur brillante triomphe journellement dans les pauvres cerveaux humains de l'incolore vérité; il sait que le destin des doctrines est généralement lié à l'habileté de ceux qui les défendent. C'est pourquoi il veut que l'on stylise et que l'on "délecte"."¹⁰⁾

Il est probable qu'il a pu suivre la lutte ardente de Malherbe et de Mademoiselle de Gournay (on a trouvé des lettres du Saint dans la correspondance de cette

dernière). On peut penser qu'il a approuvé un grand nombre des jugements du réformateur mais il a aussi certainement applaudi aux réclamations de sa courageuse ennemie. Après son premier séjour à Paris, il s'exerce, comme nous le verrons, à écrire dans le goût du jour; dix ans plus tard, il semble se repentir, se remettant aux classiques et étudiant de plus près les mystères de notre langue. "Je me promettais, écrit-il en 1612, de prêcher un peu plus mûrement, solidement, et pour le dire tout en un mot . . . un peu plus apostoliquement que je ne faisais il y a dix ans".¹¹⁾ Dans la préface de l'Amour de Dieu il écrit: "Que si tu trouves le style un peu (quoique ce sera, je m'assure, fort peu) différent de celui dont j'ai usé écrivant à Philotée, et tous deux grandement divers de celui que j'ai employé en la "Défense de la Croix", sache qu'en dix-neuf ans on apprend et désapprend beaucoup de choses; que le langage de la guerre est autre que celui de la paix; et que l'on parle d'une façon aux jeunes apprentis et d'une autre aux vieux compagnons"¹²⁾.

Mr. Vincent compare l'édition princeps de 1609 de l'Introduction à la vie dévote et l'édition définitive de 1619 en tenant compte des éditions intermédiaires de 1609, 1610, 1616. On peut voir en étudiant les transformations de la phrase l'idéal littéraire d'un jeune écrivain aux environs de 1610 et les exigences stylistiques que l'approche de l'âge classique vont faire naître chez ce même écrivain. Mr. Vincent compte jusqu'à 1037 corrections et cite pour confirmer le côté "artiste" de l'évêque de Genève ce passage d'une lettre du Saint à Mgr Frémyot: "C'est icy que je desire plus de creances qu'ailleurs, parce que je ne suis pas de l'opinion commune, et que néanmoins ce que je dis est la verité mesme. La forme, dit le philosophe, donne l'estre et l'ame a la chose. Dites merveilles, mais ne le dites pas bien, ce n'est rien: dites peu et dites bien, c'est beaucoup".¹³⁾

Son désir de fonder une Académie est une preuve de l'intérêt qu'il portait aux Belles Lettres. Dans Port Royal¹⁴⁾ Sainte-Beuve précise que c'est en 1607 que Saint François de Sales eut l'idée de fonder cette Académie "à l'instar de celles d'Italie", que "le duc de Savoie accorda des privilèges", que "le duc de Nemours en était le protecteur" et que "les séances se tenaient dans la maison même du président". Il en dit encore: "Quand des écrivains comme Saint François de Sales et Honoré d'Urfé en étaient on conçoit combien la culture littéraire y aurait pu profiter et s'embellir. Mais Favre, devenu président du Sénat de Chambéry en 1610 quitta Annecy, il est à croire que l'Académie dès lors ralentit ses réunions. La mort de Saint François de Sales (1622) y dut causer un dernier préjudice, si toutefois, à cette date, elle subsistait encore".

Dans le premier chapitre du Traité, François de Sales essaie de définir la beauté et il met au nombre de ses éléments l'ordre, la clarté et la bonne grâce. "Le beau donc étant appelé beau, parce que sa connaissance délecte, il faut que, . . . outre l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et de clarté".¹⁵⁾

Le plan du *Traité de l'Amour de Dieu* est plus rigoureux encore. L'ouvrage est divisé en douze livres. François de Sales commence par analyser nos facultés intellectuelles et montre l'amour comme la perfection de l'esprit et la charité, qui a Dieu pour objet comme la perfection de l'Amour. Il raconte ensuite la génération de l'amour divin jusqu'à son épanouissement dans la gloire (Livres II et III). Puis aux dangers qui menacent cet amour en nous et aux causes de sa ruine, il oppose les exercices qui peuvent le conserver et l'accroître (L. IV, V, VI). Il distingue ensuite les différentes sortes d'amour que nous avons pour Dieu (L. VII à X) et termine en établissant la supériorité de l'Amour de Dieu sur toutes les vertus et en donnant quelques avis pour exciter l'âme aux progrès de ce saint amour. On peut dire que l'ouvrage est écrit avec un souci presque pédagogique de rigueur démonstrative. Si parfois on est obligé de relire à plusieurs reprises un chapitre et un paragraphe ce n'est pas parce que l'auteur s'est perdu dans des digressions, c'est parce que la pensée est si condensée que l'esprit a besoin de temps pour être assuré d'en posséder le sens.

Si on lit les lettres de direction la même constatation s'impose. Dans sa préface Monsieur Le Couturier s'exprime ainsi: "Son originalité consiste... à empêcher l'âme de s'égarer en des désirs chimériques qui dispersent les forces et les usent sans profit. Ici la logique est la grande maîtresse. Sous le flot des comparaisons fleuries, des images poétiques, la déduction ne dévie pas d'une ligne"¹⁶). Prenons, par exemple, la lettre à la Présidente Brûlart du 13 octobre 1604. Dès le début le sujet est indiqué. "Vous me demandez le moyen que vous devez tenir pour acquérir la dévotion et paix de l'esprit..... Maintenant je vous dirai quelques règles qu'il faut observer pour être vraiment dévot. Avant toutes choses observer les commandements généraux de Dieu et de l'Eglise...". Ensuite l'évêque indique la manière dont il faut observer ces commandements, "avec promptitude et volontiers". Pour acquérir cette promptitude il faut employer plusieurs considérations. Suivent ces considérations, sur la volonté de Dieu, sur la nature des commandements. Pour obéir "volontiers", il faut penser à sa vocation. Enfin suivent quelques conseils pratiques pour la "conduite"; ces conseils sont numérotés. A la fin de la lettre, le Saint rappelle brièvement les conseils donnés dans les lettres précédentes. Quand on pense aux conditions dans lesquelles ces lettres étaient écrites, au courant de la plume, au milieu d'occupations et de préoccupations sans nombre, on ne peut qu'admirer la logique de cet esprit s'exprimant avec perfection dans la clarté du style.¹⁷).

Cet effort de clarté se sent dans les corrections apportées à l'édition princeps. Parfois l'auteur change une phrase pour satisfaire à une logique purement grammaticale, sacrifiant par exemple une belle et forte image aux exigences de la syntaxe. Il avait écrit: "Nous sommes crucifiés a Dieu",¹⁸) "tour vigoureux, dit Vincent, mais d'une syntaxe douteuse. Et il écrit plus correctement, mais aussi plus faiblement: "Nous sommes sacrifiés a Dieu".¹⁸)

Parfois au contraire il éclaire son texte par de justes additions: il écrit dans l'Édition princeps de l'Introduction "Je vous veux riche et pauvre, avec un grand soing", ce qui dit Vincent "était faible et vague, mou par surcroît."¹⁹⁾ Dans l'édition de 1619 nous trouvons "Je voudrais mettre en vostre coeur la richesse et la pauvreté tout ensemble". "Là encore in cauda robur. Force, qui est en même temps lumière!"¹⁹⁾

Ailleurs, le mot lui semble ne pas rendre exactement la pensée, lui paraît trop abstrait. C'est ainsi qu'il remplace "chasteté" par "coeur chaste". Édition princeps: "La chasteté est comme la mere perle qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel, car elle ne peut recevoir aucun plaisir que du mariage qui est ordonné du ciel" — Correction: "Le coeur chaste est comme la mere perle..."¹⁹⁾

Pourtant ce qui frappe au premier abord lecteurs et critiques ce n'est pas la logique et la clarté mais une certaine exubérance due à la fois à l'influence du temps et à la volonté même de l'écrivain. Dans le chapitre II du Génie du Christianisme Chateaubriand affirme "Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail". Ces paroles peuvent s'appliquer à tout ce que Saint François de Sales a écrit, beaucoup mieux que la sévérité de Boileau dans le Livre III de l'Art Poétique:

"De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles."

Sainte-Beuve dans le tome I de Port-Royal déclare en parlant du style de Saint François de Sales: "La sobriété dans l'expression ne doit pas nous sembler maintenant le propre du Saint..., il faut avoir vu à quel excès chez lui tout festonne et fleuronne".²⁰⁾ D'ailleurs l'évêque de Genève se justifie dans la préface de l'Amour de Dieu: "Que si outre cela tu trouves quelqu'autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'éviter à celui qui, comme moi, écrit entre plusieurs distractions. Mais je crois bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature même qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant, comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'aient besoin en leur saison d'être effeuillées et ébourgeonnées."²¹⁾

Naturellement on retrouve dans les oeuvres de François de Sales le style de son temps, par exemple, à côté de constructions grammaticales directement issues du latin (Quelle... telle, qualis... talis) des habitudes littéraires qui sont aussi d'origine latine et qu'on retrouve chez tous les écrivains du temps. Par exemple les itérations de synonymes comme "pensée et cogitation", avis et conseil", suade et exhorte". L'attention de François de Sales était d'ailleurs attirée par ce problème de style. L'étude de ses corrections permet de constater que l'auteur intervient soit pour supprimer un des termes du redoublement, soit pour le remplacer par un autre, même au risque de sacrifier la cadence. Par exemple

cette phrase de l'Édition princeps, p. 50: "Ceux qui se sont promenez en un beau jardin n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odor et sentir le long du jour". Dans l'édition de 1619 nous trouvons: "... sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odor et tenir le long de la journée".²²⁾

Nous avons là un exemple de remplacement. Vincent donne aussi de nombreux exemples de suppression: Édition princeps: "Combien de courtisans y a il qui vont cent fois l'an en la chambre du Roy ou du Prince". p. 53. L'édition de 1619 donne: "... qui vont cent fois l'an en la chambre du Prince". p. 87. Édition princeps: "Pour me joindre au péché et a l'iniquité". p. 158. Édition de 1619: "Pour me joindre au péché". p. 27²³⁾

Il semble donc évident que François de Sales ait douté de la légitimité de ces répétitions dont le XVI^{ème} Siècle avait usé et abusé. Mais ce problème de style lui apparaît comme secondaire et Bremond avait raison en affirmant que "tous les jeux littéraires sont permis à nos humanistes". C'est pourquoi malgré les corrections on trouve dans l'oeuvre de l'évêque de Genève de nombreux exemples de redondances où le substantif est suivi de deux épithètes à sens parfois très voisin, où substantifs et verbes vont deux par deux si ce n'est trois par trois. Nous empruntons les exemples suivants à une liste donnée par Mr. Guerlin de Guer dans un article de la Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation, article ayant pour titre: "La langue et le style de Saint François de Sales".²⁴⁾

1. Deux substantifs accolés:

"Sa dévotion croissait emmi les pompes et vanités" (III, 34)

"Trouble la raison et le jugement" (III, 10)

2. Trois substantifs accolés

"Elle conduit avec soi l'ire, la colère et le courroux" (III, 8)

"Gardez-vous des duplicités, artifices et feintises" (III, 30)

3. Deux adjectifs accolés

"Une modeste et amiable récréation" (III, 27)

"Ces paroles lui semblèrent trop artificieuses et affectées" (III, 25)

4. Trois adjectifs accolés

"Une repentance dépiteuse, ireuse et tempêteuse (III, 9)

"A choses fortes, généreuses et relevées"

5. Plus de trois substantifs et de trois adjectifs accolés:

"La naïveté, simplicité, douceur et modestie sont toujours préférées". (III, 24)

"Leurs cheveux tant crépés, frisés, annelés et serpentés" (III, 25)

A côté des itérations, les longues métaphores pas toujours soutenues et frôlant le mauvais goût. On lit par exemple dans le Traité: "Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans

le fond de notre cœur le feu sacré de son amour; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement se convertissent en un autre plus grand feu d'amour...". Sainte Beuve citant ce passage, pense à une opération à l'alambic. On trouverait bien sûr encore pire chez Camus, Binet, le Père Coton et nombre de contemporains. Pensons aussi aux désinences qui se font écho et aux répétitions: "Certes, Théotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celui auquel ce qui suffit ne suffit pas: car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante? Mais quant aux biens spirituels, celui n'en a pas ce qui lui suffit, auquel il suffit d'avoir ce qui lui suffit: et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraie suffisance des choses divines consiste en partie au désir de l'affluence." ²⁵⁾

Les jeux et les raffinements de style abondent; Bremond en a cité qu'il a découvert dans la correspondance: "Ce béni saint a nourri l'amour de notre cœur et le cœur de notre amour": "Prenez du repos et du repas suffisamment": "Cet homme angélique ou cet ange humain": "La cloche me presse, je m'en vais au pressoir de Jésus, au saint autel". ²⁶⁾ Citons encore le passage rempli d'antithèses: "Mais le bien infini fait régner le désir de la possession, et la possession dans le désir, ayant de quoi assouvir le désir par la sainte présence, et de quoi le faire toujours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit en tous ceux qui la possèdent, un désir toujours content et un contentement toujours désireux." ²⁷⁾

Malgré tout si on compare François de Sales aux auteurs de son époque (Camus, Binet, Garasse) on peut dire qu'il a fait preuve d'une grande modération. La rhétorique des collèges lui avait appris à ciseler et à tarabiscoter ses phrases et pourtant on est frappé par la spontanéité et par la vigueur du style. Il n'aimait pas, comme il le dit lui-même, la "pompe" ni l'éloquence "altière et bien empanachée". Avec une naïveté charmante il déclare: "Je pense avoir tout dit ce que je voulais dire, et fait entendre, sans le dire, ce que je ne voulais pas dire".

Les images salésiennes empruntées à la botanique, à la zoologie, à l'histoire jaillissent d'elles-mêmes et Reinhold Schneider, dans son ouvrage "Herrscher und Heilige" a dit en parlant de François de Sales: "Wohl war dem Heiligen eine ungewöhnliche Gewalt des Wortes verliehen; die Bilder strömten ihm in einer wunderbaren Fülle und Klarheit zu: sein Verhältnis zu den Dingen war von unzerstörbarer Reinheit; die ganze Welt, die er gläubigen Auges auffaßte, beschenkte ihn mit Gleichnissen der Wahrheit, und er nahm die Farben der Welt mit in seine Gleichnisse hinüber, so daß die Farben im Umkreis der Wahrheit mit höherer Leuchtkraft aufstrahlten, ... Es ist, als läge die gesegnete Landschaft des Genfer Sees in verklärendem, jenseitigem Lichte vor seinen Blicken. Ein Teil der Beziehung zu den Dingen, die Christus in seinen Gleichnissen erschlossen, war ihm verliehen". ²⁸⁾

Mr. Guerlin de Guer déclare dans l'étude précédemment citée: "Cette symétrie, pour laquelle nous connaissons à présent son penchant, s'exprime à merveille dans la comparaison et dans la métaphore; l'une et l'autre sont fréquentes chez François de Sales. Il y voit un procédé: "Les similitudes, dit-il dans sa lettre à André Frémyot (5 Octobre 1604) ont une efficace incroyable à bien éclairer l'entendement, et à émouvoir la volonté".²⁹⁾

Prenons au hasard les comparaisons empruntées à la botanique, le *Traité* en est rempli. Elles font souvent allusion à de poétiques croyances populaires: "Et comme l'arc en ciel touchant l'épine aspalathus la rend plus odorante que les lis, aussi la rédemption de Notre Seigneur touchant nos misères, elle les rend plus utiles et aimables que n'eût jamais été l'innocence originelle". Ou encore: "L'herbe aproxis ... a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit éloignée, soudain néanmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brûler, concevant son feu non tant à la chaleur qu'à la lueur de celui qu'on lui présente. ... Ainsi notre cœur ...". Puis vient l'héliotrope qui "ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses feuilles à la suite de ce grand luminaire: de même tous les élus tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obéissance aux commandements, vers la volonté divine". Même les fruits au nom bizarre comme le myrobolam viennent apporter une note exotique à cet extraordinaire bouquet digne en tous cas de la Bouquetière Glyceria de l'Introduction.

Le monde animal est aussi largement mis à contribution. Les abeilles sont une source inépuisable de comparaisons. "Car, dit-il dans l'Introduction, comme les avettes se voyant surprises du vent en la campagne, embrassent des pierres pour pouvoir se balancer en l'air et n'être pas si aisément transportées à la merci de l'orage, ainsi notre âme ayant vivement embrassé par résolution le premier amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance ...". Dans le *Traité* il compare les vertus à des avettes "lesquelles, étant extraites du miel, prennent aussi leur nourriture d'icelui". Il appelle aussi à son aide les aigles, les perdrix, les colombes et même des animaux exotiques comme les crocodiles et les éléphants. A propos de ces derniers, il fait dans l'Introduction allusion à leur chasteté. L'histoire qu'il raconte se trouve dans Plinie et chez les Scholastiques, R. de Saint Victor, par exemple. Dans Port Royal³⁰⁾ Sainte-Beuve a comparé avec raison François de Sales à Bernardin de Saint Pierre. Il dit: "Saint François de Sales a aimé, senti, compris les symboles de la nature comme La Fontaine plus tard et surtout Bernardin de Saint Pierre". Dans une note il ajoute "J'insiste par avance sur Bernardin de Saint Pierre; les comparaisons de Saint François ... sont presque toutes tirées des champs, des plantes, des fruits, du règne végétal enfin ou des abeilles, ou des oiseaux: c'est le même fond d'images que chez l'auteur du fraisier. Il sait et sent la nature comme lui ...". Sainte-Beuve a raison, mais il ne faut pas perdre de vue au milieu de tous ces détails pittoresques, le lyrisme religieux incontestable avec ses élans, et

ses rythmes qui annonce par son goût plus sûr et ses lignes plus régulières la manière simple et grande du XVIII^{ème} Siècle. Voici un passage de la lettre sur la Fête Dieu adressée à Jeanne de Chantal le 18 juin 1609: "O Dieu, je mettais en comparaison le Grand-Prêtre de l'ancienne loi avec moi, et considérais que ce Grand-Prêtre portait un riche pectoral sur sa poitrine, orné de douze pierres précieuses. et en icelui il voyait les noms des douze tribus... Mais je trouvais mon pectoral bien plus riche, encore qu'il ne fût composé que d'une seule pierre qui est la pierre orientale... Car, voyez-vous, je tenais ce divin Sacrement, bien serré sur ma poitrine et m'étais avis que les noms des enfants d'Israël étaient tous marqués en icelui. Oui, et le nom des filles spécialement et le nom de l'une en particulier... Et me semblait que j'étais chevalier de l'ordre de Dieu...".

La dernière phrase en particulier "Et me semblait que j'étais chevalier de l'ordre de Dieu" par son rythme et son équilibre atteint déjà une beauté classique.

D'ailleurs dans toute son oeuvre François de Sales apparaît comme très préoccupé de ne pas blesser l'oreille. Sa phrase doit avoir une chute élégante, témoin une correction de ce genre: il écrit dans l'édition princeps: "Et avec la benediction de Dieu on se couche". p. 73; 1619: "Et avec la benediction de Dieu on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis." p. 91³¹) Sans être un virtuose du rythme comme Chateaubriand ou Flaubert l'évêque de Genève "appartient pourtant par tendance à la famille des grands écrivains harmonistes".³²)

Une étude sur le style de François de Sales ne serait pas complète si on ne faisait allusion à son talent d'orateur. Il considérait la prédication comme l'un des premiers devoirs de l'évêque. Tous les contemporains sont d'accord pour reconnaître le succès de cette prédication. Du Val, docteur en Sorbonne, écrit: "Il était fort persuasif, pressant, contraignant presque ses auditeurs à l'amendement de leur vie ou à l'abjuration de l'hérésie par la force de ses raisons puisées dans les Saintes Ecritures ou le trésor de la théologie".³³)

Et Vaugelas: "Je n'ai jamais oui de prédicateur qui m'ait ravi ni qui m'ait touché si doucement ni si sensiblement que lui... Il ne disait pas un mot qui ne servit... Son langage était net nerveux et puissant en persuasion."³⁴)

Pour distinguer les principaux traits de son éloquence, il suffit de suivre les enseignements que François de Sales donna lui-même à l'archevêque de Bourges. L'auteur nous l'avoue, il pratiquait ce qu'il enseignait. Il faut enseigner et émouvoir "donner de la lumière à l'entendement et de la chaleur à la volonté". Mais il faut rester simple: "le souverain artifice, c'est de n'avoir pas d'artifice" — maxime qu'on peut rapprocher du mot de Pascal "la vraie éloquence se moque de l'éloquence". Il nous est difficile de juger l'orateur sur ses seuls discours écrits. Dans les quatre volumes de Sermons qui nous restent, les deux derniers reproduisent les rédactions des Visitandines, les deux autres ne donnent que des canevas. Cependant, on peut constater que l'évêque de Genève ne monta jamais

en chaire sans avoir prévu soigneusement et le fond et la forme de son discours. Seuls les auditeurs ont pu jouir de tels orateurs et les juger justement. Le cardinal de Bérulle cite souvent l'évêque de Genève comme modèle aux pères de l'Oratoire et Saint Vincent de Paul dans les conférences du mardi en recommandant l'emploi de cette "petite méthode" qui eut une influence si féconde ne fit pas autre chose que de recommander l'imitation de François de Sales. Or ces conférences étaient suivies par les ecclésiastiques les plus distingués du royaume, notamment par Bossuet. Le fondateur de Saint Sulpice, Monsieur Olier s'y trouvait aussi et ne manquait jamais de citer François de Sales comme un maître à ses séminaristes.

En conclusion il faut citer cet extrait de la Bulle de Doctorat où Pie IX fit insérer ces paroles remarquables: "Le grand amour que le saint prélat portait à l'Eglise, est-il dit dans ce bref, le zèle brûlant dont il était animé pour sa défense lui inspirèrent la méthode de prédication qu'il adopta, soit pour annoncer au peuple chrétien les éléments de la foi, soit pour former les moeurs des plus instruits, soit pour conduire les âmes d'élite sur les sommets de la perfection. Se reconnaissant redevable aux doctes et aux ignorants, et se faisant tout à tous, il sut se mettre à la portée des simples en même temps qu'il parlait la sagesse parmi les parfaits. ... De cette école sortirent les orateurs éminents qui ont produit des fruits si merveilleux de salut dans l'Eglise universelle. C'est pourquoi saint François de Sales mérite d'être reconnu de tous comme Restaurateur et Maître de l'éloquence sacrée".³⁵⁾

Nous sommes loin des critiques qui ne veulent voir dans les oeuvres de François de Sales qu'une affectation de gentillesse et de bel esprit qu'ils qualifient de mièvrerie. Partout, dans la correspondance, dans les oeuvres d'édification, dans les sermons on retrouve la personnalité de l'auteur, sous des dehors aimables, se révèlent l'humaniste, l'évêque, le théologien, le fondateur d'Ordre, enfin le Saint lui-même, un harmonieux mélange d'humanité et de grâce.

2. Le style de Pierre de Bérulle

Lorsqu'on ouvre les livres de Monsieur de Bérulle, on est saisi tout d'abord par la souveraine autorité avec laquelle le dogme s'y impose à l'esprit et au coeur. C'est, pour citer un mot de Saint Anselme "la foi cherchant l'intelligence" "fides quaerens intellectum". Mais il n'est pas aisé au lecteur de suivre un si vaste esprit, rien dans ses écrits ne soulage l'attention en donnant quelque prise à l'imagination. Ses écrits sont tout didactiques et profondément impersonnels. "Il est tendu, long et ennuyeux" dira le Père Taveaux. On comprend qu'à une époque éminemment littéraire qui pouvait avec Bossuet et Fénelon satisfaire à la fois sa piété et son goût, les oeuvres de Monsieur de Bérulle n'aient point été en grande faveur, si belle que fût sa doctrine on la trouva trop austère et on la méconnut.

Dagens voit en Bérulle un homme de l'âge baroque qui pourtant donna à la religion du siècle son décor sérieux et un peu triste; ce serait une erreur de le ranger parmi les classiques ou même les préclassiques. Naturellement Bérulle ne ressemble nullement aux écrivains qui n'ont d'autre souci que les raffinements du style. Mais il admire l'oeuvre des humanistes et la restauration des lettres lui paraît une préparation providentielle à la restauration de la vie chrétienne. "Dieu qui a voulu perfectionner en ce siècle toute autre sorte de sciences, dissipant les ténèbres des siècles passés, veut aussi renouveler et perfectionner en nos jours, cette science vraiment sienne et propre à sa lumière et à son esprit. . ." ³⁶).

Bérulle voyait dans Rome "la règle et la lumière du monde" ³⁷) mais il ne séparait pas la Rome chrétienne de la Rome antique. Comme tous ses contemporains il admirait les grands classiques romains et Cicéron est pour lui, comme pour les humanistes, un maître de style. Les Discours des Grandeurs de Jésus sont cicéroniens, on y retrouve tous les procédés de la rhétorique latine. Par exemple les reduplications "Nous adorons une trinité de personnes en la Divinité, mais nous avons à adorer une trinité d'effets. . ." ³⁸) ou bien "Dieu est dedans le monde n'y étant point enclos, qu'il est en dehors le monde n'en étant point exclu, qu'il est par-dessus le monde n'en étant point plus élevé, qu'il est par-dessous le monde n'en étant point abaissé. . ." ³⁹) ou bien encore "Voilà l'idée parfaite sur laquelle est tirée ce parfait ouvrage". ⁴⁰).

On trouve aussi les caractéristiques énumérations à trois termes "Il y a même sur la terre . . . une autre sorte de naissance: naissance non par la nature mais par grâce: naissance non des enfants des hommes, mais des enfants de Dieu: naissance qui tire son origine et a un parfait rapport à cette naissance émanée du Père Eternel" ⁴¹). Et encore "Et l'homme va et monte jusqu'à Dieu et enfin arrive jusqu'à la jouissance de l'unité suprême et primitive de la divine essence, par la vue, par la lumière, par la jouissance de la gloire". ⁴²). Remarquons aussi les groupes de trois adjectifs: "l'esprit préparé, purifié et élevé", ou encore "Retirons nos esprits des choses basses, caduques et périssables".

Caractéristiques aussi de la rhétorique latine sont les périodes symétriques opposant l'oeuvre de la nature à l'oeuvre de la grâce, l'humanité de Jésus à sa divinité, l'unité à la trinité etc.. Dans chaque période on trouve à foison antithèses et assonances: "Et votre vie triomphante, céleste et immortelle a cette même occupation que vous avez eue durant le cours de votre vie humble, souffrante et voyageuse". ⁴³) "Ils sont enfants engendrés par un Dieu mort et mourant en une croix, au lieu que Jésus est engendré d'un Dieu vivant et immortel. . ." ⁴⁴).

"Il communique son être à son néant, sa grandeur à sa bassesse, sa dignité à sa petitesse, sa puissance à son infirmité, sa gloire à sa mortalité, sa lumière à son obscurité, sa plénitude à sa capacité, sa divinité à son humanité. . .".

Le goût des répétitions est aussi caractéristique de l'imitation des anciens et de l'époque baroque, par exemple "... recherchant beaucoup plus d'entrer par

révérence et par amour en ses lumières que par lumière en son amour...". Et encore "Quel degré, quel amour... avez-vous acquis en trente ans d'une vie où vous ne faites que vivre et mourir par amour, où vous ne vivez que pour aimer et pour souffrir par amour...".

Mais il ne faudrait pas s'y tromper, cette imitation de l'antiquité romaine est purement formelle, la culture antique de Bérulle était surtout une culture grecque, Aristote est pour lui "le prince des philosophes", de ces philosophes qui annoncent les vérités chrétiennes. Il fait sienne la fantasmagorie humaniste, héritée des Pères de l'Eglise: Platon a connu Moïse, c'est par Moïse qu'il a connu le Verbe: on retrouve jusque dans Bossuet (*Discours sur l'Histoire Universelle*), l'écho de cette tradition. Bérulle recourt constamment aux grandes images platoniciennes pour exprimer les vérités du christianisme. Il a repris à Platon le mythe de la caverne pour peindre l'éblouissement de l'âme chrétienne devant les mystères du Christ: "En quoi nous sommes semblables à celui qui, sortant d'une caverne et obscurité profonde, posé sur une haute montagne, verrait le soleil, ne l'ayant jamais vu auparavant. Ainsi nous, sortant hors de l'obscurité des choses terrestres et venant à contempler le vrai soleil du monde, le soleil de ce soleil qui nous éclaire, le soleil de justice . . . nous sommes comme surpris d'étonnement et épris d'amour et d'admiration au premier éclat et à la première vue de cette splendeur . . ." ⁴⁵⁾

Il tire de l'idée des trois mondes des variations étonnantes sur la divinité de Jésus: "Jésus est un monde, et si les philosophes appellent l'homme un petit monde, les chrétiens sont très bien fondés d'appeler Jésus un grand monde. Il est un monde qui renouvelle et perfectionne ce monde. Il est un monde qui lie et contient les trois mondes ensemble que les platoniciens constituaient en leur économie universelle des choses existantes en l'univers. Vous êtes donc, ô Jésus admirable, vous êtes un monde et un très grand monde. Vous êtes un monde, monde tout céleste et tout surnaturel, monde tout excellent et tout divin. Vous êtes un monde visible et intelligible et archétype, et ces trois mondes sont récapitulés en vous par la diversité de vos natures" ⁴⁶⁾

Enfin il reprend et varie indéfiniment une des plus célèbres images platoniciennes, celle du centre et de la circonférence, la sphère intellectuelle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. "Dieu, en la circonférence de ses oeuvres et au mouvement de ses conseils, est comme un cercle admirable qui se forme, en finissant au même point duquel il est parti en commençant" ⁴⁷⁾

La comparaison fréquente de Jésus avec le soleil vient aussi de Platon et des Platoniciens. "Les Egyptiens adoraient le soleil et l'appelaient par excès le fils visible du Dieu invisible: mais Jésus est le vrai soleil qui nous regarde des rayons de sa lumière, qui nous bénit de son aspect, qui nous régit de son mouvement; Soleil que nous devons et toujours regarder et toujours adorer. . ." ⁴⁸⁾

Mais avant tout le style de Bérulle porte la marque du grand intérêt que l'auteur a toujours porté à la Bible et aux études scripturaires. Dans le passage suivant des *Grandeurs de Jésus* il fait prévoir déjà les paraphrases bibliques de Bossuet: "Tibi silentium laus. A toi le silence est louange ô grand Dieu en Sion. Car c'est ainsi que la propriété de la langue hébraïque suivant saint Hiérosme rend ce verset de la version ordinaire *Te decet hymnus Deus in Sion* pour nous apprendre que l'hymne et la louange qui convient proprement à la grandeur de Dieu est une louange, non de paroles, mais d'un profond silence".⁴⁹⁾

Nombreuses sont les citations empruntées aux Psaumes "Cherchez le comme il vous cherche et comme il veut être trouvé: *Quaerite faciem ejus semper* (Ps. CIV). Soyez patiente à l'attendre en la dilatation de ses grâces, et lorsqu'il tarde à son avènement, comme il a été patient à vous attendre: *Exspecta Dominum* (Ps. XXVI)." ⁵⁰⁾ à la Bible, par exemple: Elevez votre âme en un amour actuel envers Dieu... vous aidant du verset de David: *Deus cordi mei, et pars mea Deus in osternum*". Les Evangiles sont très souvent cités: "Car la maison de Dieu est mai on d'oraison, comme il dit lui-même: *Deus mea domus orationis est*". Saint Paul également: "... c'est la grâce qui établit une nouvelle manière de la présence de Dieu... selon cette parole de son Apôtre, *In ipso vivimus, movemur et sumus*".

Il a ainsi fixé un des traits marquants de la prose religieuse du XVIIIème siècle. Mais comme le fait remarquer Monsieur Dagens "cette influence littéraire de l'Ecriture est en dernière analyse une conséquence du retour humaniste aux sources: aux sources bibliques comme aux sources profanes".⁵¹⁾

Ce caractère antique et sacré de la prose de Bérulle contribue à donner cette impression d'un style noble et ample que les critiques ont ressentie à la lecture des oeuvres du Cardinal. Mais ces mêmes critiques sont d'accord pour reprocher à l'auteur ses redites. La phrase bérullienne paraît souvent s'avancer péniblement. Bérulle a pour la vérité un amour si profond qu'après l'avoir contemplée sous une de ses faces, il ne craint pas de revenir pour la regarder et l'adorer encore sous un aspect qui lui paraît nouveau mais que le lecteur a parfois grand-peine à distinguer du premier. C'est ce qui donne à sa phrase ce caractère laborieux et rocailleux. Citons ce paragraphe extrait des *Grandeurs de Jésus*: "car puisque la connaissance met l'objet en nous et ne nous met pas en l'objet; et l'amour au contraire nous met en l'objet, et nous transporte en lui si puissamment, que selon ce dire sacré, autorisé de l'une et de l'autre philosophie, l'âme est plus où elle aime que là où elle anime, et a plus de vie et de présence, plus d'occupation et de sentiment en l'un que l'autre. Il s'ensuit que, par la connaissance, l'âme en terre possède Dieu, non pas tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il est en elle, et que par l'amour l'âme possède Dieu dès la terre, tel qu'il est en lui-même, et non pas tel qu'il est en elle. Car l'amour nous transporte de nous en lui, et, ce qui plus est, nous rend tels qu'il est en lui-même, en nous déifiant et transformant en Dieu".⁵²⁾

Le plan des *Grandeurs de Jésus* est très beau. Après une sorte d'introduction générale sur l'Incarnation, Bérulle s'adresse à Dieu dès son second discours, sous la forme d'une élévation. Ensuite, entrant dans le vif du sujet, il consacre le troisième et le quatrième discours à l'étude de l'unité de Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Les quatre discours suivants, les plus difficiles à saisir traitent de la communication de Dieu en ce mystère. Dans le neuvième discours Bérulle, s'emparant des paroles du Sauveur "C'est ainsi que Dieu a aimé le monde" (Joan. III 16) prouve la grandeur de cet incomparable amour. Enfin, dans ses trois derniers discours, le P. de Bérulle traite des trois naissances de Jésus: sa naissance dans le sein du Père, à la vie éternelle: sa naissance dans le sein de la Vierge à la vie temporelle: sa naissance dans le sépulcre à la vie éternelle. Mais ce plan est difficile à suivre à cause de la longueur des développements et des digressions qui s'y enchevêtrent.

On peut encore noter l'austérité du style bérullien. Très peu d'images et celles qu'on trouve sont comme intellectualisées, sans fantaisie, sans pittoresque. La "nuit du péché", les lumières de la foi, l'exil des chrétiens sur cette terre, sont autant de clichés qui ne parlent plus à l'imagination. Parfois, une comparaison rendant une note pascalienne. Parlant de Dieu: "et sa plénitude nous perd, nous anéantit et nous abîme dans l'océan immense de ses perfections, comme nous voyons que la mer perd et abîme une goutte d'eau".⁵³) Mais souvent les métaphores sont trop longues et elles conservent un caractère abstrait. "Cette rosée, ce sont ses actions, ses souffrances, son agonie et sueur de sang au jardin, que vous devez recueillir, et en cela doit être votre occupation et votre vie. Il vous a laissé l'exemple de sa vie, afin que vous alliez ramassant la rosée qui tombe de son chef et les grâces qu'elle renferme, qui sont les gouttes de la nuit. La sainte Mère de Dieu a été toute pleine de cette divine rosée, étant ouverte à Dieu seule; là était toute sa vie et son occupation continuelle, le temps qu'elle a été sur la terre depuis l'ascension de son Fils... C'était alors qu'elle recueillait cette rosée..."⁵⁴). Les exemples de ce genre abondent dans les écrits bérulliens.

Le vocabulaire de Bérulle mériterait une étude à part. Il contribue à donner à son style son caractère austère et abstrait. Monsieur Dagens note l'abondance des termes scholastiques dans l'oeuvre de Bérulle. Il pense que le cardinal a été un des premiers à faire passer ces termes dans la langue française. C'est une des causes pour lesquelles les oeuvres de Bérulle ont vieilli, tous les termes scholastiques qu'il emploie ne sont pas restés dans la langue. Il n'empêche qu'avant Bérulle et les écrivains religieux du début du siècle (du Perron, du Vair, Coeffeteau) la théologie catholique était encore toute latine. Bérulle qui parle latin aux Oratoriens ne publie qu'en français et il est un de ceux qui marquent la transition, les Provinciales étant l'oeuvre qui ouvre notre littérature à la théologie morale.

Nous empruntons au supplément bibliographique de Dagens⁵⁵⁾ les deux listes suivantes de termes scholastiques employés par Bérulle :

1. Termes passés dans la langue courante

Abstraction, actualité, anéantissement, appropriation, caractère, catégorie, consistance, déification, déifier, diffusion, émanation, entité, essence, essentiel, exemplaire (nom), filiation, identité, influence (sens astrologique), mission, participation, passif, personnalité, sagesse . . . , spiritualité, subsistance, substance, support, transcendant, unité, voyageur (Homo viator)

2. Termes qui ne se sont pas maintenus

actuation, circumincession, compréhenseur, consubstance, déiforme, désapproprier, diffusif, exemplarité, exinanition (synonyme bérullien d'abnégation), fruition, indistance, innascibilité, intraction, néantise, prolation, vilité.

Plus intéressante encore est l'étude des termes employés par Bérulle pour parler de cette communication spirituelle qui va du Christ aux âmes. Il s'est choisi une série de verbes difficiles mais très denses, qui, sans se présenter exactement synonymes sont pratiquement interchangeables :

adhérer (s'attacher avec fidélité, s'adapter)
s'appliquer (s'approprier, tirer à soi)
se référer (se rapporter, se proportionner)
se lier (se joindre, dépendre)

Tous ces verbes s'efforcent d'exprimer une réalité suprasensible à savoir l'union mystique entre Jésus et les fidèles.

Parfois un même mot peut avoir plusieurs sens. Par exemple, le mot contemplation signifie tantôt un effort de l'intelligence pour saisir quelque vérité révélée : "Ceux qui conjoignent les discours élevés de la philosophie avec les contemplations sublimes de la théologie, disent simplement et divinement que Dieu est dedans le monde n'y étant point enclos . . . ⁵⁶⁾

Tantôt le mot marque au contraire la défaillance de l'entendement en face du mystère : "O Dieu . . . vous contemplant en vous-même, je m'émerveille, je me ravis, je me perds en l'unité de votre essence, et en la trinité de vos personnes". ⁵⁷⁾ La contemplation désigne parfois l'habitude de penser à Dieu et d'agir surnaturellement dans les devoirs de la vie quotidienne : "Le gouvernement des âmes . . . est une oeuvre de grâce intérieure et excellente à laquelle il se faut disposer par contemplation et piété intérieure et particulière". ⁵⁸⁾ Ailleurs, contempler équivaut à recevoir un surcroît de lumière et d'amour infus, il s'agit ici de la contemplation mystique proprement dite, sur laquelle nous reviendrons dans les chapitres suivants.

Autre mot, caractéristique du vocabulaire bérullien, le mot "états" auquel l'auteur donne aussi des sens différents et complexes. Taveau⁵⁹⁾ distingue les

états psychologiques (par exemple états de Jésus de contemplatif et de victime) "Remarquons que chaque mystère du Fils de Dieu a quelque chose de propre et de particulier, non seulement en son effet, mais aussi en son état".⁶⁰⁾ et les états ontologiques que Bérulle découvre dans le statisme impersonnel de l'être: "Jésus donc porte aussi en soi-même un état regardant et adorant son état éternel".⁶¹⁾

Le mot "mystère" a pour Bérulle un sens purement spirituel, c'est un fait de la vie du Sauveur qui contient à notre usage une leçon et une force secrètes: "Les âmes saintes, désireuses de prendre part à la sainteté, à la vie et à la lumière de Jésus, doivent recourir à l'efficace de ce mystère (de Noël) comme à un mystère de sainteté, de vie et de lumière substantielle".⁶²⁾

Ces états, ces mystères sont permanents. Aussi Bérulle pour mieux s'exprimer, pour "exorciser l'idée de l'éphémère" comme dit Bremond donne-t-il la finale de l'adjectif au participe présent: "Il y a diverses sortes de vies qui conviennent à la Vierge, au regard de son fils. La première est une vie influente en la vie de Jésus résidant en son ventre sacré: la deuxième est une vie conservante la vie de son fils, en elle et hors d'elle; la troisième est une vie consommante et perfectionnante la vie naturelle de son Fils en elle et hors d'elle; la quatrième est une vie nourrissante...."⁶³⁾ Ou encore, parlant de la plénitude de divinité de Jésus qui ne demande qu'à se communiquer, il écrit: "Il est une capacité des âmes; capacité contenant, conservante et protégeante..."⁶⁴⁾ Ce procédé donne au style une saveur archaïque mais aussi une certaine pesanteur qui est une des caractéristiques de la prose bérullienne.

Mais cet adorateur du Verbe Incarné, ce théologien qui avait une prédilection pour Sainte Marie Madeleine quitte parfois l'aridité de la théologie et s'élève jusqu'au lyrisme. Il parle de Jésus vivant dès le commencement du monde "non en son propre corps, mais dans le corps de la loi, mais dans l'esprit des prophètes, mais en l'autorité des patriarches. Il est vivant dans la foi des peuples, dans l'attente d'Israël, dans les clameurs des justes, dans le gémissement de la nature qui ne peut plus porter le faix de la corruption et ne respire que son libérateur".⁶⁵⁾ Les pages de la Vie de Jésus qui racontent la visite de l'Ange sont exquises: dans les Opuscules de Piété, il s'apitoie avec l'émotion d'un Saint François d'Assise sur les circonstances de cette vie terrestre: "Nous avons un enfant Dieu, un Dieu mortel, souffrant, tremblotant, pleurant dans une crèche, un Dieu vivant et marchant sur la terre... un Dieu souffrant et mourant en la croix, un Dieu mort au sépulcre...". Dans l'Élévation sur Sainte Madeleine, il nous dépeint un amour pour Jésus si puissant que seul un contemplatif épris du Christ pourrait rêver de le posséder: "Ici (au sépulcre) ô Seigneur, vous ne permettez à cette divine amante d'être à vos pieds qu'un seul moment, Rabboni (Joan. XX, 16), et au même instant vous la séparez, vous l'envoyez, vous rentrez dans le secret de votre lumière inaccessible... O amour pur, céleste et divin! Amour qui n'a besoin d'entretien et sentiment aucun; amour qui sub-

siste par voie d'être...''⁶⁶). En fait, l'histoire de Sainte Madeleine arrache à la piété de Bérulle des accents qui comptent parmi les plus lyriques adressés jamais à la gloire de Notre Seigneur: "O divine amante et aimée de Jésus, faites par vos prières et par votre puissance en son amour, que je sois blessé de cet amour; que mon coeur ne repose qu'en son coeur; que mon esprit ne vive qu'en son esprit; et que nous soyons tous à lui, libres et captifs tout ensemble; libres en sa grâce, et captifs dans le triomphe de son amour et de sa gloire...".⁶⁷) Après lecture de tels passages on peut comprendre le jugement porté par Monsieur Dagens, dans son Introduction aux Lettres, à propos du lyrisme de Bérulle: "Toute son oeuvre est traversée d'un souffle lyrique que l'on ne retrouve que chez Bossuet et chez Pascal. à qui il fait souvent penser par la force, le pathétique, la concision craquante de sens de certaines formules. De Bossuet, il a dans les parties les plus soignées de son oeuvre, dans les admirables préfaces par exemple, l'ampleur de la période, le sens des grandes images et il est permis de se demander si Bossuet ne tient pas de Bérulle l'accent des Elévations et des Méditations".

Il ne faudrait pas négliger non plus la verve polémique qui anime les trois Discours de Controverse, verve qui, douze ans plus tard dirigée contre les Carmes inquiétera le doux François de Sales, comme les Provinciales inquiéteront un jour la Mère Angélique. Bérulle recourt à l'ironie, une ironie un peu lourde. En revanche, il y a dans certains passages une assez belle éloquence de combat. Ainsi la page où il décrit la naissance de "l'hérésie": "Vos premiers apôtres se sont retirés de bonne heure, et se sont mis à couvert dans des places frontières et un seul d'eux n'a épousé la croix (bien les ont-ils abattues): ... Car leurs premiers conciles ont été les armées, leurs oracles le foudroiement des canons, leurs miracles, non les feux descendus du ciel, comme ceux des anciens prophètes, mais des feux allumés par la chrétienté, comme si leur Evangile empistolé (Evangile aussi d'une église plus évidemment pistolique, à la vérité qu'apostolique) devait, en sa naissance, sentir la poudre de révolte et l'Alcoran, que le monde n'a appris qu'au bruit des armes et au son des trompettes".⁶⁸)

Le jeu de mots dans le goût du jour sur "pistolique" et "apostolique" est regrettable. Si le ton de Bérulle est parfois assez vif, il n'est jamais injurieux. Houssaye a pu dire: "... on sent courir à travers ces pages un souffle, une onction qui tempère au moment où on s'y attend le moins, l'âpreté de la discussion, qui pénètre les plus belles pensées et leur donne cette force de persuasion dont la bonté seule peut enrichir la vérité".⁶⁹)

Mais les quelques pages lyriques ou polémiques de Bérulle ne sont qu'une exception dans son oeuvre. Aux lecteurs d'aujourd'hui il paraît tendu, long et ennuyeux. Si on compare son style avec celui de François de Sales on est frappé par les différences qui apparaissent déjà à une première lecture et permettent de comprendre pourquoi la postérité a donné à l'évêque de Genève une place dans l'histoire littéraire à laquelle le Cardinal ne peut prétendre.

3. Différences entre le style salésien et le style bérullien

François de Sales et le cardinal de Bérulle n'ont pas écrit par vanité littéraire ou pour répondre à un besoin d'expression purement esthétique. Ils ont voulu enseigner, convertir, combattre, et tous deux se sont défendus d'avoir la moindre ambition d'écrivain. A leur disposition, ils ont eu sensiblement le même instrument: la langue française de leur époque, déjà épurée par Malherbe, pas encore disciplinée par Boileau et les grands classiques. Et pourtant, comme les oeuvres sont différentes! On n'a aucune peine à retrouver l'évêque de Genève dans ses écrits, tel que ses familiers, tel que ses contemporains nous le font connaître. Un saint, mais un saint aimable, dont l'imagination donne à l'austérité même des couleurs attrayantes. Pour connaître Bérulle il faut aller chercher profondément, la sainteté apparaît dans son oeuvre, mais si théorique que nous avons besoin du témoignage de ses disciples pour y croire, les élans sont rares, et on a peine à s'imaginer que l'auteur fut un des plus fins diplomates de son temps quand on pense à la lourdeur et au caractère embarrassé de son style.

Lequel des deux a vieilli le plus rapidement? Tous les critiques sont d'accord pour affirmer que 50 ans après sa mort, on ne lisait plus Bérulle. Naturellement il faut tenir compte des circonstances historiques (querelle des mystiques-jansénisme) mais aujourd'hui encore la lecture des *Grandeurs de Jésus* demande au lecteur cultivé presque autant d'effort que celle d'un texte latin de difficulté moyenne. Pourtant la langue de Bérulle est plus proche de celle de Pascal ou de Bossuet que la langue de François de Sales qui si souvent nous rappelle Montaigne. On n'y trouve pas ce florilège de sentences, de singularités naturelles et historiques que l'évêque de Genève et Camus, comme Montaigne avant eux, empruntent aux grands classiques de l'antiquité profane. Ses citations des poètes ou des moralistes latins sont rares et discrètes et ne font jamais l'effet de surcharge ou de bariolage. Mais c'est la construction des phrases qui, chez lui, nuit à la clarté du texte. Construction qui reste trop latine avec ses longues périodes et ses incidentes, image d'un esprit qui se cherche et qui, dans son amour scrupuleux de la vérité se refuse à sacrifier quoi que ce soit à ce qui lui apparaît comme des artifices littéraires. Nous sommes loin du "Vive la Clarté" de Saint François de Sales!

Nul n'a autant admiré que l'évêque de Genève l'oeuvre du Créateur dans la nature. Cette surprise émerveillée devant la moindre fleur des champs, devant le vol d'un oiseau ou la splendeur d'une aurore évoque irrésistiblement la prose d'un Saint François d'Assise. Monsieur Dargens prétend que Bérulle aussi portait aux créatures un amour "presque franciscain". C'est vrai, mais ce trait de caractère n'apparaît jamais dans son oeuvre et pour étayer son affirmation, l'auteur doit avoir recours aux témoignages contemporains. D'ailleurs l'amour de Bérulle pour les animaux, par exemple, était dépouillé de tout caractère esthé-

tique. S'il faisait donner par ses domestiques des raisins aux petits oiseaux, il disait: "Donnez cela en l'honneur de Celui qui les a créés". Si on compare les *Grandeurs de Jésus* au *Traité de l'Amour de Dieu* on est frappé par le caractère abstrait du premier ouvrage. Le second, au contraire, qui, notons le bien, n'est en rien inférieur au premier en ce qui concerne la profondeur théologique, permet à notre esprit de poétiques détentes à l'aide de ces images et de ces récits dont le caractère archaïque est un charme de plus.

Les digressions mêmes de François de Sales n'empêchent pas de suivre la pensée, les digressions de Bérulle sont souvent fatigantes et obligent à relire deux ou trois fois les passages précédents.

Quelle différence aussi en ce qui concerne le vocabulaire! Bérulle aime le mot abstrait, les termes scholastiques dont beaucoup ont vieilli. Au contraire, il n'y a pas dans l'Introduction vingt mots qui soient tombés en désuétude. Des termes vieillis, certes, comme sagesse, couardise, repréhension (remontrance), muguetté, duite (pour instruite), se pourmener, confidemment, singulièrement (pour en particulier), des tournures aujourd'hui inemployées comme "pour ce regard", "au progrès" (à mesure), si que (de telle sorte que), mais la lecture n'en est jamais ralentie.

Les termes empruntés aux mystiques comme la "fine pointe" sont facilement compréhensibles et n'ont pas le caractère purement philosophique ou théologique des termes que Bérulle a empruntés aux mêmes auteurs.

Sainte Beuve écrit à propos de François de Sales: "Votre plume involontairement s'égare et s'amuse, et caresse sa fleur: prenez garde, aimable saint, cher François de Sales, c'est du Montaigne". Déjà dans le tome I de *Port-Royal*⁷⁰⁾, le critique parlant de l'évêque de Genève avait écrit que "il sied de l'approfondir", que "il sied de l'étudier encore comme écrivain de l'aurore du XVII^{ème} siècle, une espèce de Montaigne et d'Amyot de la spiritualité".⁷¹⁾ Et Sainte-Beuve s'amusant à remplacer dans un passage de Montaigne les termes vertu par dévotion, sagesse par religion, nature, fortune et volupté par grâce, dilection et amour, conclut: "Et vous aurez presque un portrait de l'âme heureuse en Dieu dans le style de Saint François de Sales". Jamais en lisant Bérulle on ne pourra penser aux *Essais*, parfois on trouvera une note pascalienne, un développement qui rappelle Bossuet et partout ce ton sévère qui annonce le Grand Siècle.

Peut-être c'est dans les oeuvres polémiques qu'on trouvera le plus de ressemblance entre la manière des deux écrivains. Si on compare les *Controverses* écrites par François de Sales en 1595, à l'âge de 27 ans et le "Discours sur le sujet proposé en la rencontre du P. Gontier et du sieur du Moulin" par Bérulle en 1609, à l'âge de 34 ans, on est frappé par la similitude du ton, un mélange d'indignation contre l'hérésie et de tendresse compatissante pour l'hérétique. "Comme aux sacrifices anciens et concorde conjugale" écrit Bérulle, "on ôtait le fiel des hosties, ainsi aux labeurs qui sont voués et consacrés à

la paix et concorde de l'épouse de Dieu, c'est à dire de l'Eglise on doit ôter le fiel et l'amertume des contentions qui tendent non à réunir, mais à partir les courages".⁷²⁾ Et François de Sales: "Je vais donc commencer, au nom de Dieu, lequel je supplie très humblement qu'il fasse couler tout doucement sa sainte parole, comme une fraîche rosée dans vos coeurs. Et vous prie, Messieurs, de vous ressouvenir des paroles de saint Paul: Que toute amertume, ire, dédain, criailerie, blasphème et toute malice soient ostés d'entre vous". Tous deux avaient soigné particulièrement la rédaction de leur oeuvre on y retrouve la même simplicité digne, moins de digressions chez Bérulle, une construction de phrases chez François de Sales qui est souvent plus moderne que dans le *Traité de l'Amour de Dieu*. La similitude des intentions, la nature même du public auquel s'adressaient nos deux polémistes, provoque une intéressante ressemblance de style.

Il est dommage qu'on ne puisse comparer François de Sales prédicateur et Bérulle. Houssaye affirme⁷³⁾ que Bérulle ne consentit jamais à monter en chaire. C'était, dit le biographe "obéissance à un attrait supérieur au sujet duquel il avait consulté la Mère Madeleine de Saint-Joseph. La réponse de la vénérable prieure ayant été conforme à ses propres lumières, il s'était condamné volontairement au silence". Il se contentait de donner des conseils aux prédicateurs de l'Oratoire, citant l'évêque de Genève comme un modèle à suivre. Tous deux recommandent avant tout la simplicité: "Il faut se garder, dit l'évêque de Genève, des quanquam et longues périodes des pédants..." et Bérulle: "Mêlez parmi les pensées élevées que vous avez des pensées plus morales, plus communes et plus utiles, et vous rabaissez à la portée du peuple". Or c'était là une révolution, les sermons d'alors étaient surchargés de citations antiques, d'anecdotes alambiquées, d'allusions à la médecine, l'astronomie, la jurisprudence, l'histoire naturelle. Plin apparissait plus souvent que l'Ecriture Sainte et on croyait honorer le Sauveur en l'appelant "le vrai Persée", "le vrai Bellérophon qui a fait mourir la Méduse de la mort". Camus, rebelle aux conseils de son saint ami l'évêque de Genève et à ceux du Père de Bérulle ne se distinguait pas par un goût châtié. Tel était le mal que les Oratoriens, s'appuyant sur l'exemple de François de Sales ne cessaient de combattre et il est intéressant de constater que Bérulle, lui-même si abstrait, ne permettait pas à ses disciples de porter dans la chaire des abstractions théologiques ou morales. On admirait la dignité de ton de l'évêque de Genève, et Bérulle recommandait avant tout la gravité aux Oratoriens, autre réforme difficile à accomplir devant un peuple habitué aux licences des prédicateurs de la Ligue et de leurs survivants.

Si on ne peut comparer le style oratoire des deux prélats, on peut au moins remarquer la concordance de leur enseignement sur ce point comme sur tous les points de morale et de doctrine. Intéressante aussi, l'indéniable influence de Saint François de Sales sur le fondateur de l'Oratoire.

La comparaison des oeuvres littéraires a pour résultat de préciser les différences entre l'évêque de Genève et Monsieur de Bérulle en matière de style.

Et pourtant ces deux hommes si différents en ce qui concerne les apparences extérieures et l'expression de leur doctrine ou de leurs sentiments les plus profonds, ces deux hommes se sont tout de suite compris et admirés. Hamon déclare dans sa "Vie de Saint François de Sales" en décrivant le séjour du saint au Collège de Clermont: "dès cette époque il connaît Mr. de Bérulle pour lequel il conçoit une vénération si profonde et qu'il reverra dans ses voyages à Paris".⁷⁴⁾ Dufournet dans son livre "La jeunesse de St. François de Sales (1567—1602) écrit: "Venu à Paris. . . St. François de Sales . . . désirait vivement faire la connaissance de Monsieur de Bérulle"⁷⁵⁾. Ce qui est sûr, c'est que les deux jeunes gens se connaissaient de nom, au moins de réputation, car Bérulle alors âgé de 27 ans, avait envoyé à François de Sales, trois ans auparavant son "Traité sur les énergumènes" et ce par l'intermédiaire d'un ami commun, Monsieur des Hayes, secrétaire particulier d'Henri IV, et que le Saint connaissait depuis son séjour au Collège de Clermont.

Cette rencontre de 1602 sur laquelle nous reviendrons à propos de la fondation du Carmel donna l'occasion au coadjuteur de Genève et à Monsieur de Bérulle de se connaître et de s'apprécier mutuellement. François de Sales, dit Sainte Chantal dans sa déposition au procès de canonisation⁷⁶⁾ admirait dans Monsieur de Bérulle "un des esprits les plus clairs et les plus nets qu'il eût jamais rencontrés" et le neveu du Saint, Charles-Auguste de Sales rapporte qu'il poussait encore plus loin l'éloge, disant: "C'est un homme à qui Dieu a beaucoup donné et qu'il est impossible d'approcher sans beaucoup profiter. Il est tout tel que je saurais désirer être moi-même; je n'ai guère vu d'esprit qui me revienne comme celui-là, ains je n'en ai pas vu ni rencontré". Le même Ch. A. de Sales déclare que Monsieur de Bérulle "était sous le charme de la mansuétude angélique"⁷⁷⁾ dont toutes les paroles et actions du coadjuteur de Genève étaient comme pénétrées. Estime, admiration réciproque, de là va naître une amitié religieuse extrêmement profonde dont les répercussions en ce qui concerne la doctrine et l'activité des deux hommes aussi difficiles qu'elles soient la plupart du temps à saisir n'en sont pas moins un des aspects les plus intéressants de l'histoire religieuse de la première partie du XVII^{ème} siècle.

II. Influences qui ont contribué à former les doctrines de François de Sales et de Bérulle

L'amitié entre Saint François de Sales et le cardinal de Bérulle reposait sur une étroite parenté d'âme, et cette parenté d'âme on ne peut mieux la voir apparaître qu'en étudiant la doctrine des deux hommes, telle que nous la trouvons dans leurs écrits, dans les récits et écrits de leurs disciples. Bremond prétend que "du point de vue doctrinal... ces deux maîtres se ressemblaient plus que des frères".⁷⁸⁾ Voyons quelles sont ces ressemblances et cherchons d'abord les influences communes qui ont contribué à leur naissance.

1. Le milieu extérieur

Lorsque Henri IV entre à Paris, mettant fin aux guerres dites de Religion qui avaient déchiré la France, François de Sales est âgé de 27 ans et Pierre de Bérulle de 19 ans. Ce dernier avait souffert comme citoyen et comme catholique. Il parle de ces luttes qui "aux Français accoutumés à vaincre avaient appris à être vaincus et vaincus par eux-mêmes".⁷⁹⁾ François de Sales écrivait de Padoue en 1590 ces mots: "Je ne sais ce que Dieu veut faire de la France, car les péchés y sont très grands".⁸⁰⁾ Les malheurs de la France le touchaient moins directement que Bérulle mais son cœur chrétien saignait à la pensée de tous les désordres et de tous les troubles dont ce pays qu'il aimait autant que le sien propre était la proie.

Les deux jeunes gentilshommes voyaient l'Eglise réduite à défendre ses croyances les plus fondamentales contre les attaques protestantes et obligée de négliger la vie de l'âme. "C'est alors, écrit l'abbé Houssaye dans sa préface, que Dieu suscita François de Sales, si Français par le génie et par le cœur et à côté de lui Monsieur de Bérulle. L'un et l'autre eurent la gloire de ressusciter en France le culte de la vie intérieure, de lui donner, chacun selon sa grâce particulière, l'aliment qui lui manquait".⁸¹⁾

Mais il faut remarquer que le monde d'alors les comprit. Malgré la débauche, la rébellion contre les principes de l'Evangile, il admira le triomphe de l'esprit sur les sens, de l'âme sur la matière. Il accepta que des femmes jeunes et belles, que des hommes dans la pleine force de l'âge quittassent les succès du monde,

de la cour ou de l'armée pour aller s'ensevelir au fond des cloîtres afin d'y mener la vie crucifiante des ordres les plus sévères. Non seulement elle admit ces sacrifices, cette société en apparence dissolue, mais encore elle sut aider les fondateurs d'ordres par son influence et ses sacrifices d'argent. elle se pressa dans les parloirs des couvents ou dans les petites chapelles de monastère pour écouter les conseils édifiants des religieux et des nonnes ou seulement pour assister à ces messes matinales dites par ces moines dont on célébrait encore, quelques mois auparavant, les succès mondains ou militaires. Ni François de Sales, ni Bérulle n'ont prêché dans le désert, les disciples ne leur ont pas manqué, disciples qui par leur exemple ou leurs écrits ont été la vivante justification et la glorification de leurs maîtres.

2. Les influences familiales

Les deux hommes ont pour ainsi dire été dès le berceau soumis à l'influence d'une piété profonde et sincère. Pour cette raison il faut faire dans cette étude une place à l'éducation familiale et avant tout à l'exemple et aux leçons de leurs mères respectives.

Le père de l'évêque de Genève, Monsieur de Boisy, était un des plus ardents catholiques de son siècle: d'une piété rare et d'une charité exemplaire. Quant à Madame de Boisy, d'après tous les témoignages, c'était une femme qui pouvait être en tout proposée pour modèle. Sainte Chantal dit que son âme était pure, innocente et simple; mais en même temps noble et généreuse. C'est elle qui apprit au jeune François les premiers éléments du catéchisme, c'est elle qui lui inspira l'amour et la crainte de Dieu. Toujours elle sut comprendre son fils et lorsque le saint jouait dans le Chablais son rôle de missionnaire, à la grande colère de son père qui tremblait pour la vie de son fils chéri, sa mère lui envoyait de l'argent en cachette. Lorsqu'elle perdit sa fille unique, morte dans les bras de Jeanne de Chantal, l'évêque écrivait à cette dernière: "... ma bonne mère a bu ce calice avec une constance toute chrétienne, et sa vertu de laquelle j'avais toujours bonne opinion a de beaucoup devancé mon estime. ... Eh! bien, cette mère, ne la dois-je pas bien aimer?"⁸²) Peu avant sa mort, elle vint passer une partie de l'hiver auprès de son fils bien-aimé, et dans leurs rapports on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou le respect du fils ou l'humilité de la mère. Avant d'exhaler son dernier soupir elle baisa la main du saint évêque en disant: "C'est mon fils et mon père, celui-ci". Touchante figure que celle de cette femme, mère de treize enfants dont six étaient morts en bas-âge et dont les sept autres furent, grâce à la bonne éducation qu'elle leur donna, la joie et la gloire de la famille.

Non moins touchante et digne d'admiration, cette Madame de Bérulle qui devait donner un cardinal à la France. Fille du président du Parlement, Pierre

de Séguier, elle était déjà au moment de son mariage avec Claude de Bérulle, conseiller au Parlement, d'une foi profonde et d'une vertu austère. Elle conserva un grand zèle pour le service de Dieu et un grand amour pour la lecture et pour la solitude. Son mari lui ressemblait sur ce point et Houssaye dit "qu'il possédait toutes les qualités que doit avoir un juge qui attend lui-même d'être jugé" et que "sa vie publique n'était pas moins édifiante que la vie humble et cachée de Madame de Bérulle".⁸³) Celle-ci devint veuve en 1582, avec quatre enfants dont l'ainé Pierre, le futur cardinal, avait sept ans à peine. Tâche écrasante que d'élever cette famille dans les troubles de la guerre civile. Mais Madame de Bérulle trouva des consolations inespérées dans ce fils aîné. Celui-ci jurait, dès l'âge de sept ans de n'appartenir qu'à la Vierge et à Jésus Christ et, dans le silence d'une maison en deuil, cette veuve dont on pouvait dire qu'elle était sortie du monde avec son époux, regardait grandir ce fils qui, dira-t-on plus tard, semblait déjà un saint que le Ciel formait à son école. Elle n'hésite pas à se séparer de lui pour l'envoyer étudier à Paris et le bruit de cette sainteté précoce dépasse les murs du collège Boncourt, puis du collège des Cordeliers. Nous verrons par la suite comment Madame de Bérulle se lia avec Madame Acarie et comment elle finit par entrer dans ce Carmel que son fils avait introduit en France. Quelle minute émouvante pour Monsieur de Bérulle que celle où il entendit sa mère demander humblement, selon la formule consacrée: "la miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des soeurs". En celle qui ne devait plus être que soeur Marie des Anges, il vénéra à la fois la mère et l'épouse de Jésus Christ et il se montra jusqu'à son dernier soupir le père par la grâce de celle dont il était fier d'être le fils par la nature. Il ne faut pas oublier lorsqu'on veut comprendre Pierre de Bérulle et François de Sales que tous deux furent les dignes fils de deux mères admirables.

Il est intéressant de noter que, dociles aux vœux de leurs familles, Bérulle comme François de Sales ne se préparèrent pas directement à une carrière ecclésiastique. Le père du saint, Monsieur de Boisy, destinait son fils à la magistrature et souhaitait lui voir étudier à Paris, la rhétorique et la philosophie. Il pensait que seule la capitale de la France pouvait procurer tout ce qui peut compléter l'éducation d'un gentilhomme savoyard destiné à vivre dans le monde et à la Cour.

Bérulle, pensionnaire à Clermont, voit sa piété profonde se développer par l'étude de la philosophie. Il veut se lier par des vœux de religion, frappe à la porte de nombreux couvents, se voit partout repoussé. Décidé à se consacrer au sacerdoce, il consulte sa famille et rencontre une opposition à laquelle il ne s'attendait pas. Ses oncles, Messieurs Séguier, mirent tout en oeuvre pour le dissuader de son projet. Comme François de Sales le fera à Padoue pour obéir à son père, il va étudier le Droit à Paris (étude pour laquelle il n'éprouvait aucun attrait) jusqu'au jour où, convaincu que malgré sa bonne volonté son esprit ouvert à tant de questions demeurait fermé à celles du Droit, son oncle le Président Séguier de Villers, lui donna l'autorisation de suivre sa vocation.

3. Influence des Jésuites

Ce sont les Jésuites qui ont soutenu les traditions de l'humanisme chrétien. C'est aux Jésuites pieux, zélés et savants, qu'appartient l'honneur d'avoir formé la jeunesse de François de Sales d'abord, de Bérulle ensuite. Les maîtres du Collège de Clermont, fidèles à la méthode de Maldonat, étaient les artisans de ce que Bremond a pu appeler "une transfusion féconde"⁸⁴⁾ entre la vieille scholastique et le jeune humanisme. Ce sont eux, en particulier, qui, fidèles à l'esprit de leur Ordre, ont soutenu les traditions de l'humanisme chrétien. Par l'étude du latin, François de Sales assouplit son élocution. Dix ans après, Pierre de Bérulle, toujours le premier de sa classe, devait perfectionner la logique de son esprit par l'étude des humanités.

Cependant il est difficile de retrouver dans les oeuvres de Bérulle les sources antiques qui semblent jaillir encore dans les oeuvres de François de Sales sous forme de sentences et d'images, parfois singulières (Préface de l'Introduction à la Vie Dévote). Mais tout en dédaignant les raffinements de style, Bérulle admire l'oeuvre des humanistes et la Renaissance lui apparaît comme une préparation à la restauration de la vie chrétienne. Dans la Vie de Jésus, il déclare que la suite du genre humain, depuis Adam, la suite de l'Eglise depuis le nouvel Adam, lui apparaissent comme "cette chaîne dorée que les profanes ont imaginée, mais n'ont pas entendue. Elle descendait du ciel en la terre, liant par chaîne les dieux aux hommes et les hommes aux dieux. Le Dieu des dieux a permis ces pensées en eux comme des ombres de nos vérités et des lueurs de nos lumières, et des présages de nos mystères qui devaient préparer suavement à la créance de la foi, qui devait être annoncée au monde . . . et les conduire . . . de l'obscurité de la Nature à la lumière de la Grâce et des ténèbres de la philosophie à la clarté de l'Evangile".⁸⁵⁾ Montaigne ne parlait pas autrement.

Bérulle et François de Sales n'éprouveront pas à l'égard de la Grèce l'antipathie d'un Bossuet dans son Histoire Universelle. Ils parleront de ses poètes et de ses philosophes avec émotion. Continuant la tradition augustinienne, Bérulle pense que l'antiquité grecque et latine a préparé le triomphe de Jésus. L'essai de réhabilitation de Socrate par Erasme est connu. Dans le Convivium religiosum, Nephalius qui exprime l'opinion de l'auteur s'écrie: "Sentiments admirables chez un homme qui ne connaissait ni le Christ ni les Saintes Lettres: quand je lis de tels traits, à peine puis-je m'empêcher de dire: "Saint Socrate, priez pour nous".⁸⁶⁾ Près d'un siècle après Erasme, François de Sales parle avec amitié du "pauvre bonhomme Épictète duquel les propos et sentences sont si doux à lire dans notre langue. Car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler parfois de Dieu, avec tant de goût, de sentiment et de zèle".⁸⁷⁾ Ce qui n'empêche pas Bérulle de condamner le stoïcisme dans des formules frappantes. "Ils cherchent (les stoiciens) en eux-mêmes ce qui n'est pas en eux-mêmes; et ainsi ils sont toujours cherchants et jamais ne trouvant".⁸⁸⁾

Son admiration de l'antiquité se nourrit toujours aux sources chrétiennes. Il voit Rome avec les yeux de Saint Augustin et de St. Jérôme, mais il a conscience des dangers de cet héritage antique.

“A Paris, disait François de Sales, j'ai appris plusieurs choses pour faire plaisir à mon père et la théologie pour me plaire à moi-même”.⁸⁹⁾ Bérulle de même se plongeait avec une joie inexprimable dans ces études chères à son cœur. Pendant son séjour au Collège de Clermont, François de Sales a subi une crise terrible. Nous n'avons pas à raconter par le détail ce que Bremond appelle “sa terrible tentation”⁹⁰⁾ mais il est intéressant de voir comment cette crise orienta François de Sales vers la doctrine des Jésuites et pour de bon. Le jeune homme avait alors dix-sept ans, peut-être dix-huit quand il fit connaissance avec la doctrine de la prédestination attribuée à Saint Thomas. Scrupuleux et tourmenté, il se range tout de suite parmi les âmes prédestinées à l'Enfer. La pensée de sa réprobation éternelle, née de son humilité et du sentiment de son infériorité ne le quitte plus. Il ne dort plus, ne mange plus. Pour lui, il ne s'agit pas seulement d'un conflit d'idées. Il y va de sa vie, de son destin, de la conduite qu'il adoptera. Sa prière s'élève, ardente, vers le Ciel, il en arrive à accepter sa damnation et à crier au Seigneur: “. . . si je ne puis vous aimer en l'autre vie, puisque personne ne vous loue en Enfer, que de moins je mette à profit pour vous aimer tous les moments de ma courte existence ici-bas.”⁹¹⁾ Quant à la fin de cette épreuve, deux thèses sont en présence: d'après Hamon, les phases de la guérison s'échelonnent, la tentation décline insensiblement, s'évanouit aux pieds de la Vierge Noire après que le jeune homme a récité le Memorare. Pour Bremond, la guérison survient brusquement devant la statue. Mais peu importe quand et comment la guérison survint. François de Sales écrivit à une date indéterminée une “protestation” dans laquelle il raconte sa propre expérience pour réfuter la thèse de la prédestination. Une voix céleste lui a parlé, lui a promis le Ciel “Glorificatio, nominis mei qui non es damnator sed Jesus”. François de Sales brise avec le thomisme et il écrira en 1618 une lettre d'adhésion restée fameuse au Père Lessius, lettre dans laquelle il prend nettement parti contre la prédestination: “J'ai lu votre Traité de la Prédestination où vous enseignez que Dieu ne prédestine les hommes à la gloire que conséquemment à la prévision de leurs mérites; doctrine sur laquelle j'ai été bien aise de vous trouver de mon avis et qui m'a toujours semblé la plus conforme à la miséricorde et à la grâce de Dieu, la plus vraisemblable et la plus propre à allumer dans nos cœurs le feu de l'amour divin, ainsi que je l'ai insinué dans mon petit livre de l'Amour de Dieu”.⁹²⁾ Ainsi François de Sales montrait qu'un disciple fervent de Saint Thomas d'Aquin pouvait s'écarter en certains points de la doctrine du Maître. Il s'éloignait aussi des docteurs, qui, sous prétexte d'exalter les doctrines de Saint Augustin enseignaient les théories les plus désespérantes sur la grâce, prenant ainsi à l'avance position contre les futures erreurs du Jansénisme. Dans le petit livre qu'il consacre au saint, Georges Hourdin écrit: “Le problème éternel

du libre arbitre et de la prédestination se fond dans son esprit en une harmonie merveilleuse".⁹³⁾

On peut se demander quel fut sur ce point de la prédestination et de la grâce l'influence des Jésuites sur Bérulle. Dans sa retraite de Verdun, parmi les disciples de Saint Ignace, il écrivait cette formule de l'humanisme chrétien: "Parce que la nature est de Dieu, nous la laisserons sans la ruiner".⁹⁴⁾ A qui étudie Bérulle de près, il semble que ce ne soit pas un des moindres mérites des Pères du Collège de Clermont, d'avoir donné une sorte de digne doctrinale au naturel pessimisme du futur cardinal. Celui-ci ne trouve en effet aucun mot trop fort pour caractériser la déchéance originelle, il dit que le péché a "pénétré et infecté la nature de l'homme en tous ses états"⁹⁵⁾ Mais c'est parce qu'il veut montrer la misère de l'homme sans Dieu. Bérulle croit à la puissance de la grâce: pour lui, comme pour François de Sales, cette puissance n'est pas un déterminisme. Dieu respecte notre liberté: "ne méconnaissons pas sa vocation, ne résistons pas à sa grâce", écrit-il dans ses Opuscules de Piété, et plus loin: "par le choix de notre volonté, nous pouvons rendre esclaves, soit de Jésus Christ, soit du diable".⁹⁶⁾

Cependant l'oeuvre de Bérulle ne rend pas non plus un son purement thomiste. A l'inverse de François de Sales il n'accepte pas la thèse scottiste selon laquelle le Christ se serait incarné, même si l'homme n'avait pas péché. Dagens pense que l'influence de Saint Bonaventure a été dominante, il note à ce propos l'importance de la tradition franciscaine dans la pensée bérullienne, citant une liste de saints franciscains que Bérulle admirait sans réserve. En particulier la vie et les oeuvres de Sainte Catherine de Gênes avaient fait sur lui une profonde impression (traduction parue en 1598)⁹⁷⁾ François de Sales également recommandait à la baronne de Chantal la lecture de Saint Bonaventure.

Dans d'autres aspects de la doctrine salésienne et bérullienne on trouve encore l'influence des Jésuites. Par exemple en ce qui concerne la dévotion à la Vierge. Une congrégation de la Sainte Vierge était établie au Collège de Clermont: François de Sales y fut admis. Bérulle en fit également partie. La renaissance du culte de Marie fut un des éléments actifs de la Contre-Réforme catholique. La Compagnie de Jésus fut une des premières à inciter ce mouvement et à le diriger, surtout par les congrégations d'Enfants de Marie. Mais ainsi que le dit Molien, les Jésuites "ne s'écartent pas sensiblement de la note médiévale et se livrent à un débordement de tendresse, à des interprétations allégoriques assez bizarres quelquefois".⁹⁷⁾ Saint François de Sales, tout en suivant ce premier courant, corrige par un surcroît d'austérité la mièvrerie sentimentale, réfrène la curiosité par un souci d'édification morale et par la prudence de la doctrine.

Avec Bérulle la dévotion mariale devient plus intellectuelle, moins populaire, tout en demeurant fort tendre. Pour François de Sales, l'amour de la Mère est inséparable de l'amour du Fils. Dès ses premières années cette dévotion avait fait les délices de son coeur, il avait fait le voeu, qu'il tiendra, de réciter le

chapelet tous les jours de sa vie. Sainte Chantal rapporte ces paroles prononcées par le Saint: "Oh! que je sens bien quel bonheur c'est d'être l'enfant, quoique indigne d'une si glorieuse mère! Entreprenez de grandes choses sous sa protection, et, si nous sommes tendres dans son amour, elle nous obtiendra ce que nous désirons".⁹⁸⁾ Il parlait de Marie partout où il en avait l'occasion, prêchait à toutes ses fêtes. Il lui a dédié le *Traité de l'Amour de Dieu*: "Très Sainte Mère de Dieu, lui dit-il, la plus aimable la plus aimante, et la plus aimée de toutes les créatures, prosterné sur ma face devant vos pieds, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. O Jésus! à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour qu'au cœur très aimé de la bien-aimée de votre âme?"⁹⁹⁾ Enfin l'oeuvre de sa vie épiscopale fut de fonder sur terre un ordre qui chantât tous les jours les louanges de la Reine du Ciel, l'ordre de la Visitation.

Bérulle donne à la piété mariale une note plus austère, mais non sans une grande tendresse. Certaines pages des *Elévations* semblent avoir été écrites d'hier, unissant harmonieusement la tendresse à la gravité, la théologie à la dévotion. Toute la gloire de Marie a consisté à être la Mère d'un Dieu, sa sainteté à être la digne Mère d'un Dieu: la dévotion envers elle consiste à l'honorer comme la digne Mère d'un Dieu. Rien de plus émouvant que ce passage où Bérulle célèbre l'Annonciation: "Dans ce Nazareth il y a une maisonnette qui enclôt le trésor du Ciel et la terre, le secret amour du Père Éternel au monde".¹⁰⁰⁾ Il semble que Bossuet se soit souvenu de ces paroles dans ses "*Elévations sur les Mystères*". Et l'Ave Maria de l'Ange du Seigneur, "la première parole évangélique adressée à la première personne du Nouveau Testament"¹⁰¹⁾, comme Bérulle le fait résonner! On croirait entendre le premier coup de cloche de tous les *Angélus* qui vont tinter dans la suite des temps. Dans tous les ouvrages de Bérulle on trouve cette compréhension, cet amour pour Marie. Pour lui, la dévotion envers elle consiste à lui demander de "donner Jésus aux âmes". Les marques de cette dévotion doivent être conformes à sa dignité. Aux Carmélites, il recommande de commencer l'année avec Jésus et sa Sainte Mère: "demandez-leur, dit-il, que vos imperfections se terminent avec la fin de l'année passée"¹⁰²⁾. Toutes les considérations sur la Vierge trouvent leur aboutissement dans le fameux "Voeu de servitude" qui ressemble d'ailleurs à nombre de prières contenues dans le *Livré des Exercices spirituels* de Saint Ignace, mais qui n'en fut pas moins le prétexte d'une longue querelle entre Bérulle d'une part et les Pères Carmes de l'autre.

François de Sales a créé la Visitation, Bérulle introduira en France l'ordre du Carmel, consacré lui aussi à la Sainte Vierge, et ce culte de la très Sainte Mère de Dieu a pris naissance dans leur âme au temps où ils suivaient à Paris, à cinq ans de distance, les cours du Collège de Clermont.

A l'influence des Jésuites on peut rattacher aussi l'importance que l'évêque de Genève et le cardinal de Bérulle ont toujours attachée à l'oraison. Le Révérend

Père Pinard de La Boullaye S.J. écrit dans son recueil "La spiritualité ignatienne": "Dans la conviction d'Ignace la fréquentation des sacrements est-elle cependant de toutes les pratiques la plus indispensable? On en peut douter: d'autres saints, eux aussi, n'ont-ils point parlé comme si l'oraison était plus nécessaire?" Et il cite Sainte Thérèse d'Avila et Saint François de Sales qui écrit dans l'Introduction: "L'oraison met notre entendement en la clarté et la lumière divine et expose notre volonté à la chaleur de l'amour céleste: il n'y a rien qui purge tant notre entendement de ses ignorances et notre volonté de ses affections dépravées".¹⁰³⁾

Tous ses biographes nous dépeignent le jeune François de Sales, étudiant, dans sa chambre de la "Roze blanche" située rue Saint Jacques, à deux pas du Collège de Clermont, agenouillé sur son prie-Dieu et faisant oraison. Il ne manquait jamais de consacrer chaque jour une heure entière à la méditation. Plus tard, François de Sales dira dans un de ses sermons: "Toutes choses sont créées pour l'oraison, et, lorsque Dieu créa l'Ange et l'homme il le fit afin qu'ils louassent éternellement".¹⁰⁴⁾

Quant à Bérulle, il est aussi convaincu qu'il n'y a pas de meilleur entraînement que l'oraison et il écrivait au P. de Sancy: "Donnez du temps à Dieu en l'oraison" et plus loin: "C'est l'esprit de l'oraison qui plante et qui arrose et qui accroît en nos coeurs les autres dons et grâces du Saint Esprit".¹⁰⁵⁾ Ceci dit, il n'impose pas de méthode spéciale; la méthode oratorienne qu'on appellera plus tard de Saint Sulpice sera élaborée par le Père de Condren et perfectionnée par Monsieur Olier, mais elle est inspirée par les enseignements et la conduite du P. de Bérulle.

Celui-ci, à notre avis, s'éloigne davantage que François de Sales des enseignements ignatien. Sa méthode comme le dit Molien "est utile à l'âme, mais surtout elle honore Dieu davantage: il est vrai qu'elle ne peut être pratiquée par tout le monde".¹⁰⁶⁾ Au contraire, en ce qui concerne l'oraison, on retrouve dans l'Introduction beaucoup de traits de la spiritualité ignatienne. Par exemple les différents modes de prière, l'usage des oraisons jaculatoires. Il est indéniable que pour Bérulle comme pour François de Sales l'influence des maîtres du Collège de Clermont a été pour beaucoup dans l'importance qu'ils accordent à l'oraison, même si les méthodes du premier s'écartent de la tradition ignatienne.

De même, de leurs maîtres Jésuites, ils ont conservé toute leur vie un attachement et une obéissance absolue au Saint Siège. François de Sales écrivait au Pape Paul V, ancien cardinal Borghèse, après son élection au trône pontifical qui avait eu lieu le 16 mai 1605: "Quoique je le cède à tout le monde en mérite, je ne le cède à personne en obéissance, en fidélité et en respect pour Votre Sainteté.... je révère avec toute la joie de mon âme votre suprême dignité; les yeux baissés vers la terre, je me prosterne humblement à vos pieds: et, s'il fallait vous ériger un trône des vêtements de vos inférieurs, comme l'Ecriture nous l'apprend du premier trône de Jésus, je volerais sur-le-champ,

j'étendrais mes habits sous vos pas, je sonnerais de la trompette et je crierais de toutes mes forces: Règne Paul V! Vive le Souverain Pontife que le Seigneur a oint sur l'Israel de Dieu!"¹⁰⁷⁾ Quant à Monsieur de Bérulle il passa trois mois à Rome en 1624 pour négocier avec le Vatican afin d'obtenir une dispense pour le mariage du Prince de Galles avec Henriette de France, soeur du Roi. Il eut l'occasion de voir fréquemment le Saint Père et lui témoigna toujours malgré une certaine respectueuse liberté de langage le plus profond attachement. "Il semble, dit-il un jour à Urbain VIII, que le Fils de Dieu ait épuisé sa puissance pour vous faire grand, mais aussi vous êtes obligé de faire un grand usage d'une grâce si abondante".¹⁰⁸⁾ Peu de temps après le Pape disait au P. Bertin: "Le Père de Bérulle n'est pas un homme, c'est un ange".

Le goût des belles-lettres, le culte de la Vierge, un grand attrait pour l'oraison, respect et fidélité pour la papauté, sans doute aussi ce zèle apostolique dont nous parlerons plus loin, tous ces traits caractéristiques de la personnalité de François de Sales et de Bérulle, on peut les rattacher à l'influence qu'a eue sur leur jeunesse l'enseignement des Jésuites.

4. L'Abrégé de la Perfection

Parmi les influences communes qui s'exercèrent sur François de Sales et sur Monsieur de Bérulle, il faut signaler un livre intitulé l'Abrégé de la perfection chrétienne en italien: "Breve Compendio". Ce livre avait été composé entre 1584 et 1592; l'auteur en était une dame milanaise appelée Isabelle Bellinzaga, née en 1552. Cette Isabelle avait été l'auxiliaire de St. Charles Borromée et elle avait été instruite des voies de la perfection par le P. Achille Gagliardi S. J. Elle écrivit son livre d'après ses conseils et les Jésuites en assurèrent la diffusion en France.

François de Sales a connu le Breve Compendio, il en conseilla la lecture à la présidente Brûlart à laquelle il écrivait en ces termes: "Vous pourrez utilement lire les livres de la Mère Thérèse et de sainte Catherine de Sienne. . . l'Abrégé de la Perfection chrétienne, la Perle Evangélique, mais ne vous empressez point à la pratique de tout ce que vous y verrez de beau, mais allez tout doucement aspirant après ces beaux enseignements et les admirant tout bellement. Et vous ressouvenez qu'il n'est pas question qu'un seul mange tout un festin préparé pour plusieurs: As-tu trouvé le miel, manges-en ce qui suffit, dit le Sage. La Méthode, la Perfection, la Perle sont des livres fort obscurs et qui cheminent par la cime des montagnes; il ne s'y faut guère amuser".¹⁰⁹⁾ Bremond pense que si le Saint avait écrit cette lettre dix ans ou quinze ans plus tard il se serait exprimé autrement. Dans Théotime il rejoint ce qui jadis lui avait paru trop beau et trop compliqué dans l'Abrégé de la Perfection.

Bérulle publia une traduction ou plutôt une adaptation du *Breve Compendio* en 1597 (à vingt deux ans) sous le titre "Bref discours de l'abnégation intérieure", et ceci à l'instigation de Dom Beaucousin, son directeur. Monsieur Dagens pense que les différences entre le *Bref Discours* et l'*Abrégé* représentent, plus encore que l'affirmation de la pensée personnelle de Bérulle, le reflet des tendances spirituelles de son directeur.¹¹⁰⁾

Ce qui est intéressant c'est de voir comment l'*Abrégé* a fortifié dans les âmes de François de Sales et de Bérulle ce goût de l'héroïsme qu'on retrouve dans leurs oeuvres et dans leurs actes. En effet, la doctrine salésienne n'apparaît accommodante qu'aux profanes, en réalité elle mène aussi loin que les autres doctrines chrétiennes, sans excepter celle de Port Royal. Pour François de Sales, la dévotion, c'est la perfection. Il était très exigeant, demandait à Jeanne de Chantal d'abandonner ses dentelles, la forçait à rompre ses amitiés mondaines. Religieuse, il lui fait des reproches en public, et la regarde pleurer sans rien dire. Il veut l'amener à l'abnégation totale: "Ne pensez plus ni à l'amitié, ni à l'unité que Dieu a faite entre nous, ni à vos enfants, ni à votre coeur, ni à votre âme".¹¹¹⁾ A une de ses pénitentes il dira: "O, me direz-vous, ma fille, mon Père, vous êtes bien sévère tout à coup. Ce n'est pas tout à coup, certes, car, dès que j'eus la grâce de savoir un peu le fruit de la croix, ce sentiment entra dans mon âme: il n'en est jamais sorti."¹¹²⁾ L'Introduction ne convient pas aux âmes médiocres, la doctrine salésienne est une doctrine héroïque même si elle est présentée avec cette douceur, cette "suavité" dont on a trop parlé. On pourrait donner comme introduction à la *Philotée* ce que Bérulle écrit dans l'Avertissement du *Bref Discours de l'Abnégation intérieure*: "Ce livret ne s'adresse qu'à ceux qui ont fait notable progrès en la haine de soi-même et qui n'ont d'autre but que leur avancement en l'amour de Dieu, aux dépens de toute autre chose".¹¹³⁾ Pour Bérulle, l'abnégation n'est qu'une application de tout son système christocentriste. Mais, si l'on s'en rapporte à Monsieur Dagens: "Quelle que soit la distance qui semble séparer l'Apôtre du Verbe Incarné et le théoricien de l'abnégation, l'un est sorti de l'autre. Bérulle a approfondi, il n'a pas renié sa pensée première: c'est le Christ en effet qui, assumant par l'Incarnation la condition humaine, nous a donné l'exemple suprême de l'abnégation".¹¹⁴⁾

III. La parenté des doctrines salésienne et bérullienne

Tous deux fils de leur époque, tous deux préparés par des études et des lectures semblables à la vie apostolique, Bérulle et François de Sales qui, à partir de 1602 vont être liés par une amitié profonde ont joué dans la vie religieuse de leur temps un rôle également important. S'il est vrai, comme l'affirme Bremond, que leurs doctrines se ressemblent, étudions cette parenté des doctrines, conséquence de la parenté des âmes, avant de voir comment, dans leur activité apostolique les deux hommes ont joué, en collaboration étroite un rôle si important dans la vie religieuse de leur siècle.

1. Le théocentrisme

Bérulle a pu lire l'Introduction à la vie dévote parue en 1609 et où s'affirme le théocentrisme auquel il adhérera. Comme le dit très justement Frau Dr. Hämel dans son livre „Franz von Sales, ein Lebensbild“: “Ce qui est le plus important pour la vie dévote c'est qu'elle soit tendue vers Dieu... L'amour de Dieu est à la fois cause et but”.¹¹⁵⁾ Écoutons parler le Saint: “La vraie et vivante dévotion, O Philotée, présuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu”.¹¹⁶⁾ Et Bérulle: “Il faut premièrement regarder Dieu et non pas nous-mêmes”.¹¹⁷⁾ On pourrait peut-être dire que le saint insiste plus sur l'amour, le cardinal sur l'adoration mais les deux se complètent.

Bremond parle d'une sorte de “révolution” que Bérulle aurait faite dans le monde spirituel de son temps, une révolution “théocentrique”.¹¹⁸⁾ Il y a là une certaine exagération. Personne, du moins en théorie, n'avait jusque là nié que notre première pensée dût être d'adorer Dieu, les autres actes comme remercier et demander ne venant qu'après. On a toujours compris dans ce sens les premières demandes du Pater et le texte de Saint Paul par exemple: “Soit que vous mangiez... faites tout pour la gloire de Dieu”. Saint Bernard, Saint François, Saint Bonaventure avaient rappelé ces vérités. Saint Ignace commence par là ses exercices: “L'homme est créé pour louer Dieu”. C'est pourquoi il est inexact de parler de “révolution” et de faire des Exercices une sorte de manuel de l'anthropocentrisme. Il est vrai qu'Ignace a formé des ascètes et que les

disciples de Bérulle ont été plutôt des "adorateurs", vrai que l'auteur des Exercices a exalté la volonté et le fondateur de l'Oratoire davantage la vertu de "religio", mais comme le dit Otto Karrer dans son livre „Gott in uns“ (Die Mystik der Neuzeit): „Ist Ignatius (nur für sich selbst genommen, aber doch auch in seiner Lehre) nicht ebenso „Anbeter“ wie „Schaffer“ gewesen? Anbeter in Schaffen und Schaffer in der Anbetung? Und was das Ziel betrifft, hat Ignatius nicht ebenso religiös — und psychologisch richtiger — empfunden, da er die Gottesherrlichkeit und Menschenbeseligung nebeneinander stellt oder vielmehr das eine im anderen verschlungen sein läßt“.¹¹⁹⁾ Disons que François de Sales a commencé à exalter cette primauté de l'amour sur l'ascèse et qu'avec Bérulle et par lui "le théocentrisme . . . se libère, s'épanouit, se simplifie, se montre au grand jour, s'offre et déjà s'impose à la prière de tous".¹²⁰⁾

Pour Bérulle, il faut avant tout regarder Dieu: "Dieu . . . est le plus digne objet que notre esprit puisse contempler, et aimer Dieu est la plus grande action que ce même esprit puisse exercer".¹²¹⁾ Selon ses disciples, il aurait remis en faveur la vertu de religion: Saint François de Sales, selon eux, avait été choisi de Dieu pour instaurer la dévotion. "Ce que notre très honoré Père, écrit le Père Bourgoing, a renouvelé en l'Eglise autant que Dieu lui en a donné le moyen, c'est l'esprit de religion, le culte suprême d'adoration dû à Dieu, à Jésus-Christ, Notre Seigneur."¹²²⁾ Et Amelote dira dans la vie du Père de Condren: "C'est lui (Bérulle) qui a suscité en nos jours cette vertu ensevelie . . . Nous voyons dans les âmes plus de familiarité avec Dieu que de révérence . . . Tout ce grand fonds de l'esprit de religion qui est si fervent à l'Oratoire tire son principe de son fondateur".¹²³⁾ Comme Saint François de Sales, Bérulle pense que l'homme aime Dieu naturellement. L'évêque de Genève écrit dans le Traité de l'Amour de Dieu: "Or, bien que l'état de notre nature humaine ne soit pas maintenant doné de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création, et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché, si est-ce toutefois que la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée . . ." ¹²⁴⁾ Bérulle écrit dans les Opuscules de Piété: "Ce mouvement est imprimé par la puissance du Créateur dans l'intime de sa créature, et dans le fond de l'être créé, dès l'instant même qu'il est créé. Et c'est un mouvement si profond et si puissant, que la volonté n'y peut atteindre pour le combattre, que le péché commis ne le peut arrêter, que l'Enfer ne le pourra effacer. Ce mouvement durera autant que la créature même et est inséparable d'avec elle".¹²⁵⁾ François de Sales nous explique cela plus poétiquement avec son image des perdreaux, mais l'idée est la même.

En ce qui concerne l'adoration de la Sainte Trinité, Bérulle a insisté davantage sur le culte au Verbe Incarné. Il a tant fait pour développer ce culte qu'il mérita d'être appelé par le Pape Urbain VIII: "l'apôtre du Verbe Incarné". Sans doute on ne trouve pas dans François de Sales les longues considérations que fit l'Ecole Française sur les Mystères de Jésus Christ et que Sainte Chantal

reçut avec ravissement de la bouche du Père de Condren. Il suffit à la gloire de l'évêque de Genève d'avoir préparé ses travaux et de lui avoir témoigné d'avance sa sympathie en honorant d'une vénération affectueuse son premier fondateur le Père de Bérulle.

Comment François de Sales a-t-il préparé et annoncé le "christocentrisme bérullien"? D'abord en plaçant le mystère de l'Incarnation au centre de la création. Il se persuada que le Verbe Incarné, dans les décrets de Dieu avait été tout d'abord constitué comme le centre du genre humain et que le Fils de Dieu se serait fait homme, même si Adam n'eût pas désobéi. Se basant sur l'affirmation de Saint Paul: "Christ est le premier né de toute la création.... Tout a été fait par lui et pour lui", il croit aussi que l'Homme-Dieu, Jésus, est le "premier en l'intention divine", le "primum in intentione". Trois jours avant sa mort, dans son dernier sermon de Noël, en 1622, il proclame encore une fois sa conviction: "Déjà avant que Lucifer et le monde aient été créés, avant que nos premiers parents aient péché, il avait été décidé que le Verbe se ferait chair".¹²⁶⁾

Ainsi il se sépare nettement de l'école thomiste. Bérulle sera moins clair, moins catégorique. Parfois il paraît penser tout à fait comme François de Sales, mais en général il veut rester fidèle à Saint Thomas et dit en parlant de Dieu après la faute d'Adam: "Il voit son intention frustrée et son conseil déçu en la création de l'Univers".¹²⁷⁾ il veut réparer... il veut faire un nouvel Adam".¹²⁸⁾ Mais ses disciples directs ont tous admis comme François de Sales que l'Incarnation était entrée dans le plan même de la création.

Le culte que François de Sales voue au Christ, s'il n'est pas aussi systématique et aussi largement exposé que celui de Bérulle n'en est pas moins très ardent et on peut dire que toute l'oeuvre du Saint est baignée de cet amour pour le Sauveur. "Vive Jésus que j'aime". Combien de fois ne trouve-t-on pas cette exclamation dans ses lettres et ses sermons. L'Introduction se termine sur ce cri: "Vive Jésus, auquel avec le Père et le Saint Esprit soit honneur et gloire, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il". Il faut lire tout l'admirable chapitre qui termine le Traité de l'Amour de Dieu, chapitre intitulé: "Que le Mont Calvaire est la vraie Académie de dilection". Bérulle n'aura pas d'accents plus émouvants pour parler du Sauveur. "Tout amour qui ne prend son origine dans la passion du Sauveur est frivole et périlleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur, malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur."¹²⁹⁾ Et le saint écrit encore: "Vive Jésus! J'aime Jésus! Vive Jésus que j'aime! J'aime Jésus qui vit et règne ès siècles des siècles. Amen.... Dieu soit béni! Je ferme donc ainsi tout ce traité....". Brémond écrit qu'on a reproché à tort à François de Sales son manque de dévotion à l'égard du Verbe: "Saint François de Sales, dit-il, n'a pas fait de la qualité de membre de Jésus Christ que nous donne le baptême la base de sa spiritualité; mais il n'en avait pas moins à un haut degré ce que Saint Paul appelle "le sens du Christ"."¹²⁹⁾

Bérulle, lui, a parlé du Verbe Incarné d'une façon toute autre, moins lyrique, plus théologique. Son premier historien Habert, écrit: "Il ne voulait que Jésus Christ, il ne goûtait que Jésus Christ, il ne s'occupait, il ne s'entretenait que de Jésus Christ".¹³⁰⁾ Bérulle avait lu le *Traité de l'Amour de Dieu*. Depuis vingt ans déjà il était en relation avec l'auteur. Il va donner aux idées de François de Sales sur la place de l'Incarnation un développement d'une amplitude extrême, il va créer une dévotion qui sera un des caractères principaux de l'Ecole Française. Il faut remarquer que le Père de Bérulle souffrait que l'on taxât de nouveauté une dévotion qui lui paraissait la conséquence naturelle des promesses du saint baptême, à plus forte raison de la profession religieuse. Dans son désespoir, lors des attaques que les Pères Carmes dirigeaient contre lui, il aurait voulu, toujours fidèle à imiter son Sauveur, garder un éternel silence. Mais sur les instances de ses amis, en 1623, il se décide à publier un ouvrage qui avait pour titre: "Discours de l'estat et des Grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la Divinité avec l'Humanité et de la dépendance et servitude qui lui est dûe et à sa très sainte Mère ensuite de cet état admirable". Ce livre fut une calme et magistrale réponse. Il est intéressant de le comparer avec le *Traité de l'Amour de Dieu*. La tradition catholique a souvent vu en François de Sales seulement un "suave amplificateur". Naturellement, le style du *Traité* frappe comme toutes les oeuvres du saint évêque par sa grâce et sa délicatesse. Bérulle a une dignité et une sévérité qui s'accordent peut-être mieux avec l'austérité du sujet. Mais citons Bremond: "Dépouillé des guirlandes qui en festonnent les contreforts, le *Traité de l'Amour de Dieu* n'en resterait pas moins un des plus solides palais d'idées qu'ait élevés la science des choses intérieures. Traduisez-le en Espéranto, présentez-le sous la forme d'une somme doctrinale, il gardera toute sa moelle, vous lui trouverez l'austère saveur d'Aristote et de Saint Thomas".¹³¹⁾ Lorsque parut le livre sur les Grandeurs de Jésus, on n'était pas habitué à entendre la théologie parler un tel langage. Car ce langage, c'est déjà celui du Grand Siècle et nous trouvons naturel de lire au bas de l'approbation signée de neuf évêques, des premiers docteurs de l'Université de Paris, des Religieux les plus renommés, la signature du nouveau proviseur de Sorbonne: „Armandus, cardinalis de Richelieu, provisor Domus Sorbonae".

Mais voyons en quoi consistait cette dévotion au Verbe Incarné dont Bérulle a été baptisé le fondateur et dont François de Sales a été l'initiateur. Le Père de Bourgoing a admirablement défini cette adoration de Bérulle pour le Christ: "Il faut donc remarquer que ce serviteur de Dieu . . . regardait principalement la personne divine de Jésus-Christ . . . unie à notre nature, c'est à dire lui-même, considéré en son état personnel, en son être divinement humain, non seulement comme Dieu, ni en tant qu'homme, ou en son humanité prise séparément, mais en tant qu'homme-Dieu, en son état substantiel qui comprend ses grandeurs et ses abaissements, sa filiation divine et humaine en la même personne, et les propriétés de l'une et de l'autre nature, en la seule hypostase du Verbe-Dieu".¹³²⁾

Bérulle considère toujours les deux natures du Christ jointes ensemble. "la vie divinement humaine et humainement divine de l'homme-Dieu".¹³³⁾ Il se conforme en cela aux leçons de Saint Jean, célébrant dans la personne de Jésus l'union de la vie terrestre et céleste. Il voulait que l'on honorât les actions les plus ordinaires de la vie du Sauveur. Dans les opuscules de Piété il écrit: "Puisque celui qui a fait les jours et qui s'appelle le roi des siècles a voulu se rendre sujet aux jours, tous ses jours et tous ses moments sont adorables en la dignité de sa personne."¹³⁴⁾ Le Père Jean Lejeune qui était un des disciples de prédilection de Bérulle a écrit comment il réalisait cette adoration: "... Il prenait tant de plaisir à penser au Fils de Dieu, que pour honorer ses mystères et tous les états de sa vie en détail et en particulier, il en faisait comme l'anatomie... Voici ce qu'il nous a enseigné et ce qu'il a pratiqué toute sa vie. Honorer les premiers actes de Jésus, la première effusion de son coeur envers les hommes, ses premiers regards sur la Vierge, ses premiers cris enfantins... sa première prédication... Honorer ses dernières actions, le dernier pas qu'il a fait sur la terre, la dernière parole qu'il a dite sur la croix..."¹³⁵⁾ Bérulle demande qu'on se représente avec l'imagination, l'intelligence, le coeur, les lieux où a vécu Jésus-Christ, ne le cédant en rien à l'auteur des Exercices Spirituels. Mais chez lui, pas de curiosités puériles, pas de miévreries romanesques. C'est que Bérulle voit en Jésus-Christ d'abord et surtout le "parfait" religieux, l'adorateur par excellence: lui seul est capable de rendre à la divinité le culte qu'elle mérite: "Vous êtes, dit-il, ô bon Jésus... ce serviteur choisi, qui seul servez Dieu comme il est digne d'être servi, c'est à dire d'un service infini et seul l'adorez d'une adoration infinie comme il est infiniment digne d'être servi et adoré... De toute éternité, il y avait bien un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini... Vous êtes maintenant ô Jésus, cet adorateur, cet homme, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité, pour satisfaire pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage".¹³⁶⁾ (Grandeurs de Jésus)

Bérulle distingue en Jésus-Christ états et actions, "les uns et les autres, dit-il dignes d'un honneur singulier et de toute l'attention et affection de nos coeurs"¹³⁷⁾. Saint Ignace nous fait surtout contempler les "actions", Bérulle les "états", par exemple Jésus obéissant à sa mère, Jésus tout tourné vers Marie. Les "actions" passent, les "états" se prolongent. Il faut noter la permanence de ces "états". Bérulle parle de "l'état intérieur du mystère extérieur". De ce qu'il appelle "intérieur" au "Coeur de Jésus", il n'y a qu'une nuance imperceptible. Et s'il est juste de dire que c'est de l'Ecole de Bérulle, de l'Ecole Française avec Jean Eudes que l'Eglise apprendra la dévotion au Sacré Coeur, il ne faut pas oublier que c'est François de Sales qui, après Saint Bernard, Saint Bonaventure, Sainte Gertrude etc... s'est arrêté de préférence à considérer le Coeur du Seigneur: "ce Coeur si aimant et si amoureux de notre amour",¹³⁸⁾ disait-il. Molien cite une phrase de E. Georges, dans la revue "Les Saints Coeurs de Jésus et de Marie" (avril 1940): "Avec Saint François de Sales la dévotion au Sacré-Coeur

franchit une des dernières étapes de sa longue et majestueuse marche à travers les siècles. Elle est "en germe" — l'expression est de Pie X — dans les oeuvres du suave docteur de l'amour divin. . . . L'Oratoire achève de lui préparer les voies".¹³⁹⁾ Encore une fois, les relations spirituelles entre les deux doctrines apparaissent clairement.

Si nous étudions les conséquences pratiques que le cardinal tire de son adoration de l'Incarnation, nous retrouverons aussi, malgré tout un vocabulaire nouveau introduit par Bérulle, les traits principaux de la piété salésienne. Le Père de Bérulle désigne par le mot "élévation" une sorte d'adoration lyrique. Il s'agit d'honorer et de glorifier Dieu sans rien désirer ni demander. "C'est l'exercice le plus essentiel de la religion", dit Bérulle.¹⁴⁰⁾ Nous avons vu précédemment comment François de Sales et Bérulle ont toujours prêché une dévotion désintéressée. Le Saint demande qu'on cherche toujours à atteindre "le Dieu du Paradis et non le Paradis de Dieu".¹⁴¹⁾

La grande originalité du cardinal c'est d'avoir parlé d' "adhérence". Dans sa jeunesse, il avait écrit le Traité de l'Abnégation intérieure. La première forme d'abnégation c'est l'humilité, ensuite vient la pauvreté, puis la chasteté enfin l'obéissance. Ces quatre vertus, François de Sales les a également pratiquées et recommandées. Pour les deux hommes, la première raison d'être humble c'est la faiblesse de notre nature: "Je ne suis qu'un homme vil, disait le Saint, le plus vrai néant de tous les néants, la fleur de la misère humaine".¹⁴²⁾ Et Bérulle dit que l'âme doit se tenir pour la "plus vile et inutile créature de toutes, voire que la poussière, la boue..."¹⁴³⁾ La seconde raison que Bérulle voit de s'humilier "est une très haute estime de Dieu... par une totale soumission de soi à Dieu pour l'adorer et lui donner tout pouvoir sur nous et ce qui est nôtre, sans réserve d'aucun intérêt particulier, tout saint soit-il".¹⁴⁴⁾ Et François de Sales: "L'humilité chrétienne va jusqu'à l'amour de cette pauvre et chétive condition, jusqu'au contentement de n'être rien et de n'être compté pour rien, par respect pour la vérité et pour les humiliations du "Verbe Incarné".¹⁴⁵⁾ Bérulle dit également qu'on doit pratiquer l'humilité en l'honneur de celle de Jésus: "Soyez plus humble que jamais en l'honneur de l'humilité de Jésus et de celle de Marie, sa Très Sainte Mère".¹⁴⁶⁾

Deuxième vertu nécessaire, c'est l'esprit de pauvreté. Tous deux le prêchent en l'imitation et en l'honneur de la pauvreté du Seigneur. Le Saint écrit à Madame de Chantal: "J'ai une suavité non pareille à entendre chanter ces paroles de Job: "Nu je suis sorti du sein de ma mère et nu j'y rentrerai". Car qui n'aimerait la pauvreté que Notre Seigneur a tant aimée et dont il a fait la fidèle compagne de toute sa vie?"¹⁴⁷⁾ Et Bérulle, toujours plus abstrait: "Adorez Dieu en cette pauvreté que vous me mandez... la référant... à l'hommage des pauvretés... auxquelles cet être incréé a voulu réduire l'âme déifiée de Jésus en sa vie... sur la terre."¹⁴⁸⁾ Quant à la vertu de chasteté, elle est aussi une forme de cette abnégation. François de Sales parlant d'elle dit: "Cette vertu

noble qui tient nos âmes blanches comme les lis, pures comme le soleil... nous donne la facilité d'être tout à Dieu".¹⁴⁹) Bérulle dit également: "C'est un sacrifice de notre corps que nous offrons à Dieu".

Enfin une dernière vertu l'obéissance, doit achever de tuer cet amour-propre, mortel ennemi de toute âme pieuse. François de Sales écrivait à Madame de Chantal: "Tous les jours, j'apprends à ne point faire ma volonté et à faire ce que je ne veux pas".¹⁵⁰) Et dans une autre lettre à une de ses pénitentes: "Peu importe au démon, que vous déchiriez votre corps pourvu que vous fassiez votre propre volonté, il ne craint pas l'austérité mais l'obéissance... Oh! que de jeûneurs et de jeûneuses se sont perdus, mais d'obéissants pas un et pas une... l'obéissance est tout devant Dieu"¹⁵¹) Et Bérulle s'écrie qu'il faut honorer, en obéissant "le saint et humble état de dépendance et direction auquel il a plu au Fils de Dieu de se rendre et de se réduire..."¹⁵²)

Bérulle et François de Sales sont d'accord en ce qui concerne l'abnégation et en cela ils n'inventent rien, ils ne font que suivre les lois de l'ascèse chrétienne. Mais pour tous deux, et ceci est très important, l'abnégation n'est qu'un moyen pour faire le vide dans notre âme, pour devenir, comme dira le fondateur de l'Oratoire "pure capacité de Dieu". Quand l'âme est vide de tout désir sensible la présence et l'action de Notre Seigneur en elle peut se faire de plus en plus réelle. Bremond écrit: "Par cette adhérence, notre volonté s'applique donc à des réalités qui ne dépendent aucunement de notre libre choix... Il s'agit de vouloir, avec application, avec force, être ce que nous sommes déjà, c'est à dire une dépendance de Dieu".¹⁵³) Parlant de la miséricorde divine, Bérulle dit: "Vous devez dépendre continuellement de cette miséricorde et y avoir plus d'adhérence que le petit enfant n'en a à la mamelle: non à cause de la douceur du lait qui en découle, mais à cause de la vie et de la substance que vous devez en tirer perpétuellement".¹⁵⁴) Bérulle emploie aussi le mot "liaison", ainsi il dira de l'Incarnation: "C'est un mystère liant Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, et il faut se lier à ce mystère: c'est un mystère séparant l'homme du péché par la grâce et de soi-même par une grâce secrète, suprême et propre à ce mystère: et il faut se séparer de soi-même et de tout ce qui nous rend subsistant en nous-mêmes en Adam et non en Jésus qui est notre Adam et notre tout". Plus loin il écrit: "... Notre première connaissance doit être de notre condition manquée et imparfaite, et notre premier mouvement doit être à Jésus comme à notre accomplissement: et en cette recherche de Jésus, en cette adhérence à Jésus, en cette continuelle dépendance de Jésus est notre vie, notre repos, notre force et notre dépendance à opérer, et jamais nous ne devons agir que comme unis à lui, dirigés par lui et tirant esprit de lui, pour penser, pour porter et opérer, faisant état que sans lui nous ne pouvons ni être, ni agir pour le salut".¹⁵⁵) C'est là une mystique plutôt qu'une ascèse, mystique fondée sur la théologie de Saint Jean et Saint Paul. En effet, c'est Saint Paul qui a dit dans l'Épître aux Corinthiens I, VII, 17: "Celui qui adhère au Seigneur est un seul esprit avec lui".

François de Sales n'a jamais prononcé le mot "adhérence" mais il exprime très souvent la même idée. Le Père de la Rivière rapporte ces paroles du Saint: "Oui, il faut tout de bon transporter nos coeurs dans le coeur de ce roi immortel des siècles et ne vivre que pour lui".¹⁵⁰⁾ A ses chères filles de la Visitation, le saint disait: "S'il faut prier, faire l'aumône, consoler les affligés, demeurer en solitude, travailler, souffrir, représentons-nous comment Notre Seigneur a fait tout cela, lui disant par un simple regard: "Oui. Seigneur, je veux faire tout comme vous et en vous".¹⁵¹⁾

Il semble que Bremond exagère un peu lorsqu'il insiste sur la nouveauté de la doctrine béruillienne. Cette adhérence à Jésus, ce n'est pas autre chose que l'adhérence personnelle de la créature au Dieu fait Homme. „das alte Lied der mittelalterlichen Gott-Seele-Mystik“ pour emprunter une expression d'Otto Karrer¹⁵²⁾. Nous retrouvons cette doctrine chez Thérèse d'Avila, chez Ignace de Loyola et chez la plupart des représentants de la mystique occidentale (Chartreuse de Cologne).

2. Mysticisme béruillien et salésien

L'adhérence béruillienne, c'est exactement la communion mystique. C'est là cet état suprême où le Chrétien, ayant dépouillé tout ce qui le retenait sur la route montante cherche à réaliser le vœu de Saint Paul dans l'Épître aux Galates: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi". Daniel Rops, dans son livre sur les "Mystiques de France" déclare: "Le plus pondéré des Français, Bérulle, est parfaitement un mystique".¹⁵³⁾ Mystique également, Saint François de Sales pour qui tout doit tendre à la "fine pointe", l'état inexprimable dans lequel l'homme rejoint Dieu.

Bremond et Claudel ont rendu célèbre cette distinction entre "animus" et "anima". Il existe en nous une zone secrète mystérieuse qui bénéficie d'un don très précieux. C'est l'anima qu'on peut situer au plus profond de l'être parce qu'elle est presque toujours cachée ou comme l'a dit François de Sales "à la fine pointe", parce qu'elle est en dehors de tout. Le Traité de l'Amour de Dieu est consacré à cette union mystique. Il a été inspiré par Jeanne de Chantal par qui le saint aurait été initié au mysticisme.

Il faut noter ici l'influence du mysticisme espagnol sur toute la mystique salésienne. Tous les auteurs qui se sont occupés de cette question (Dom Mackey, Müller, Bremond en particulier) ont signalé l'influence de Sainte Thérèse et de Louis de Grenade. Dans un doctorat de l'Université Catholique Américaine la Mère Mary Majella Rivet O. S. U. a fait une étude très détaillée de l'influence exercée par la mystique espagnole sur les ouvrages de François de Sales¹⁵⁴⁾. Le Saint a cité au cours de ses oeuvres 13 auteurs espagnols. Sainte Thérèse d'Avila vient en tête avec 42 citations, puis Fray Luis de Granada avec 18, Francisco

Arias 9, Saint Ignace et Juan de Avila avec 6 citations. Naturellement ces renseignements statistiques ne peuvent rendre compte de l'influence profonde exercée par un Ignace de Loyola sur le saint français, soit par la lecture de ses oeuvres, soit par la tradition jésuite dont l'évêque de Genève était imprégné. La méthode de méditation recommandée par François de Sales est à peu de choses près la méthode ignatienne: les 3 degrés d'union dans la contemplation sont identiques chez François de Sales et Thérèse d'Avila, de même ce qui concerne la prière de recueillement. La seule différence quant à la mystique proprement dite c'est que, d'après la Mère Mary M. Rivet "he gives a more scientific explanation than she does. The impression created is that his knowledge is more theoretic than experimental".¹⁶¹).

On pourrait faire la même observation en ce qui concerne Bérulle dont la connaissance de la littérature mystique espagnole était au moins aussi complète que celle de François de Sales. Monsieur Dagens dans l'ouvrage maintes fois cité¹⁶²) donne une liste des livres qui composaient la bibliothèque de l'Oratoire. L'auteur pense que les livres antérieurs à 1615 environ ont d'abord appartenu à Bérulle ou qu'ils ont été achetés par lui. Les livres spirituels espagnols sont presque tous antérieurs à 1604. Si on compare cette liste au tableau donné par la Mère Rivet¹⁶³) et intitulé "Classified References to Spanish Authors in the Works of Saint Francis de Sales" on constate qu'on retrouve de part et d'autre les mêmes noms. Saint Ignace manque dans la liste de l'Oratoire et Saint Jean de la Croix dans celle de la Mère Rivet. Naturellement, la liste de l'Oratoire est beaucoup plus riche en littérature espagnole, mais il est certain que François de Sales n'a pas nécessairement cité tous les auteurs qu'il avait rencontrés au cours de ses lectures.

François de Sales n'était ni un philosophe ni un théologien de profession, mais il avait beaucoup réfléchi sur les dogmes qui touchent à la vie intérieure, sur les possibilités de l'homme déchu, sur la nature et la grâce et enfin sur nos relations avec Dieu. Les premiers livres du Traité de l'Amour de Dieu sont d'une théologie savante mais réelle et vivante, s'appuyant à la fois sur le dogme chrétien et sur l'expérience. François de Sales a peu d'illusions sur les hommes, mais il croit à la "beauté de la nature humaine" et à l'inclination qui existe en chacun de nous à aimer Dieu par-dessus toute chose. Dieu se penche sur ce cœur humain qui l'attend et l'homme, touché par la grâce s'élève jusqu'à l'amour mystique.

Le saint distingue en nous deux parties: la supérieure et l'inférieure: cette dernière comprend non seulement les sensations mais aussi les régions troubles et moins hautes de nos facultés spirituelles. Dans l'âme dévote, ce qui se passe dans la partie inférieure n'a pas d'importance: "Vos misères et vos infirmités ne doivent pas vous étonner; Dieu en a vu bien d'autres".¹⁶⁴) Les autres philosophes ont vu qu'il y avait deux hommes en nous, mais pour s'en désoler. François de Sales en tire une raison d'optimisme. Il disqualifie la partie in-

férieure de l'âme. Mais les âmes inquiètes et timides refusent d'accepter le bénéfice de cette disqualification, elles se demandent si cette partie inférieure ne serait pas le vrai "moi". Pour vaincre cette anxiété, il faut un acte de foi, et François de Sales consacre toute son habileté à rendre cet acte facile, à l'imposer aux âmes qu'il dirige. D'ailleurs, nous ne sommes pas seuls dans cette partie supérieure de l'âme. "Je te cherchais, dit Saint Augustin, hors de moi et je ne te trouvais point parce que tu étais en moi". Lorsque l'âme s'est purgée de toutes ses imperfections par la pratique de l'abnégation, lorsqu'elle a consenti à cet acte de foi qui seul peut vaincre le sentiment de notre néant, alors elle peut se recueillir dans la "fine pointe", s'écouler en Dieu, comme le dit le saint. "Ainsi l'âme, laquelle, quoique aimante demeurait encore en elle-même, sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au Bien-Aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui" (165). Ainsi nous trouvons liés dans un système cohérent la piété ordinaire et les sommets de la mystique. Pas de hiatus entre les deux, la grâce que nous avons reçue au baptême est suffisante pour nous faire atteindre les cimes de la contemplation mystique et nous pouvons conclure avec Karl Richstätter, S. J. qui déclare, non sans une nuance de reproche à l'égard du saint: „Vielleicht hat der hl. Bischof von Genf dazu beigetragen, in Frankreich die Scheidelinie zwischen Akzese und Mystik zu verwischen". (166)

La doctrine d'adhérence de Bérulle, dit un de ses biographes, "pose la plus belle pierre d'attente pour les faveurs mystiques". (167) Ces faveurs, le fondateur de l'Oratoire les a désirées dès ses premières années. Pour lui, comme pour François de Sales, notre appel à la contemplation mystique est une conséquence de notre baptême, de notre participation au corps mystique du Christ. La "fine pointe", chez Bérulle, devient la "cime" de l'âme, apex mentis. Il pense qu'on a le droit de demander cette grâce particulière et en indique les marques: "Je vois, ce me semble, en votre état, des préparatifs à une autre sorte d'occupation d'esprit avec Dieu, que celle à laquelle vous vous êtes exercée jusqu'à présent, mais je ne pense pas encore à propos que je vous en fasse ouverture. Je vous dirai seulement que, si cette condition d'esprit, nu et simple devant Dieu, vide de tout autre objet comme s'il n'y avait que Dieu et vous au monde: si, dis-je elle se présente sans être ni désirée, ni recherchée de vous, vous ne la devez interrompre..." (168) Il décrit la sublimité du mystère: "...mais Vous contemplant en Vous-même je m'émerveille, je me ravise, je me perds en l'unité et en la Trinité de vos personnes". (169) L'âme ressemble à celui qui, sortant d'une caverne obscure, se trouverait tout à coup en face d'un soleil resplendissant: "Ainsi nous, sortant de l'obscurité des choses terrestres et venant à contempler le vrai soleil du monde, le soleil de ce soleil qui nous éclaire, le soleil de justice qui donne sa lumière à tout homme venant en ce monde (Jean 1, 9) nous sommes comme surpris d'étonnement et épris d'amour et d'admiration..." (170) Ces grâces particulières s'accompagnent d'un vif sentiment de la présence de Dieu: "...c'est la grâce qui établit une nouvelle manière de la présence de

Dieu et donne cette impression sainte et divine par laquelle les âmes se voyant être et vivre en Dieu selon cette parole de son Apôtre: "In ipso vivimus, move-mur et sumus" (Act. XVII, 28), elles vivent heureuses et contentes en cette vue qui les assure que rien . . . ne les peut séparer de leur unique amour".¹⁷¹⁾ Puisque ces grâces mystiques viennent de Dieu seul, les âmes qui en sont favorisées sont dites engagées dans un état passif. "C'est Dieu qui daigne opérer plus immédiatement dans cet état inconnu . . ." ¹⁷²⁾, mais Bérulle revient toujours sur la nécessité de ne pas s'attacher aux dons de Dieu mais à Dieu même; il faut être "... toujours adhérents à Dieu et non aux choses qui viennent de sa part . . . ne cherchant en toute chose que Dieu et non soi-même".¹⁷³⁾

Là encore il rejoint François de Sales qui s'attache sans cesse à montrer les dangers des suavités dévotes ou pour employer un terme ignatien que le Saint emploie également, des consolations. Dans le *Traité*, il écrit: "... l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmi les consolations, il va toujours en crainte . . . : et au lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu il n'aime que le plaisir propre qui en est la consolation".¹⁷⁴⁾ Tandis que les "angoisses spirituelles . . . rendent l'amour pur et net . . . Etant privé de tout plaisir par lequel il puisse être attaché à son Dieu, il nous joint et unit à Dieu immédiatement, volonté à volonté, coeur à coeur, sans aucune espèce de contentement".¹⁷⁴⁾

Pour Bérulle aussi, cette nuit de l'esprit prépare aux grâces de l'union trans-formante, point culminant de l'ascension mystique. Certains chapitres de l' "*Élévation sur Sainte Madeleine*" dépeignent un amour pour Jésus, tel que pourrait le souhaiter, dit le Père Taveau, "un contemplatif épris du Christ, mais retenu encore loin des faveurs suprêmes".¹⁷⁵⁾ D'ailleurs toutes ces considérations de Bérulle sur la mystique se rattachent à sa doctrine de l'adhérence à la volonté de Dieu, volonté qui tend toujours à l'unité. "Combien nous devons adhérer, dit-il, à la secrète puissante conduite de votre sapience qui ramène tout à l'unité! Car, selon Saint Denis, "toutes choses sont sorties de l'unité par la nature" et elles recherchent cette unité par un secret instinct de la nature: elles y rentrent par la grâce, elles s'y abîment par la gloire."¹⁷⁶⁾

Les traits essentiels de cette doctrine bérullienne de l'adhérence mystique sont exprimés d'une façon condensée mais frappante dans l'article "Bérulle" de la "*Enciclopedia Cattolica*": "La doctrine de Bérulle, dans laquelle on retrouve fondues toutes les formes antérieures de la spiritualité catholique, depuis les Pères de l'Eglise jusqu'à Saint François de Sales, se base sur le dogme de notre incorporation à Jésus-Christ, par l'intermédiaire du Saint Esprit qui reproduit en nous Ses vertus intérieures, constituant en nous un état d'adhérence mystique au Verbe Incarné . . ." ¹⁷⁷⁾

Mais Bérulle comme François de Sales sont des mystiques typiquement français, sans ces débordements, ces exaltations qui sont à l'origine de cette confusion aujourd'hui commune entre mysticisme et frénésie. Ce que Michelet disait de Jeanne d'Arc: "le bon sens dans l'exaltation", on peut le dire d'un Bérulle

et d'un François de Sales. Ils sont, dit Daniel Rops "tout pétris de bon sens".¹⁷⁸⁾ Quand l'évêque de Genève écrit le *Traité de l'Amour de Dieu*, il situe sa propre mystique en face de la mystique flamande qui triomphait à ce moment-là avec un ouvrage d'un disciple de Ruysbroeck. "La perle évangélique". Il ne critique pas mais il dit qu'il ne peut avoir d'opinion sur "une doctrine qu'il n'entend pas".¹⁷⁹⁾ Vers 1603, Bérulle déconseille à Madame Acarie la lecture de la Perle. "Ainsi au moment où les grands courants mystiques nés en Rhénanie, en Flandre, et en Espagne, viendront féconder l'âme française et y déterminer une floraison nouvelle, ils ne parviendront que filtrés et décantés. Le rôle fondamental de Saint François de Sales et de Bérulle est même, historiquement, d'avoir opéré cette décantation et d'avoir pris au mysticisme étranger ce qui pouvait rénover la spiritualité nationale, au lendemain de la crise protestante, en en écartant les excès."¹⁸⁰⁾

Bérulle et François de Sales ne séparent pas mysticisme et ascèse, le premier devant être un aboutissement du second, mais réservé seulement à certaines âmes. Bérulle déplore au milieu de sa vie d'être exclu de ces grâces: "O Dieu, que n'ai-je part à ces voies... mais je n'en suis pas digne, et ce m'est trop de grâce de les connaître et de servir aux âmes qui les portent".¹⁸¹⁾ Selon l'opinion de Bremond, l'évêque de Genève serait exclusivement un mystique, pour qui tout doit tendre à la "fine pointe". On aurait grossi démesurément l'effort ascétique et de contrôle de l'Introduction. Pour Francis Vincent¹⁸²⁾ au contraire, le vrai message du saint serait dans ces conseils moraux dont l'Introduction est si riche. La mystique ne serait que le couronnement de l'édifice. Il semble que le vrai salésianisme soit la synthèse de ces deux thèses, et le même avis est exprimé dans le Franz von Sales de Hourdin-Ehle. Nous empruntons cette citation à ce dernier ouvrage: „Es will mir scheinen, daß gerade hierin das Originelle im Mystiker Franz von Sales liegt, daß ihn die Einheit von Aszetik und Mystik in so glücklicher Weise gelungen ist... Der Jünger, der treu seinen Ratschlägen gefolgt und seine geistliche Methode geübt, hat nur mehr einen kleinen Schritt zu tun, um zu Gottvereinigung zu gelangen. Im salesianischen System schließt sich eben eins ans andere. Alles bildet ein harmonisches Ganzes".¹⁸³⁾ Dans les *Entretiens*, on peut remarquer que le saint accorde une place égale à ascèse et mystique. Quant à Bérulle, il insiste sans cesse sur la nécessité du renoncement aux biens, même aux biens intérieurs, qui seul peut préparer aux faveurs mystiques. Pour lui, l'état passif n'anéantit pas la volonté, mais la provoque pour une correspondance héroïque aux vœux divins. "Ici, vous êtes tirées à Dieu, élevées à lui, unies à lui, heureusement perdues et absorbées dans l'abîme de ses grandeurs et perfections divines... En cet heureux commerce et communication avec Dieu, vous êtes entre ses mains... il vous transforme en lui".¹⁸⁴⁾ Et dans les *Opuscules de Piété* il écrit! "Quelques-uns distinguent la théologie en mystique et pratique; mais c'est une distinction que je ne voudrais pas apporter... Toutes les grâces que Dieu distribue en la terre sont données pour mieux

opérer. Ce n'est pas un lieu de jouissance que la terre, c'est un lieu d'opération; et la consolation et jouissance que Dieu donne quelquefois à l'âme... n'est donnée que pour mieux travailler par après." ¹⁸⁵⁾

3. Les rapports avec le Quiétisme

Ni François de Sales, ni Bérulle n'ont donné dans le piège du Quiétisme, ni l'un ni l'autre ne s'abandonneront à la tentation du "pur amour" comme Madame Guyon l'entendra. Ils ne croient pas qu'il suffise d'aimer pour être dispensé de tout effort. Quand François de Sales célèbre les joies pures de l'amour mystique "la joie pure du Saint Esprit", il n'est jamais à craindre que cette passivité dégénère en paresse. Quand il parle de l'âme en état d'indifférence en disant: "... en sorte que, si par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fut un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation". ¹⁸⁶⁾ Mais il dit bien "si par imagination de chose impossible", car il reconnaît que la volonté de faire son salut a été mise en nous par Dieu et ne peut être changée. Le Quiétisme, au contraire, prêchera plus tard l'acquiescement volontaire à la damnation comme le plus haut point de la perfection. Pour l'évêque de Genève, la perfection de l'amour requiert la collaboration de notre libre arbitre: l'âme ne peut pas se désintéresser d'elle-même. Dans le Traité il écrit: "Tout ainsi donc que les nochers qui partent sous un vent favorable en une saison propice, n'oublient pourtant jamais les cordages, ancras et autres choses requises en temps de fortune et parmi la tempête: aussi, quoique le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais être dépourvu de la crainte des jugements divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations." ¹⁸⁷⁾ Loin d'entraîner la passivité morale, la flamme de l'amour mystique gagne toutes les autres régions de l'âme et suscite une nouvelle ardeur vers le bien et l'héroïsme chrétien.

Les circonstances historiques ont joué en ce qui concerne Bérulle le même rôle dans le cas de la querelle quiétiste que dans le cas de la querelle janséniste. Bossuet a rendu à Bérulle un hommage éclatant, dans une de ces phrases amples et majestueuses qui caractérisent le style oratoire du plus grand des prédicateurs français: "En ce temps-là, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Eglise gallicane les lumières les plus pures du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique". ¹⁸⁸⁾ Mais dans ce même Bossuet on sentait une lutte sourde entre des aspirations mystiques et la conception officielle du temps hostile à tout mysticisme. Quelque soin qu'eût pris l'évêque de Meaux de ménager ses expressions, l'opinion ne se donna pas la peine

de distinguer entre les vrais et les faux mystiques et le mot devint la marque d'une doctrine suspecte. Or Bérulle était rangé parmi les écrivains mystiques et malheureusement son nom se trouva mêlé aux débats. Dès le 8 février 1695, Fénelon signait un acte additionnel à ceux de la conférence d'Issy dans lequel il déclarait adhérer pleinement à la doctrine du cardinal de Bérulle sur "l'état passif". Il cite encore Bérulle dans son instruction pastorale du 15 septembre 1697 sur le livre des "Maximes des Saints", il y revient enfin dans sa première lettre en réponse à celle de l'évêque de Meaux (avril 1698). Ainsi le public en arriva à confondre Fénelon avec Bérulle, sans se préoccuper de lire un seul texte du saint cardinal. Mais pour qui a lu et étudié ses oeuvres, le soupçon même de quiétisme paraît ridicule. Le fondateur de l'Oratoire demande une pratique constante de l'abnégation et dans son langage on ne trouve aucune trace d'illumination ni de quiétisme. Son ascèse est très sévère et bien avant Port Royal il a lutté ainsi que François de Sales contre le relâchement dans les moeurs des chrétiens. On ne saurait lui imputer les préquiétisme de son disciple Zamet, évêque de Langres qui commencera à détruire dans l'âme d'Angélique Arnauld l'oeuvre de l'évêque de Genève, pas plus que le Jansénisme de son admirateur Saint Cyran qui achèvera de jeter le trouble dans le premier Port Royal.

4. Rapports avec le Jansénisme

Bremond pense que Bérulle et l'Ecole Française ont servi de transition entre l'humanisme dévot de François de Sales et le Jansénisme. Le mot "transition" paraît peu justifié. Les liens entre l'évêque de Genève et Port Royal d'une part, Bérulle et le Jansénisme d'autre part, semblent d'ordre personnel ou disons, historique et non doctrinal ou philosophique. Aujourd'hui, les passions étant apaisées, on peut expliquer comment les esprits dans la deuxième moitié du Grand Siècle ont pu s'y tromper et mêler François de Sales et le fondateur de l'Oratoire à une querelle qui n'avait point encore éclaté de leur vivant.

Les dates tout d'abord semblent parler d'elles-mêmes. François de Sales meurt en 1622, alors que Port Royal, réformé par Angélique Arnauld que le Saint a dirigée depuis 1618 n'aspire encore qu'à la religion du pur amour et au développement du zèle apostolique. Ce n'est qu'en 1635 que Jean Duvergier de Haurannes, abbé de Saint Cyran, devient confesseur d'un certain nombre de religieuses et au début, disons jusqu'en 1640 (date de parution de l'Augustinus), il demeure en étroit accord avec Bérulle et ses disciples, s'appropriant l'idée de la grandeur et de la majesté de Dieu en même temps que la conception augustiniennne de la charité et l'idéal salésien du pur amour. Or Bérulle mourut en 1629. L'emprisonnement de Saint Cyran en 1638 sur l'ordre de Richelieu marque le début des épreuves de Port Royal et le début de l'affaire janséniste. Cette arrestation avait été conseillée à Richelieu par un Bérullien, le Père de Condren; Saint Vincent de Paul, disciple de Bérulle a attaqué violemment Saint Cyran

et le fondateur de l'Oratoire s'était détaché de ce trop compromettant ami. Le Père de Bérulle "triste et préoccupé", raconte Houssaye, prit à part le P. de Gibieuf et lui confia ce qu'il pensait de Mr. de Saint Cyran. "Frappé de sa haute capacité et de son aptitude au travail, des qualités grandes et nombreuses dont le ciel l'avait doué, il avait espéré que Mr. de Saint Cyran servirait très utilement l'Eglise, et c'est pourquoi, il s'était efforcé de s'insinuer dans son esprit et de gagner son amitié. Mais depuis quelque temps, il découvrait de si grands écarts dans son imagination, une pente si violente à penser des choses extraordinaires, un tel orgueil, qu'il se demandait avec douleur quel fond on pouvait faire sur sa fidélité à l'Eglise." ¹⁸⁹⁾ Molien qui cite ce passage dit que cette conversation a pu avoir lieu avant l'élévation au cardinalat. Donc environ dix ans avant que Saint Vincent de Paul ne renonçât à l'amitié de l'abbé de Saint Cyran, douze ans avant l'Augustinus, seize ans avant que Port Royal ne fût entraîné dans le schisme. C'est donc à tort que le Jansénisme a essayé d'accaparer Bérulle, de le mettre dans son calendrier avec le titre de Bienheureux.

Il est un fait certain, c'est que les Jansénistes ont essayé de se vanter de leurs relations avec les deux saints fondateurs d'ordres.

En ce qui concerne l'évêque de Genève, les membres de la famille Arnauld rappellent à toute occasion le rôle de directeur joué par ce dernier auprès de la Mère Angélique, l'unique visite du saint à Port Royal dans la seconde quinzaine de juillet 1619, après laquelle il a dû écrire une lettre à la Mère Angélique qui est perdue, mais dont son autobiographie nous a gardé la trace: "Il eut la bonté de la venir voir (la Mère Agnès) et m'écrivit qu'il l'avait trouvée totalement à son gré, et toute la maison, qui était vraiment le Port-Royal qu'il aimait et aimerait toujours". ¹⁹⁰⁾ C'est vraisemblablement pendant le même séjour de l'évêque de Genève à Paris que se situe une visite de la famille Arnauld au Saint dont Antoine Le Maître nous a gardé le souvenir. Après un séjour à Maubuisson où se trouvait Angélique Arnauld, l'évêque repart pour Paris avec Madame Arnauld et Madame Le Maître et s'arrête à Andilly, possession terrienne de la famille. Antoine Le Maître raconte une prophétie de l'évêque de Genève concernant la mort prochaine d'un de ses jeunes neveux, prophétie qui se réalisa trois jours plus tard. Au bout de soixante-huit ans le Grand Arnauld rappelait cette visite dans une lettre au landgrave de Hesse-Rheinfeld: "Je me souviens que ce saint étant allé voir la Mère Angélique à l'abbaye de Maubuisson, auprès de Pontoise, on le pria de passer à Andilly, où on lui donna à dîner, et que j'y reçus sa bénédiction, n'étant âgé que de six ou sept ans". ¹⁹¹⁾ Il semble que, par la suite, la famille Arnauld ait voulu présenter ces relations avec le Saint comme une sorte de justification rétrospective devant le reproche d'hérésie qui les frappait. A les en croire François de Sales aurait aussi refusé de signer le Formulaire s'il avait vécu de leur temps.

Les Jansénistes ont fait de même en ce qui concerne Bérulle, et en cela ils ont été aidés par leurs ennemis mêmes. Divisés sur tous les points, amis et

adversaires de Port-Royal se rencontraient sur un seul : pas de milieu entre disciple des Jésuites et celui des Jansénistes, exagération funeste qui aida au succès de l'hérésie. Si, après la mort de Bérulle, une grande partie de l'Oratoire est passée au jansénisme, on ne saurait rendre la doctrine ou la personne du fondateur de l'Ordre responsable de cet état de choses, mais bien plutôt la tragique querelle qui divisa par la suite Jésuites et Oratoriens. En vertu de ce principe que les ennemis de nos ennemis sont nos amis, beaucoup d'Oratoriens passèrent dans le camp de Port-Royal. Sans respect pour l'orthodoxie d'un grand nombre de ses membres, sans un regard pour les efforts constants de ses Généraux en faveur de cette même orthodoxie, on fit du nom d'Oratorien le synonyme de celui de Janséniste. L'injure remonta des fils jusqu'à leur père et "les gens à la logique intraitable ne manquèrent pas de conclure que si les ruisseaux étaient si amers c'est que la source elle-même était empoisonnée".¹⁹²⁾

A cette accusation vinrent se joindre des insinuations d'autant plus dangereuses qu'elles paraissaient reposer sur des faits indiscutables. Par exemple, les rapports de Monsieur de Bérulle avec l'abbé de Saint Cyran. Déjà lié avec Richelieu, Saint Cyran est présenté à Bérulle par Monsieur de Condren, supérieur de l'Oratoire de Poitiers. Comme ce dernier, comme Saint Vincent de Paul, le fondateur de l'Oratoire admire le réel savoir, la connaissance profonde de la théologie, la culture patristique et la gravité de l'abbé de Saint Cyran. Les ennemis du Père de Bérulle étaient parvenus à faire condamner les élévations et le livre des Grands de Jésus par plusieurs docteurs de la Faculté de Louvain. Obtenir de Louvain même une réparation était chose désirable. Saint Cyran s'en chargea et Cornelius Jansenius lui envoya les approbations concernant les deux ouvrages. On se communiquait, parmi les Jansénistes, une lettre de Saint Cyran où à l'occasion de la mort du saint cardinal, il ne manquait pas de rappeler son intimité avec lui : "Et moy qui, sans parler des autres temps, l'ay hanté près d'un an dans son cabinet à six ou sept heures le jour...".¹⁹³⁾ Houssaye qui cite ce passage accuse Saint Cyran d'avoir abusé de la catachrèse. Dans ses Mémoires Arnauld d'Andilly s'honore comme d'une grâce des témoignages de bienveillance qu'à l'époque de ses débuts à la Cour il avait reçus de Monsieur de Bérulle. On rappelle aussi les services rendus par lui au Port Royal de l'époque, mais comment suspecter un cardinal parce qu'il protège un couvent auquel le Pape Urbain VIII, deux ans avant la mort de Monsieur de Bérulle et Innocent X, seize ans après, accordaient les plus grands privilèges spirituels. Il n'est pas jusqu'au portrait du Cardinal de Bérulle par Philippe de Champaigne qui n'ait donné lieu à des insinuations, le peintre étant le portraitiste attitré de Port Royal, son ami et son avocat.

Il est difficile aujourd'hui de considérer les faits rapportés comme des preuves de "relations" entre les deux prélats et le Jansénisme. Mais en dehors des données historiques, quelle a été l'influence de Saint François de Sales sur la Mère Angélique, par exemple, et peut-on imputer à Bérulle les errements de Saint Cyran?

Au moment où François de Sales vient à Maubuisson sur la demande de son abbesse, celle-ci a vingt-sept ans. Après avoir réformé son propre monastère à Port Royal elle était venue à Maubuisson, près Pontoise, pour remédier aux désordres de l'Abbesse Angélique D'Estrées. Aux prises avec de grandes difficultés, elle souhaite rencontrer l'évêque de Genève et celui-ci se rendit à Maubuisson, le 5 avril 1619 après avoir prêché le Carême à Paris. Ce qui, en Saint François de Sales, a frappé d'abord la Mère, ce n'est ni sa douceur, ni son onction, mais bien au contraire sa force, sa lucidité, sa netteté et sa franchise. "Je reconnus, dit-elle, l'avantage qu'il avait pour la sainteté, le détachement et la conduite des bonnes âmes, sur tous les Pères que j'avais eus pour directeurs".¹⁹⁴⁾ Quel fut le niveau exact des relations entre François de Sales et la Mère Angélique? Bremond veut les réduire, en fait à presque rien, et affirme qu'ils se sont "peu connus".¹⁹⁵⁾ En fait, ils se sont vus rarement et à partir de 1619, la correspondance sera le seul lien entre eux. Ce n'est qu'un moyen de direction imparfait et la Mère le sentait bien qui écrivait: "Si ce saint homme fût demeuré en France, je crois que j'aurais tiré grand avantage de sa sainte conduite, qui n'était nullement molle et douce, comme la plupart du monde se l'est imaginé, parce qu'il ne se découvrait qu'aux âmes qui avaient une vraie confiance en lui".¹⁹⁶⁾ Mais cette correspondance joua un grand rôle dans la vie de l'abbesse et il est dommage que nous ne la possédions pas dans son intégralité. Aucune des lettres de la Mère Angélique ne nous est parvenue. Quant aux lettres du saint, elles furent pieusement conservées, mais une partie seulement nous est parvenue, car, ainsi que le raconte l'abbesse, les Cisterciennes envoyées à Port Royal par Mgr. Zamet les employèrent à couvrir des pots de confiture. Il n'est pas niable que ces relations n'aient été dans la vie de la Mère Angélique quelque chose de très grand et qui a exercé sur elle une influence décisive. Il y eut entre elle et son saint directeur une union qui allait très loin dans les voies de l'intimité spirituelle. Et comme l'évêque de Genève connaissait bien sa pénitente! Il lui recommandait sans cesse l'humilité: "Aimez continuellement votre humilité".¹⁹⁷⁾ "Mais je lui dis aussi que le chemin par lequel elle doit suivre cette vocation n'est point extraordinaire, car... c'est une douce, paisible et forte humilité".¹⁹⁸⁾ Presque dans chaque lettre le saint conseille de lutter contre cet orgueil dont la pénitente s'accuse dans ses lettres. Or n'est-ce pas l'orgueil qui incitera les Jansénistes à se rebeller contre l'Eglise, ce terrible orgueil caractéristique de la famille Arnauld? François de Sales recommande aussi de lutter contre la vivacité de caractère: "Prenez garde, ma très chère Fille, à ces mots de sot et de sotte, et souvenez-vous de la parole de Notre-Seigneur: "Qui dira à son frère: Raca, (qui est une parole qui ne veut rien dire ains témoigne seulement quelque indignation), il sera coupable de conseil; c'est à dire on délibérera comme il faut le châtier. Apprivoisez petit à petit la vivacité de votre esprit à la patience, douceur, humilité et affabilité, parmi les niaiseries, enfances et imperfections féminines des Soeurs..."¹⁹⁹⁾ Usant d'un stratagème convenu il écrit à la Mère comme s'il s'agissait d'une autre que d'elle-même: "Sa promptitude

naturelle est la cause de tout son mal, car elle anime sa vivacité et sa vivacité anime sa promptitude. Partant, vous lui direz de ma part que son soin principal soit à tenir son esprit dans la modestie, douceur et tranquillité".²⁰⁰⁾ Il lui recommande la modération: "Accoutumez-vous à parler un peu tout bellement et à aller, je veux dire marcher, tout bellement, et à faire tout ce que vous ferez doucement et tout bellement et vous verrez que dans trois ou quatre ans vous aurez rangé tout à fait cette si subite soudaineté".²⁰¹⁾ Il découvre chez Angélique Arnauld des tendances caractéristiques de la famille Arnauld et de leurs disciples. Ne dépeint-il pas les Jansénistes eux-mêmes dans ce passage où, parlant d'un ouvrage du Général des Feuillants il dit: "S'il vous semblait qu'il vous portât hors de la sainte allégresse que je vous conseille si fort, croyez que ce n'est pas sa prétention, ains seulement de rendre sérieuse et grave cette joie, comme aussi faut-il qu'elle soit. Et quand je dis grave, je ne dis pas morne, ni affectée, ni sombre, ni dédaigneuse, ni altière mais je veux dire sainte et charitable".²⁰²⁾ Dans la même lettre l'évêque de Genève s'élève contre l'opinion qu'on ne puisse pas passer un jour sans péché véniel "dont on se puisse accuser en confession", idée toute contraire à la théorie janséniste et exprimée ici contre la tendance au scrupule existant chez l'abbesse de Maubuisson. Dans la lettre du 25 juin 1619 se trouve un passage très important sur l'humilité, la douceur et une phrase remarquable sur la communion: "Mais je lui dis aussi que le chemin par lequel elle doit suivre cette vocation n'est point extraordinaire car, ma chère Fille, c'est une douce, paisible et forte humilité, et une très humble, forte et paisible douceur. Dites-lui, . . . qu'elle ne doit en sorte quelconque penser si elle sera des âmes basses ou hautes, ains qu'elle suive la voie que je lui ai marquée et qu'elle se repose en Dieu: qu'elle marche devant icelui en simplicité et humilité . . . notez que je réplique que cet abaissement, cette humilité, ce mépris de soi-même doit être pratiqué doucement, paisiblement, constamment, et non seulement suavement, mais allégrement et joyeusement. Dites-lui qu'elle communie hardiment en paix, avec toute humilité, pour correspondre à cet Epoux qui, pour s'unir à nous, s'est anéanti et suavement abaissé jusques à se rendre notre viande et pâture, de nous qui sommes la pâture et viande des vers".²⁰²⁾ Ne semble-t-il pas que le saint aperçoive à l'avance les dangers que cette âme va courir et qu'il discerne cette fausse humilité qui pousse à la pratique d'austérités exagérées: "Ne chargez pas votre pauvre corps d'aucune autre austérité que de celles que la Règle vous impose". Quelques mois d'une pareille direction opérèrent une salubre révolution dans l'âme de la Mère Angélique, la préparant aux plus merveilleux progrès qui malheureusement ne se réalisèrent pas, parce qu'à la mort du saint prélat elle devait subir d'autres influences en particulier celle de l'évêque de Langres Monsieur Zamet et par la suite celle de Saint Cyran.

Lorsque, plus tard, les Jansénistes essayeront de se justifier en invoquant les relations spirituelles de la Mère Angélique avec l'évêque de Genève, ils omettront de signaler que le saint combattit dans la jeune abbesse toutes les

tendances qui, par la suite, devaient diriger sa conduite. François de Sales n'aurait jamais approuvé les idées jansénistes, lui qui était ennemi de toute exagération et qui recommandait avant tout l'obéissance à l'Eglise.

Le problème est plus complexe en ce qui concerne Bérulle. Il y a là, comme le dit Monsieur Dagens, dans sa préface, une sorte de paradoxe historique. En effet, Bérulle fut dans son siècle, le premier des disciples de Saint Augustin. De cet augustinisme dérive l'oeuvre de Saint Vincent de Paul, d'Olier, du Père Eudes, de Grignon de Montfort, et en même temps Bérulle compte aussi Saint Cyran parmi ses héritiers spirituels. "Ainsi le premier Port Royal a subi l'empreinte bérullienne, comme aussi de saints personnages qui devaient un jour lutter de toutes leurs forces contre le rayonnement de Port Royal".²⁰³⁾ La pensée du cardinal est plus augustinienne que thomiste. Elle a subi profondément l'influence de Saint Bonaventure et E. Gilson dans son livre sur "La philosophie de Saint Bonaventure" écrit que l'influence doctrinale de St. Bonaventure s'étend au domaine de la spiritualité et de la piété; elle envahira désormais et occupera pendant des siècles "la conscience chrétienne, et il ne serait pas absurde de chercher si ce qu'on nomme aujourd'hui l'Ecole Française, en matière de spiritualité, ne dériverait pas en partie de l'Ecole franciscaine d'esprit bonaventurien".²⁰⁴⁾ Mais la source première de Bérulle est Saint Augustin, source lui-même de Saint Bonaventure. Saint Cyran se considérait lui-même comme un disciple de Bérulle. On pourrait penser à première vue, que son attention est allée d'abord à l'aspect le plus extérieur de l'oeuvre du Cardinal: à ses efforts de réformateur. On peut dire que ce fut Bérulle qui amena Saint Cyran à la Contre-Réforme, et celui-ci soutient le combat mené par son ami. Saint Cyran est à l'origine de plusieurs fondations importantes de l'Oratoire, en particulier celle des Flandres, où il fera agir son ami Jansenius. De 1621 à 1628, il revit le manuscrit de la plupart des ouvrages de Bérulle et surveilla même une partie de l'impression. La piété de Saint Cyran est fortement christologique, dans ses oeuvres les contacts de détail avec Bérulle abondent. La place de l'Incarnation dans l'univers et dans son histoire est celle qu'envisage Bérulle: "Il est là, en un état merveilleux, en partie comme ressuscité, et en partie comme non ressuscité. Il y est (dans l'Eucharistie) comme ressuscité parce qu'il y est comme séparé de la terre, qui est le lieu des corps mortels et corruptibles, et comme subsistant par lui-même et par la gloire divine qui lui a été donnée. Il y est aussi comme non entièrement ressuscité, parce qu'il n'y est pas comme triomphant dans le ciel, mais comme demeurant encore près de la terre, et tenant encore en quelque sorte de la condition rabaissée des corps terrestres. C'est le vrai état où il demeurera toujours jusqu'au jour du Jugement".²⁰⁵⁾ Ce texte montre dans quelle atmosphère de bérullisme évolue la pensée de Saint Cyran. Mais Saint Cyran garde, dans une très large mesure, son autonomie propre. D'abord son vocabulaire est plus rigoureusement patristique, de là date une tendance qui se retrouve chez les théologiens de Port Royal à vouloir parler

la langue des Pères et à écarter les termes d'origine scholastique. D'autre part, le problème du salut se pose à lui d'une façon plus immédiate, pratique et concrète qu'à Bérulle. C'est là une manifestation d'un augustinisme foncier. L'importance vitale des questions de la grâce le frappait et il reportera l'attention du chrétien sur le mystère de la prédestination. Originale aussi sa théorie pénitentielle: faire du pécheur un pénitent en lui retirant pour quelques temps l'usage des sacrements, spécialement de la communion, pour lui faire toucher le fond de la misère et provoquer en lui un choc psychologique. Après quoi, le pénitent sera réconcilié par l'absolution et reprendra l'usage des sacrements. Tel est le principe des fameux "renouvellements" saint-cyranien dont après lui on abusera et qui sont contenus dans son petit traité "Du coeur nouveau" rédigé en 1627 et que Bérulle a certainement connu. Ces théories pénitentielles, Saint Cyran va bientôt les étayer en les présentant comme un retour aux usages de l'Eglise primitive, auxquels Bérulle n'a jamais prêté qu'une attention assez secondaire tandis que dans la pensée de Saint Cyran et plus encore après lui dans le milieu de Port Royal, ce goût pour l'Eglise primitive deviendra un élément de tout premier rang. Nous voyons donc que les tendances qui contribuent à la formation de la doctrine janséniste ne viennent pas de Bérulle même si les paroles du Cardinal respirent souvent "le néant de l'homme et le tout de Dieu". Bérulle demeure le père du courant christologique qui va déterminer l'aspect le plus original de la spiritualité française en sa période classique. A l'intérieur de ce courant des tendances personnelles se feront jour qui y introduisent de nouveaux éléments: les plus importants sont la spiritualité sacrificielle et le néantisme du père de Condren et les théories pénitentielles de Monsieur de Saint Cyran.

Seuls les événements historiques postérieurs ont permis de lier les noms de Saint François de Sales et de Bérulle au mouvement janséniste. A ce propos il est permis de noter que ces oppositions entre Jésuites et Jansénistes, Oratoriens et Jésuites, ont eu une conséquence grave. Après 60 ans d'éclat non pareil, l'Ecole Française préparée par François de Sales et fondée par Bérulle semble s'épuiser. Elle finira "dans le sable stérile des ergotages sans fin et des ratiocinations vaines".²⁰⁶⁾ Sainte Beuve a observé que la lutte entre Jansénistes et Jésuites a ouvert le chemin à la philosophie du siècle des lumières.²⁰⁷⁾ D'ailleurs la conception classique de l'homme tel que l'imposa l'âge dit classique n'offrait pas au mysticisme un terrain favorable. Mais si le mysticisme français ne devait plus se manifester avec cette ampleur et cette prodigalité que nous lui voyons prendre dans la première moitié du Grand Siècle, l'oeuvre de François de Sales et de Bérulle n'en a pas moins survécu, malgré les philosophes du XVIIIème siècle et malgré la Révolution et malgré le triomphe du naturalisme au XIXème siècle.

IV. L'apostolat

Pour l'évêque de Genève comme pour Bérulle le mysticisme n'était pas "une sorte de luxure spirituelle". Tous les deux appartenaient au groupe des "mystiques d'action" et en cela se rattachaient à toute la tradition mystique française: pensons à St. Bernard, à St. Louis, à Jeanne d'Arc, à St. Vincent de Paul et à Marie de l'Incarnation, celle que Bossuet appelait "notre Thérèse" et qui, bénéficiant d'extases rares, fut cependant une des premières conquérantes du Canada français. Bérulle et François de Sales ont vécu leur doctrine en la propageant et pour cette action pratique nous les voyons toujours liés, toujours en relations, que ce soit pour convertir des hérétiques, pour fonder des ordres, pour en réformer d'autres et même pour participer à la politique de leur temps.

1. La conversion des hérétiques

Si on pense au zèle apostolique de François de Sales et de Bérulle, deux images viennent à l'esprit. D'abord on voit le jeune prévôt du chapitre de Genève perché sur un arbre, pendant une nuit d'hiver, alors que les loups hurlent dans les forêts du Chablais. Il s'est attaché à la plus haute branche du chataignier avec son cingulum, de peur que le froid et le sommeil ne viennent à l'engourdir et il attend en priant que les lucurs du jour viennent le délivrer de sa position risquée. Aucune aventure, aucun danger ne pouvait ralentir le zèle de l'Apôtre du Chablais. Une autre image, moins dramatique, mais aussi émouvante, nous montre le jeune Pierre de Bérulle debout devant une porte close, un livre de théologie à la main. Il interrompt sa lecture de temps à autre pour frapper à la porte et reste ainsi des heures jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Cette porte est celle de Mademoiselle de Raconis, protestante convaincue, que notre jeune apôtre a entrepris de convertir. Comme elle cherche par tous les moyens à éluder ses poursuites, lorsqu'elle reconnaît sa manière de frapper elle le laisse attendre à la porte. Mais, semblable à François de Sales, rien ne peut le rebuter quand il s'agit de convertir.

Le saint ne connaissait pas de plus grande joie que de ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise. "Ah! écrivait-il à un chanoine de sa cathédrale en lui parlant de la conversion d'un hérétique, que ne donnerais-je pas pour le salut de cette pauvre âme? Vive Dieu, devant lequel je vis et je parle! Je

voudrais donner ma peau pour le revêtir, mon sang pour oindre ses plaies et ma vie temporelle pour la préserver de l'éternelle mort".²⁰⁸) Quant à Bérulle, on lit les lignes suivantes, dans une relation manuscrite de la Mère Marguerite du Saint Sacrement: "... comme il savait que la foi est un don du ciel, il la demandait avec des larmes pour ceux qu'il cherchait à instruire et les grandes pénitences qu'il s'imposait dans le secret avaient plus d'efficace encore que sa parole pour arracher à l'erreur des âmes abusées." ²⁰⁹)

Tous deux connurent d'ailleurs dans ce domaine d'éclatants succès: Il suffit de rappeler ce jugement du cardinal du Perron: "S'il s'agit de convaincre les hérétiques, amenez-les moi: s'il s'agit de les convertir, présentez-les à Monsieur de Genève: mais s'il s'agit de les convaincre et de les convertir, tous ensemble, adressez-vous à Monsieur de Bérulle".²¹⁰) On peut conclure de ces paroles que le cardinal du Perron parlait à la raison, François de Sales au coeur et Bérulle au coeur et à la raison tout à la fois.

François de Sales, alors coadjuteur de l'évêque de Genève va parcourir pendant quatre ans (1594—1598) la province du Chablais pour ramener à l'Eglise catholique ce coin de terre que la domination protestante du canton de Genève lui avait enlevé. Dans une lettre au pape datée de la fin de 1602, François de Sales reconnaît avoir converti 25 000 hérétiques; plusieurs biographes portent à 72 000 le total des hérétiques convertis par le saint et ses collaborateurs de la mission du Chablais.²¹¹) Jamais François de Sales ne se refusa à discuter les questions du dogme avec des pasteurs protestants. Le pape Clément VIII le pria même de rendre visite à Théodore de Bèze, l'oracle du calvinisme, qui, alors âgé de soixante-dix-sept ans, menait à Genève une vie retirée. S'il est vrai que le prévôt ne réussira pas à convertir le vieux calviniste, il n'en reste pas moins que c'était une preuve de grande confiance que le Pape lui donnait en lui écrivant: "Nous avons été comblé de joie en apprenant de la bouche du Père Esprit les grands biens qu'opèrent votre piété et votre zèle dans le Chablais. Ce religieux vous communiquera de notre part certain projet qui regarde la gloire de Dieu, et que nous avons fort à coeur. Vous ajouterez autant de foi à ses paroles que si elles sortaient de notre bouche, et vous apporterez à l'exécution toute la diligence que nous avons lieu d'attendre de votre sagesse et de votre dévouement pour nous et pour le Saint Siège".²¹²)

Bérulle eut plus de succès lorsque, quelque mois après son ordination, le 4 mai 1600, il se rencontra à Fontainebleau avec du Plessis-Mornay, celui qu'on appelait le "pape des Huguenots". C'était Du Perron, alors évêque d'Evreux qui l'avait invité à la conférence qui fut tenue devant le Roi. Bérulle passait, pendant la discussion, ses notes à l'évêque et du Plessis fut obligé de céder et en tomba malade la nuit suivante: "Je serais venu facilement à bout de vous, aurait-il avoué à M. du Perron, sans votre second".²¹³)

Il est intéressant de noter comment, indirectement ou directement, François de Sales et Bérulle dans certains cas, collaborèrent dans leurs oeuvres de con-

version. C'était en 1602, alors que François de Sales prêchait le Carême à Paris. Il y avait alors une calviniste obstinée nommée Madame de Raconis de Perdrauville que plusieurs savants théologiens avaient essayé en vain de ramener au catholicisme. La dame, poussée par la curiosité, vint écouter le premier lundi de Carême, le prédicateur qui émerveillait toute la Cour. Celui-ci, développant l'Evangile du jour, peignit d'une façon si touchante le bonheur des Elus et le malheur de ceux qui seront à gauche que, après le sermon, Madame de Raconis vint trouver l'homme de Dieu pour lui demander ce qu'il trouvait de répréhensible dans la doctrine protestante. François de Sales eut avec elle de nombreuses conférences et le résultat fut la conversion de la dame. Chose remarquable, le discours qui prépara cette conversion ne contenait rien pour la défense de l'Eglise "et depuis, écrivait le saint dans une de ses lettres, j'ai toujours cru que qui prêche avec amour prêche assez contre les hérétiques quoiqu'il ne dise pas un seul mot de dispute contre eux." ²¹⁴⁾

Quelques années auparavant, Bérulle avait converti la fille de Madame de Raconis qui, fervente calviniste, était désespérée de la récente conversion de ses soeurs et de son frère, entré aux Capucins. Pendant plus de six mois, Monsieur de Bérulle fit des efforts surhumains pour la convertir. Se sentant faiblir, la demoiselle fit appel à un des ministres de sa religion pour que celui-ci soutint devant Bérulle la doctrine réformée. Quand le pasteur vit par la fenêtre celui qui devait être son adversaire, il s'enferma dans son appartement et refusa de se montrer. Bientôt Mademoiselle de Raconis tomba malade. Agenouillé à son chevet, Bérulle ne cessait de la supplier de se soumettre à l'Eglise. Après une conférence avec un nouveau ministre protestant qui dût se retirer en traitant Bérulle de "sorboniste", la demoiselle déclara que si on la tranquillisait sur deux points: l'infailibilité de l'Eglise et la réalité de la présence de Jésus Christ dans l'Eucharistie elle se soumettrait. Monsieur de Bérulle le fit aussitôt, par écrit, avec tant de clarté et de force qu'elle s'avoua vaincue. Loin de s'attribuer la victoire, Bérulle ne songea qu'à en rendre grâces à Dieu et lorsqu'après sa confirmation la nouvelle catholique voulut exprimer sa reconnaissance à son bienfaiteur: "Allez, lui dit-il, un Ave Maria vaut mieux que ce que j'ai fait".

Sur ces deux conversions dans la famille de Raconis, les biographes ne sont pas d'accord, particulièrement en ce qui concerne les dates. Houssaye prétend que Bérulle n'aurait pas été étranger aux conversions des soeurs et du frère de Mademoiselle de Raconis, Hamon en rapporte le mérite à François de Sales. Dans sa relation, mademoiselle de Raconis dit que Monsieur de Bérulle paraissait avoir alors dix-sept ou dix-huit ans, ce qui fixerait la date de la conversion à 1593. D'autre part, elle rapporte que la conférence entre le ministre protestant et Bérulle aurait eu lieu à l'hôtel de Bar, habité par la soeur de Henri IV, Catherine de Bourbon, duchesse de Bar. Or Catherine de Bourbon a épousé le duc en 1599. Bérulle a pu paraître à Mademoiselle de Raconis plus jeune qu'il n'était en effet, mais la question de dates reste difficile à trancher. ²¹⁵⁾

Le cas de Claude Boucard est plus clair. Celui-ci était un Jésuite, docteur en théologie, qui avait enseigné la philosophie à Bérulle, au Collège de Clermont. Se trouvant à Bâle, il se laissa convertir au protestantisme. Monsieur de Bérulle fit tout ce qu'il put pour ouvrir les yeux de l'apostat. Il lui écrivit des lettres pressantes et l'engagea à aller trouver François de Sales. Arrivé à Thonon, le 12 juin 1608, l'évêque de Genève trouve Claude Boucard et un autre ecclésiastique, comme lui apostat et comme lui touché de repentir." Il les accosta si aimablement, que ces deux pauvres brebis se jetèrent incontinent dans les bras du Bon Pasteur". ²¹⁶⁾ Il reçut leur abjuration, ce qui le rendit si heureux que le jour même, il écrivit à Jeanne de Chantal: "Ce m'a été une grande consolation de les voir revenir entre les bras de l'Eglise, avec une grande violence qu'ils se sont faite pour cela. Hélas! ils étaient religieux et un était Jésuite. La jeunesse, la vaine gloire et la chair les avait emportés en cet abîme contre leur propre conscience! Le Jésuite surtout, me racontant sa chute, me faisait grand pitié, et d'autant plus de joie de sa constance à revenir. O Dieu! quelle grâce ai-je reçue d'avoir été tant de temps si jeune et si chétif parmi les hérétiques, et si souvent invité par les mêmes amorcees, sans que jamais mon coeur ait seulement voulu regarder ces malheureux objets!" ²¹⁷⁾

Mais François de Sales n'oubliait pas la part que Monsieur de Bérulle, par ses prières, et par ses lettres avait eue à la conversion de Claude Boucard et lui annonçait en ces termes son abjuration (lettre du 6 juillet 1606):

Monsieur, je me retiens de vous écrire souvent par le respect que je dois à vos dignes et religieuses occupations, quoique je désire toujours bien fort d'avoir quelque place en votre mémoire et dilection, particulièrement pour le temps de vos oraisons et sacrifices. Mais maintenant, vous aurez agréable, je m'assure, que je vous divertisse un peu pour vous dire que le 15 du mois passé, je reçus l'abjuration de Monsieur Claude Boucard de Verdun et le remis dans le sein de la sainte Eglise publiquement en l'église Notre-Dame de Thonon. Vous devez vous en réjouir parce que la pièce que nous avons gagnée est importante; mais spécialement parce que vous aviez reçu de lui l'instruction de la philosophie, ainsi qu'il m'a dit, aussi vous avez beaucoup coopéré par vos lettres à sa réduction à l'Eglise, et si vous m'avez beaucoup obligé: l'assurant que je le servais en ce dessein-là. Dieu soit à jamais béni de la chaleur amoureuse duquel nul n'est éconduit ni caché. Le discours que ce personnage m'a fait de sa chute et de la peine qu'il a eue à prendre les résolutions convenables pour son redressement me font dire du fond de mon âme: "Nisi quia Dominus erat in nobis, nisi quia Dominus erat in nobis". J'ai de la consolation d'ouïr le raisonnement quoique confus des biens qui se font à Paris par votre entremise et de ces autres serviteurs de Dieu que j'honore de tout mon coeur. S. D. N. soit toujours à Votre dextre, pour établir de plus en plus votre vie en son saint amour, et je suis inviolablement,

Monsieur,

Votre serviteur bien humble

Annecy le 6 juillet 1608 ²¹⁸).

Le ton de la lettre est intéressant et montre comment les deux hommes, malgré la distance restaient liés l'un à l'autre. Il peut paraître étonnant que François de Sales qui annonça, dès le 25 juin, à sainte Chantal, la conversion de Claude Boucard, attende jusqu'au 6 juillet pour prévenir Monsieur de Bérulle d'un fait qui l'intéressait si vivement. Mais il est à remarquer que dans l'original de cette lettre, après le mot "Monsieur", se trouve aussitôt No2, chiffre expliqué par cette phrase d'une autre lettre également inédite adressée aussi par François de Sales à Monsieur de Bérulle: "J'ai quelquefois dupliqué mes réponses de peur de manquer au devoir que je vous ai". ²¹⁹) On peut donc supposer qu'une première lettre avait précédé celle-ci.

Il arriva que lorsque Bérulle n'était encore qu'exorciste, il écrivit, un "Traité des énergumènes" pour établir la possibilité de la possession, indiquer ses effets et ses remèdes. Aug. Ch. de Sales et avec lui Hamon prétendent que cet ouvrage serait de François de Sales qui l'aurait écrit contre les calvinistes qui niaient l'existence de la possession. Houssaye pense qu'il y a là une méprise de Ch. Aug. de Sales "pieux mais parfois infidèle historien" ²²⁰). Dagens ne paraît pas douter que le traité soit l'oeuvre de Bérulle. Mais par cet exemple on peut voir combien les pensées et les activités des deux hommes étaient liées et apparaissaient comme telles aux yeux des contemporains.

2. Direction spirituelle

Les contemporains ont également appris à connaître François de Sales et Bérulle comme directeurs d'âmes. A certaines époques, le besoin de direction se fait plus sentir qu'à d'autres. Dans la France de 1600, au lendemain de la crise effroyable des guerres de religion, la foi se réveillait partout dans les coeurs et les portait à reconnaître l'autorité sacerdotale. Beaucoup de nobles, de magistrats, de membres du clergé, de bourgeois, cherchaient une main secourable pour les conduire jusqu'à Dieu. Mais peu nombreux sont les prêtres qui sont aptes à être des directeurs. François de Sales le savait bien qui écrivait, citant l'Ecriture: "L'ami fidèle est une forte protection; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité; ceux qui craignent Dieu le trouvent." (Eccl. VI 14—16). Et il recommande à Philotée de prier Dieu "avec une grande instance pour qu'il vous en fournisse un". Mais ce directeur doit être "plein de charité, de science et de prudence: si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger". ²²¹) De même Bérulle dans son ouvrage "Direction des supérieurs" écrit en parlant de la direction des âmes: "cet art divin d'instruire les âmes et de les régir dans les voies intérieures". ²²²)

D'un directeur il demande: une science "non de mémoire, mais d'esprit; non d'étude, mais d'oraison; non de discours mais de pratique; non de spéculation, mais d'amour et d'amour de Jésus, qui s'est livré et abandonné, s'est oublié et s'est épuisé soi-même pour le salut des âmes".²²³⁾ Il demande aussi une prudence qui ne donne aux âmes que ce qu'elles peuvent porter, qui excite leur zèle sans décourager leur faiblesse, qui sache attendre "les moments de Dieu", diriger la volonté sans attenter à la liberté de l'esprit de Dieu. Enfin la troisième qualité, la charité doit chercher purement le bien des âmes, et dans le bien des âmes, la gloire de Dieu, elle doit se sacrifier pour elle sans compter, doit se montrer mais sans lier les cœurs par trop de reconnaissance, la reconnaissance doit n'aller qu'à Dieu seul. Et Hous-saye, après avoir étudié l'ouvrage "Direction des supérieurs" et médité sur les qualités nécessaires à un directeur de conscience, écrit avec raison: "Quelle rares qualités à toutes les époques et surtout en l'an de grâce 1600!"²²⁴⁾

Pensons à ce clergé qui, depuis des années parlait dans ses prêches plus de politique que de religion; qui n'étudiait souvent la théologie que pour y trouver des arguments servant les passions du temps; qui n'écrivait que des ouvrages de circonstance contre Henri III ou Henri de Navarre. Beaucoup de membres du clergé avaient porté les armes, même les cloîtres n'avaient pas échappé aux passions du temps, un grand nombre de couvents n'avaient plus leur régularité primitive; les Capucins étaient politiquement suspects, les Chartreux ne devaient pas confesser les femmes et les Jésuites étaient exilés. Comme François de Sales avait raison de dire en parlant du choix d'un directeur: "Et pour cela choisissez-en un entre mille, dit Avila; et moi je dis entre dix mille car il s'en trouve moins qu'on n'en saurait dire qui soient capables de cet office".²²⁵⁾

François de Sales et Bérulle réalisent toutes les qualités qu'ils demandent d'un directeur. Tous deux sont pleins de cet amour: amour de Dieu, amour des âmes. François de Sales disait: "Si je découvrais dans mon cœur la moindre fibre qui ne soit pas imprégnée de l'amour de Dieu, je l'arracherais tout de suite". Quant à Bérulle on peut dire qu'il est l'adorateur perpétuel; son cœur était "en mouvement perpétuel vers la divinité". Les deux hommes possédaient aussi la "science" nécessaire. Tous deux avaient fait leurs humanités et connaissaient les auteurs anciens et modernes. François de Sales est connu comme le représentant parfait de l'humanisme dévôt. Quant à la troisième qualité nécessaire, la prudence ou sagesse, tous deux la possèdent à un très haut degré. Leur méthode est celle des pédagogues expérimentés. Tous deux savent aller lentement: François de Sales déclare: "Ce qu'on fait en hâte et avec précipitation n'a jamais été bien fait". Cette attitude est due au respect qu'ils éprouvent devant la volonté de Dieu et devant l'âme humaine. Bérulle s'étonne qu'il y ait des esprits assez "étroits pour donner des lois et des bornes à Jésus-Christ et veut que le directeur honore et respecte "toutes les voies de Dieu, qui toutes en leur particulier ont quelque chose d'unique; mais qui, en général, sont innombrables et infinies".²²⁶⁾ De même François de Sales pria Madame de Chantal

de ne pas forcer sa fille à entrer au couvent: "Si François, pour une raison ou pour une autre veut entrer dans les Ordres, c'est bon. Autrement, je ne permettrais pas qu'on cherche à changer sa volonté par des décisions".²²⁷⁾ On pense à la fameuse lettre à Madame de Chantal "Je vous laisse l'esprit de liberté", et à ces deux directives données à la sainte: "On doit tout faire par amour et rien par force", et "il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance". François de Sales n'avait pas vécu en vain auprès de la calviniste Genève et parce qu'il savait combien le calvinisme oppresse les âmes, il désirait toujours mettre l'accent sur la liberté de la personnalité. Mais par liberté il n'entend pas licence: pour lui l'âme est libre lorsque, par amour de Dieu, elle est devenue maîtresse de ses inclinations, lorsqu'elle est entièrement délivrée du "moi" qui est le véritable oppresseur, enfin lorsqu'elle a atteint ce stade qui pour le saint est celui de la véritable liberté: "ne rien désirer, ne rien refuser".²²⁸⁾ Despruets, évêque de Saint Papoul, disait un jour à Madame du Faure, prieure de l'abbaye de Saintes: "Monsieur de Bérulle a été choisi de Dieu pour être... comme le libérateur de Dieu même. Il a remis la grâce dans la large étendue de ses pouvoirs et de ses opérations; il l'a affranchie de la contrainte de certaines méthodes étroites et particulières qui limitaient son action et qui suffoquaient la capacité des âmes; et enfin il l'a tirée de la tyrannie de certains esprits qui ne connaissaient qu'une voie pour conduire les autres, comme si Dieu n'avait qu'une espèce de bénédiction à donner, et qui, par cette indigence, semblent reprocher la pauvreté à celui qui est si riche et si abondant en miséricordes".²²⁹⁾

Cette liberté laissée aux âmes n'exclue pas la fermeté. François de Sales, comme Bérulle, ont été des directeurs sévères et exigeants; on pourrait dire de tous deux ce que Houssaye dit du fondateur de l'Oratoire: "La liberté qu'il laissait aux âmes ne compromettait nullement la fermeté de son gouvernement. Moins il cherchait à faire prévaloir ses idées propres, plus il était énergique à faire triompher celles de Dieu. Lorsqu'il avait examiné une question dans les lumières de la foi et avait vu ce que Dieu demandait, toute tentative pour obtenir de lui une transaction était superflue: il demeurait inébranlable".²³⁰⁾

Comme il sentait que sa fermeté ne serait pas du goût de toutes les âmes, il leur disait librement qu'elles feraient mieux de chercher un autre directeur et il n'acceptait que très difficilement la conduite des personnes qui lui paraissaient peu propres à comprendre l'évangélisation. Habert raconte qu'un jour une de ses converties le pria de prendre soin d'une dame de la Cour "qui se voulait mettre dans la dévotion". Il se récusa, et après avoir dit que ce genre de personnes est tellement attaché au monde qu'il y a plus à perdre auprès d'elles qu'à gagner, il ajouta: "Si la femme de Loth, qui avait été tirée de Sodome par les mains des anges, et qui n'y voyait que le feu et les foudres du ciel, ne put néanmoins s'empêcher de regarder derrière elle, ni d'avoir de l'amour pour un pays qui n'était plus capable de donner que de l'horreur, que sera-ce de l'âme qui est encore à la Cour, qui n'y voit qu'honneur et délices; et à qui, pour l'en retirer, on ne propose que la croix, la pénitence et la mortification?".²³¹⁾

Le succès de Bérulle comme directeur s'affirma tout de suite. De tous les rangs de la société les âmes accouraient, pressées d'accepter son autorité, de subir l'ascendant de sa vertu. Mais nulle n'appréciait autant ce grand directeur que celle qui, en 1600, venait de le choisir pour guide et pour Père: Madame Acarie. Par son influence personnelle, Madame Acarie a été un des personnages les plus importants de son siècle; elle a groupé et stimulé les grands spirituels de son temps y compris François de Sales et surtout Bérulle. Monsieur Dagens écrit: "Au temps de Madame Acarie, de Bérulle et de Saint Cyran, toute la vie est baignée de surnaturel... Madame Acarie a été la première de ces inspiratrices d'action spirituelle qui ont joué un rôle si efficace dans la vie religieuse du Grand Siècle".²³²⁾

Cette mystique qui était en même temps une très bonne épouse et une très bonne mère, connaissait le jeune Bérulle depuis longtemps. Elle était alliée à Madame de Bérulle par le sang et unie intérieurement à elle par une haute amitié spirituelle. Elle avait compris l'âme du fils de son amie et la conversation du jeune homme lui était une consolation dans ses tristesses (son mari s'était jeté à corps perdu dans la Ligue). En le voyant, il lui semblait voir un ange, disait-elle. Pendant l'exil de son mari, Madame Acarie vint habiter l'hôtel de Bérulle et les grâces mystiques dont elle était favorisée et toutes ses vertus furent pour le jeune Pierre de Bérulle un objet constant d'admiration. Sur son amitié avec cette sainte femme une convertie a écrit: "Je n'ai jamais rien vu de si admirable que la conversation de ces deux saintes âmes. Oh! qu'elle était pure quoiqu'elle soit très fréquente. En effet je ne crois pas qu'en six ou sept ans il y ait eu un seul jour où ils ne se soient pas vus lorsqu'ils étaient à Paris..."²³³⁾ Mais Bérulle n'était pas le seul à fréquenter l'hôtel Acarie, on y rencontrait tous les grands esprits du temps: des docteurs de Sorbonne, comme Copeau et Duval, le pieux Gallemand, le futur chancelier de Marillac, des capucins célèbres: Benoît de Canfeld et Ange de Joyeuse, le chartreux dom Beauconsin qui fut directeur spirituel de Bérulle, des dames de la noblesse, la duchesse de Longueville, la marquise de Bréauté. C'est dans ce cercle de théologiens éprouvés et de pieux laïques que le jeune coadjuteur de l'évêque de Genève devait recevoir l'impulsion pour son activité de directeur d'âmes. Pendant les sept mois qu'il demeura à Paris, Madame Acarie se confessa souvent à lui, et ce fut de sa bouche qu'elle apprit un point de morale qu'elle ignorait: à savoir que les imperfections qui échappent à la faiblesse humaine sans le consentement libre de la volonté ne sont point péché et ne peuvent fournir matière à absolution. Si bien que la sainte femme, ne pouvant découvrir en elle un seul péché véniel, devait confesser d'anciennes fautes lorsqu'elle désirait recevoir la grâce de l'absolution.

François de Sales trouva aussi un grand profit à converser avec une âme si pure et, malgré la pluie et la neige de cet hiver parisien, il n'hésitait pas à faire à pied le chemin qui séparait son hôtel situé au quartier latin de l'hôtel

Acarie situé au Marais. Jamais il ne questionna, "car, dira-t-il plus tard, je ne la regardais pas comme ma pénitente mais comme un vaisseau que le Saint Esprit avait consacré à son usage... Oh! que je me repens de n'être pas entré plus avant dans la connaissance de ce que l'esprit de Dieu opérait en elle! Elle m'eût volontiers découvert son âme."²³⁴) Malgré tout l'influence de Madame Acarie sur François de Sales a été décisive en ce qui concerne la direction spirituelle et ceci est également vrai pour Bérulle. On peut dire que leurs pénitents et pénitentes leur ont fait honneur. Chacun d'eux a, pendant des années, dirigé une âme sainte: François de Sales, l'âme de Sainte Chantal, et le père de Bérulle celle de Saint Vincent de Paul. Parmi les personnes célèbres par leur piété que le Saint a groupées autour de lui on peut nommer: l'archevêque de Bourges, son ami Camus, évêque de Belley, Madame de Charmois, la Philotée de l'Introduction, la présidente Brulart, Angélique Arnaud, l'abbesse de Puits d'Orbes et de nombreuses soeurs de la Visitation, sans compter d'autres personnes d'humble condition et presque tous les membres de sa famille.

Quant à Bérulle, il fut aussi le directeur de toute sa famille en particulier de sa mère, de ses tantes Séguier. Il dirigea de nombreuses Carmélites comme la Mère Anne de Saint Barthélémy, la Mère Isabelle des Anges, la Mère Madeleine de Saint Joseph (Mademoiselle de Fontaines) et la Mère Marie de Jésus (marquise de Bréauté). Anne de St. Barthélémy en particulier a joué un grand rôle dans la vie spirituelle de Bérulle pour qui elle représentait l'image même de la sainteté. Malheureusement les lettres de Bérulle à la religieuse ont été perdues et cette lacune est aussi grave que la perte de toutes les lettres adressées à Saint François de Sales et à St. Cyran. Seules ont été conservées les réponses d'Anne de St. Barthélémy, au nombre de 37. Par ces réponses on peut voir que Bérulle consultait la Carmélite avec insistance en particulier pour savoir s'il devait accepter ou non le préceptorat du Dauphin. On peut dire que Anne de St. Barthélémy a été, entre Madame Acarie et Madeleine de St. Joseph, la grande confidente spirituelle de Bérulle. Espagnoles et Françaises; il savait comprendre et diriger ces filles de Sainte Thérèse car il s'était en quelque sorte imprégné de l'esprit de la fondatrice de l'Ordre.

3. Réforme des couvents

C'est également dans le salon Acarie que François de Sales et Bérulle firent connaissance avec le mouvement de réforme qui commençait à se faire sentir dans les couvents de France. Parmi toutes les oeuvres dont Madame Acarie s'occupait une était particulièrement chère à son coeur: la réforme des ordres religieux. Elle savait que le mépris des règles, l'oubli des devoirs monastiques, la vie mondaine et licencieuse qu'on menait dans beaucoup de cloîtres étaient un sujet de triomphe pour les protestants et d'amère douleur pour les catholiques. Monsieur de Bérulle encourageait beaucoup Madame Acarie à se dévouer à cette

oeuvre. C'est ainsi que le cercle Acarie contribua à la réforme de l'abbaye bénédictine de Montmartre. Marie de Beauvilliers était devenue abbesse de Montmartre en 1598 alors qu'elle était âgée de vingt-quatre ans. Dans des circonstances dramatiques (on a prétendu que les religieuses adversaires de la Réforme auraient essayé de l'empoisonner) elle entreprend malgré son jeune âge de faire respecter dans son abbaye les règles de Saint Benoît. Son confesseur, le capucin Benoît de Canfeld fut dit Bremond "la lumière et la force" de la jeune abbesse.²³⁵⁾ Mais celle-ci avait connu et admiré François de Sales qui, à cette époque était un des hôtes assidus du salon Acarie. Elle réclama ses conseils pour mettre la réforme dans son monastère, et il répondit à ses prières par une lettre dont la prudence semble avoir dicté toutes les paroles. Il lui recommande de ne pas aller trop vite "d'avoir égard aux vieilles" qui ne sont pas souples; "le soin, dit-il, que vous devez apporter à ce saint ouvrage doit être un soin doux, gracieux, compatissant, simple et débonnaire. Votre âge, et, ce me semble votre propre complexion le requiert, car la rigueur n'est pas séante aux jeunes".²³⁶⁾ Et dans une lettre à l'abbesse du Puits d'Orbe il écrivait le 9 octobre 1604: "Au monastère de Montmartre près Paris, les jeunes, avec leur Abbesse encore plus jeune, ont fait la réformation".²³⁷⁾

Cette réforme qui fut la première réforme d'une abbaye bénédictine au XVII^{ème} siècle et à laquelle Bérulle et François de Sales ont collaboré resta pendant plus de 50 ans le modèle pour les autres. On ne peut citer toutes les abbayes qui accomplirent leur réforme avec l'aide de François de Sales. En plus de celles de son diocèse il faut nommer les Clarisses de Longchamp, les Filles-Dieu auxquelles il écrivait le 22 novembre 1602 une lettre de remontrances dont nous citons ce passage, si caractéristique de la méthode salésienne: "C'est déjà un mauvais mot que celui de permission et licence parmi l'esprit de perfection. Il serait mieux de vivre sous les lois et ordonnances que d'avoir des exemptions, licences et permissions que les supérieures accordent souvent, comme Moïse, "à cause de la dureté de coeur" de celles qui les demandent ... Votre maison est belle et vertueuse, mais la longueur des années a un petit peu altéré son teint: pourquoi ne lui redonneriez-vous pas ses couleurs par une sainte réforme?".²³⁸⁾ Enfin, tempérant le reproche par la louange, il leur dit combien il les estime et avec quelle peine il voit "de si grandes qualités esclaves sous de menues imperfections, une si précieuse liqueur perdre son prix par une petite souillure et un vin exquis par le mélange d'un peu d'eau", et il termine en demandant "L'assistance de leurs prières pour son entrée dans la laborieuse et dangereuse charge d'évêque afin qu'après avoir prêché le salut aux autres, il ne soit pas réprouvé lui-même". Quel mélange de finesse psychologique et de modestie charmante! Il réforma aussi l'abbaye de Puits d'Orbe dont l'abbesse, fille du président au Parlement de Dijon n'éprouvait que difficultés dans son gouvernement, et à laquelle il écrivait le 9 octobre 1604 une lettre qui résumait tous les principes directeurs du saint dans la conduite des religieuses.

“Quant à la réformation de votre maison, ma chère fille, il faut que vous ayez un cœur grand et qui dure. Voici mes pensées: l'exacte réformation d'un monastère de filles, consiste en l'obéissance bien observée, la pauvreté et la chasteté. Il vous faut bien garder de donner ni peu ni prou aucune alarme de vouloir réformer; car cela ferait que tous les esprits chatouilleux dresseraient leurs armes contre vous et se roidiraient. Savez-vous ce qu'il faut faire? Il faut d'abord que d'elles-mêmes elles se réforment sous votre conduite et qu'elles se lient à l'obéissance et pauvreté”.²³⁹) Il faut également mentionner l'abbaye de Maubuisson dont l'abbesse Angélique Arnaud devint tristement célèbre. L'évêque de Genève avait, comme nous l'avons vu, pris à cœur la direction de cette âme, mais il s'occupa également de la réforme de l'abbaye. Il gouverna les deux avec une grande fermeté et passa même à Maubuisson jusqu'à neuf jours de suite pour seconder de ses conseils et de ses prédications l'entreprise de réforme. Malheureusement, à la mort du saint évêque, le couvent comme son abbesse devaient tomber tous deux entre les mains de l'abbé de Saint Cyran qui les conduisit à l'erreur et à l'hérésie.

Toutes ces abbesses réformatrices, pour employer une expression de Bremond, furent plus ou moins en relation avec le cercle de Madame Acarie, et celle-ci, guidée par les conseils de Bérulle, aida non seulement les abbayes parisiennes mais aussi celles de province à rentrer dans la règle. Sa sollicitude s'étendit à la Normandie, à la Picardie où les abbayes de Montivilliers, de Saint Etienne de Soissons, de Froissy lui durent de retrouver la pureté de leur règle primitive.

Toute sa vie, Bérulle devait s'intéresser aux communautés religieuses. En Janvier 1629, il s'occupe de la réforme des Frères Prêcheurs. Il joua un grand rôle dans la réforme de l'ordre bénédictin. Plusieurs monastères de cet ordre s'étaient groupés sous le nom de “Congrégation de Bretagne” pour vivre dans la pratique exacte de la règle de Saint Benoît. Vers le même temps en 1618, se faisait une autre réforme célèbre sous le nom de “Congrégation de Saint Maur”. Le 8 novembre 1627, le pape Urbain VIII nomme Bérulle commissaire pour rechercher avec le Nonce le moyen de faire l'union entre la Congrégation de Bretagne et celle de Saint Maur; l'accord fut signé au collège de Cluny le 17 juillet 1628. Une rue de la ville de Saint Maur, près Paris, porte encore le nom du cardinal de Bérulle. Bérulle fit triompher aussi la réforme des Prémontrés en 1628, il aida le général des Franciscains à rétablir le respect de la règle dans son ordre; il rétablit la discipline au couvent des Grands Augustins. Dans tous les cas difficiles, la sainteté et le prestige du fondateur de l'Oratoire firent des miracles. Il est intéressant de remarquer que François de Sales intervint surtout dans les couvents de femmes tandis que l'activité de Bérulle s'exerça dans les monastères d'hommes. C'est que, si tous deux étaient également sévères en ce qui concerne l'observance de la règle, l'évêque de Genève savait dissimuler cette sévérité sous des dehors pleins de douceur tandis que Bérulle gardait toujours quelque chose de rude, ce qui effrayait certaines âmes féminines.

4. Introduction du Carmel et fondation d'ordres nouveaux

Une des oeuvres les plus importantes à laquelle Bérulle et François de Sales aient collaboré est certainement l'introduction en France du Carmel réformé par Sainte Thérèse d'Avila. La sainte Espagnole écrivait dans le "Chemin de la Perfection" qu'en établissant sa réforme, elle avait eu spécialement en vue le salut de la France. Une nuit que Madame Acarie veillait en oraison, elle se vit tout à coup entourée d'une grande lumière; une religieuse toute rayonnante de gloire était là, lui adressant la parole pour l'avertir de la part de Dieu qu'elle s'employât à fonder en France des monastères de son ordre. C'était Sainte Thérèse qui venait de donner elle-même sa mission à Madame Acarie. Cette dernière confia cette vision à Bérulle et à dom Beaucousin, mais à cause de la guerre existant entre la France et l'Espagne ceux-ci jugèrent le projet impossible à réaliser. Il fut résolu qu'on dirait à Madame Acarie "d'ôter cela de son esprit". En 1602, Madame Acarie a une nouvelle vision de Sainte Thérèse. Dom Beaucousin et Monsieur de Bérulle résolurent de soumettre l'affaire à un nouvel examen. Entre temps, Madame Acarie avait raconté ses visions à la princesse de Longueville en la priant d'intercéder auprès du Roi et d'accepter le titre de fondatrice. En effet, dans la correspondance de Bérulle la fondation du Carmel est "l'affaire de la Princesse de Longueville" ²¹⁰). Avant tout la princesse voulut avoir l'opinion de François de Sales sur l'établissement projeté. Elle le pria d'en conférer avec les hommes éclairés et pieux qui s'en occupaient. C'est ainsi que le coadjuteur de Genève prit part aux réunions préliminaires qui eurent lieu chez Madame Acarie en présence de Monsieur Gallemant et de Monsieur de Brétigny. François de Sales écrit dans une lettre au pape Clément VIII: "Très Saint Père. Lorsque j'étais à Paris... je fis alors la connaissance avec la duchesse de Longueville... Catherine d'Orléans... Comme elle se proposait de fonder à Paris un couvent de Carmélites, elle me fit appeler avec quelques théologiens recommandables par leur science et leur piété pour dire mon avis à ce sujet". ²¹¹) A la demande de Mademoiselle de Longueville le Roi accorda les lettres patentes le 2 juillet 1602. Le 27 juillet eut lieu une nouvelle assemblée aux Chartreux. Il fut décidé que la première maison serait ouverte à Paris, que les premières religieuses seraient de la réforme de Sainte Thérèse et qu'on écrirait au Général des Carmes déchaussés pour les avoir. La plus grande difficulté concernait la direction spirituelle des religieuses; d'après Houssaye, Saint François de Sales aurait été un des premiers à reconnaître que s'il était déjà très difficile d'obtenir l'entrée en France des Carmélites espagnoles, il serait impossible d'y introduire d'Espagne des Carmes déchaussés. Il écrivit au Pape: "Angebat tamen quod fieri posse non videbatur ut fratres ejusdem ordinis, qui monasterii hujusmodi gubernacula susciperent in Galliam facile inducentur". ²¹²)

Le Roi accorde, le 18 juillet 1602, les lettres de fondation. Mais le plus important était d'obtenir du Pape la bulle d'institution. François de Sales appuie la demande de toute son autorité qui était grande à Rome. Le 21 novembre 1603

on fit l'acquisition d'un ancien prieuré connu sous le nom de Notre Dame des Champs qui devait abriter le premier Carmel français. A la même époque, Bérulle rencontra celle qui devait devenir "la pierre angulaire" de l'édifice qu'il travaillait à élever. Aux environs de Tours, vivait un gentilhomme, Monsieur de Fontaines et sa fille Madeleine. Celle-ci, âgée de vingt-deux ans, était une de ces natures rares où la délicatesse se marie à la force et qui semblent nées pour exercer et faire aimer le commandement. Bremond, se basant sur les témoignages contemporains, dit qu'elle ressemblait à Sainte Thérèse et qu'elle était une merveille de beauté, de grâce et de piété.²⁴³⁾ Elle avait renoncé au monde et aurait voulu s'ensevelir dans la solitude afin de ne plus penser qu'à Dieu. Monsieur de Bérulle et Mademoiselle de Fontaines se voyaient pour la première fois, et "cependant, dit Houssaye, à peine avaient-ils échangé quelques mots, que leurs âmes se reconnurent".²⁴⁴⁾ Leur premier entretien dura sept heures, il décida de la vocation de la jeune fille: elle serait carmélite. En effet, elle devait prendre l'habit en novembre 1604; en 1617, elle fonda le deuxième Carmel parisien, celui de la rue Chapon. Ecoutée comme un oracle, en particulier par Bérulle, elle exercera une influence prépondérante et décisive. Cette rencontre de Bérulle et de la future soeur Madeleine de Saint Joseph devait avoir des conséquences tout aussi splendides que la fameuse rencontre de l'année suivante entre François de Sales et la baronne de Chantal.

Le Pape accorda la bulle d'institution le 3 novembre 1603, Messieurs Galle-mant, Duval et Bérulle étaient reconnus supérieurs de tous les monastères français. Bérulle part le 9 février 1604 pour l'Espagne afin d'obtenir du général des Carmes l'autorisation d'amener en France des Carmélites espagnoles. Après une lutte tenace au cours de laquelle le futur Cardinal fit preuve d'une endurance qui faisait dire à Anne de Jésus, la future supérieure: "Ce petit don Pedre a plus de force et de vigueur qu'eux tous; notre sainte Mère l'aurait bien aimé", le Général des Carmes est obligé de capituler. Bérulle, au cours d'un long et pénible voyage ramène en France ses six Carmélites (il avait choisi les meilleures) qui pénétrèrent le 17 octobre 1604 dans la demeure qui devait devenir si célèbre sous le nom de couvent de l'Incarnation.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails concernant l'établissement et le développement du Carmel en France. Mais il faut noter que tous les historiens sont d'accord pour reconnaître le rôle important joué par Bérulle et l'influence spirituelle qu'il a eue sur les Carmélites françaises. Il est inexact de dire que les Carmélites françaises sont plus bérulliennes que thérésiennes. Monsieur de Bérulle vénérât la fondatrice du Carmel dont il lisait les oeuvres à genoux et exhortait toujours ses filles à lui rester fidèles. "Il n'a fait, dit Bremond, que vivifier chez elles une semence étrangère, l'unique héros, c'est Sainte Thérèse".²⁴⁵⁾

En 1644, le Carmel français compte cinquante-cinq monastères, en particulier le Carmel de Dijon, fondé par Anne de Jésus, carmélite espagnole, très estimée de Sainte Thérèse. Un jour que Monsieur de Bérulle, après avoir dit la messe,

distribuait la communion, il fut frappé par une jeune femme qui sous ses habits de veuve avait un air à la fois humble et distingué. Il s'informa de son nom et lorsqu'il eut appris que c'était la baronne de Chantal: "Le coeur de cette dame, dit-il, est un autel où le feu de l'amour divin ne s'éteint point et se rendra si véhément qu'il ne consumera pas seulement le sacrifice mais l'autel même".²⁴⁶⁾ Houssaye suppose que la soeur Marie de la Trinité, confidente de la baronne, confia à Bérulle les attraites que ressentait la jeune veuve pour le Carmel naissant. Mais Bérulle ne s'immisça pas dans la conduite de Sainte Chantal et Molien suppose que c'est parce qu' "il ne voulait pas la prendre à François de Sales".²⁴⁷⁾

Dans le livret sur François de Sales écrit par le Père Ehle d'après l'ouvrage de Hourdin, l'auteur pense que le Carmel de Dijon joua un rôle décisif dans l'évolution de Jeanne de Chantal vers le mysticisme et par là même dans la fondation de l'ordre de la Visitation. Au début François de Sales se montre méfiant et doit s'armer de son autorité pour modérer les ardeurs de la baronne et celles de la présidente Brulart. Le 5 novembre 1605, il écrit: "Comme je suis heureux que notre Dijon ait accueilli les bonnes Carmélites de la Mère Thérèse. Puisse le Bon Dieu les faire fructifier pour sa gloire! Je suis tout à fait d'accord que Madame Brulart, notre chère soeur, les fréquente pourvu que cela n'éveille pas en elle un désir vaniteux de mener une telle vie, tandis qu'elle doit en mener une autre".²⁴⁸⁾ François de Sales préférerait maintenir Madame de Chantal à l'ombre de la croix, il écrit: "Séjournons, ma chère fille, encore un peu ici, dans ces basses vallées, baisons un moment encore les pieds du Sauveur. Il nous appellera à sa sainte bouche si cela lui plaît". Il semble aussi qu'il craigne pour sa jeune soeur l'attrait du Carmel. Il écrit à la baronne de Chantal, le 11 février 1607: "Nous reparlerons de cela avant que le moment arrive et également du vœu de ma petite soeur, qui est à Dijon auprès du bon Monsieur de Crespy; celui-ci ne veut pas la confier à Madame de peur que celle-ci ne veuille faire d'elle une Carmélite. J'écris tout de suite afin que l'on vous l'amène aussitôt après Pâques".

Mais l'attitude de François de Sales en ce qui concerne l'influence du Carmel sur Jeanne de Chantal deviendra de plus en plus conciliante et enfin il se laissera lui-même gagner par le mysticisme de la baronne. C'est de l'union du mysticisme espagnol et de l'humanisme dévot que naîtra la Visitation.

François de Sales, d'ailleurs, continuera de s'intéresser directement à ce Carmel qu'il a contribué à fonder. Lorsqu'éclateront ces troubles qui devaient être pour le P. de Bérulle une si rude épreuve, Saint François de Sales qui n'avait pas à intervenir dans le débat, mais qui d'Annecy en était le témoin attristé, se déclare tout à fait opposé aux entreprises des Pères Carmes. "M'est avis, écrit-il à une supérieure de la Visitation, que ces bonnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la supériorité des Religieux qui à la vérité sont des excellents serviteurs de Dieu: mais c'est une chose toujours dure pour les filles que d'être gouvernées par les Ordres qui ont coutume de

leur ôter la sainte liberté de l'esprit" ²⁴⁹). et en fin décembre 1620 il écrivait aux Carmélites révoltées: "Vos supérieurs modernes ont tant travaillé pour vous, cela ne mérite-t-il pas que vous les révériez comme vos pères, puisque, même s'ils ne sont pas Carmélites d'habits, ils le sont en effet par le zèle et la piété". Et dans une lettre suivante: "Sous eux vous avez été instruites de la vie religieuse, voilées, multipliées. Vous devriez pleurer si on vous les voulait ôter." ²⁵⁰) Ce qui permettait au Père de Bérulle d'écrire au Père Bertin, le 25 février 1621: "Peut-être que Monsieur de Genève s'emploiera volontiers en l'affaire des Carmélites. Son sens est éloigné du dessein des Carmes. Il en a ainsi écrit à une religieuse de France" ²⁵¹). Nous voyons encore par cet exemple comme l'évêque de Genève suit avec attention ce qui intéresse la vie religieuse française en général et son ami Bérulle en particulier.

Comment ne s'intéresserait-il pas au Carmel, lui qui en 1610 fonda l'ordre de la Visitation? La Visitation! comme ce nom devait plaire à Bérulle, qui a écrit une si belle page sur cet épisode sacré dans la Vie de Jésus! Depuis le début de sa vie apostolique, François de Sales pensait à fonder un ordre qui n'imposant pas d'austérités corporelles et qui fondé sur l'amour de Dieu et du prochain conduirait cependant les âmes à la plus solide perfection. On y pratiquerait la douceur, l'humilité, l'oraison et la mortification intérieure. On y pourrait accepter des femmes de santé délicate, ce qui n'était pas le cas au Carmel, et on n'y observerait pas de clôture. En 1604, François de Sales rencontra à Dijon, Madame de Chantal qui devait le seconder dans cette belle oeuvre.

Fille d'un Président du Parlement de Bourgogne, Jeanne Françoise Frémiot, plus tard baronne de Chantal, était née à Dijon, le 23 janvier 1572. Dès son jeune âge on admirait en elle une piété exemplaire. En 1592, elle épousait Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Jusqu'à la mort de son mari, en 1600, elle mena une vie pieuse mais qui n'annonçait pas la haute sainteté à laquelle elle devait parvenir. Devenue veuve avec quatre petits enfants elle subit une crise terrible, mais elle reprend sans changement apparent la vie quotidienne. Cependant, dit Bremond "Dieu l'assiège et la déchire" ²⁵²) et bientôt elle sent le besoin d'avoir un directeur. Elle se soumet d'abord au joug d'un prêtre rencontré par hasard, digne homme mais inintelligent et tyrannique. Ce prêtre abusa de sa docilité, de son ignorance et il la tyrannisa, elle qui avait déjà tendance au scrupule.

Enfin, le 5 mars 1604, Madame de Chantal voit pour la première fois l'évêque de Genève, dans la Sainte Chapelle de Dijon où il prêchait le Carême. François de Sales avait 37 ans, elle en avait 32. Elle se sentit tout de suite attirée vers lui et se mit en face de la chaire pour pouvoir mieux le voir. François de Sales la remarqua et demanda à l'évêque de Bourges, André Frémyot, qui elle était. Celui-ci lui répondit que c'était sa soeur. En l'absence de son directeur elle se confessa à François de Sales, le mercredi saint et elle dit plus tard qu'"il lui semblait qu'un saint lui avait parlé". Elle hésite à se confier à lui définitivement à cause du vœu fait à son directeur, et le saint à la fois effrayé et attiré par cette âme, se demande s'il en est bien le maître prédestiné.

Après quatre mois d'hésitation, la baronne se rend à Saint Claude où, le 22 Aout 1604 elle rencontre l'évêque de Genève. Celui-ci la délève de ses vœux et elle lui fait une confession générale. A partir de ce moment-là, elle sera sous sa direction, une direction ferme mais particulièrement discrète et prudente. Quoique séparé de la baronne, François de Sales ne cessa de la préparer à être la fondatrice de cet ordre nouveau dont il avait déjà fixé les principes. Tout le programme de la future Visitation est contenu dans cette phrase d'une lettre du 8 septembre 1605: "Surtout j'aime ces trois petites vertus: la douceur de coeur, la pauvreté d'esprit et la simplicité de vie; et ces exercices grossiers: visiter les malades, servir aux pauvres, consoler les affligés et semblables".²⁵⁰) Dans un entretien du 30 mai 1607 le Saint donne à Madame de Chantal des précisions sur l'Ordre qu'il veut fonder: "Dieu dit-il, vous destine à établir un Ordre où présideront la charité et la douceur de Jésus Christ, où seront admises les faibles et les infirmes et qui s'emploiera à soigner les malades et visiter les pauvres".²⁵¹) Le 6 juin 1610, la Visitation était officiellement fondée à Annecy et Madame de Chantal en était la première supérieure. Nous n'avons pas à nous étendre sur cet ordre, mais nous pouvons remarquer que François de Sales comme Bérulle quand il va fonder l'Oratoire en 1611, est un novateur en ce qu'il renonce aux vœux et à la clôture.

D'ailleurs l'évêque de Genève va jouer dans la fondation de l'Oratoire un rôle important. Sainte Beuve rapporte dans les "Mémoires pour servir à l'histoire de Port Royal" que la Mère Angélique disait en parlant de François de Sales: "C'était un oeil pur qui voyait tous les maux et tous les désordres que le relâchement a causé dans les moeurs ecclésiastiques et dans les moines, mais il cachait tout dans le silence et couvrait tout de la charité et de l'humilité"²⁵⁵). Et la Mère ajoutait: "Monsieur de Bérulle voyait aussi et déplorait ces abus..." En 1602, François de Sales et Pierre de Bérulle s'entretenaient déjà dans le salon de Madame Acarie de leur mutuel désir de faire revivre dans la sainte Eglise la pureté et la discipline des anciens jours. Le coadjuteur avait, dans la Sainte Maison de Thonon, essayé de réaliser ce dessein — et il exposait à son ami les résultats obtenus.

Dès le début de son séjour dans le Chablais, François de Sales et le Père Chérubin avaient conçu le projet de fonder une maison qui puisse être un asile pour des prêtres, des étudiants, et des apprentis. Le Pape approuve cette fondation par une Bulle datée du 13 septembre 1599, François de Sales est nommé préfet. Le nouveau préfet commence par étudier les règles de l'Oratoire de Philippe de Néri, puis il prend conseil de l'évêque de Genève, de l'archevêque de Vienne et de plusieurs théologiens.

Il divise l'établissement en quatre sections principales. La première se compose du préfet et de sept prêtres séculiers qui demeurent dans la maison et exercent en ville des fonctions pastorales. La deuxième section se compose de prédicateurs, la troisième de maîtres chargés de l'instruction et de la direction du collège, ce furent d'abord des Jésuites, puis des Barnabites, enfin la quatrième

section se composait de nouveaux convertis ou de ceux qui voulaient se convertir. On les instruisait et on apprenait aux plus pauvres un métier afin de les mettre en état de gagner leur vie.

François de Sales consacra beaucoup de temps à la Sainte Maison. Les prêtres de la communauté étaient ses enfants de prédilection. Le groupe de missionnaires qu'il avait établi était déjà une ébauche de ces missions diocésaines qui devaient fleurir au XVIII^{ème} siècle et surtout la formation professionnelle donnée dans l'école montrait que l'Eglise n'a pas seulement à s'occuper de l'enseignement littéraire et scientifique mais aussi de la formation technique des ouvriers.

François de Sales s'entretenait avec Bérulle de toutes ces innovations et le pressait d'entreprendre son oeuvre de réformation du clergé. Mais celui-ci répondait: "Il n'est pas encore temps, il faut d'abord travailler pour le retour de la Compagnie de Jésus".²⁵⁶⁾ D'ailleurs Bérulle était trop humble pour penser qu'il était appelé à rendre au clergé séculier conscience de la dignité de son apostolat.

En 1605 (Dagens pense plutôt 1606, mais note l'imprécision des dates²⁵⁷⁾), il se rend à Annecy pour essayer de faire agréer à François de Sales la direction de la communauté qu'il veut fonder. Monsieur de Genève ne pouvait accepter car il ne voulait pas quitter son diocèse et puis il pensait déjà à la Visitation et voulait garder la liberté de son avenir. Hamon écrit que ce projet de réformation du clergé avait à un moment donné tellement occupé l'esprit du saint évêque qu'il avait demandé au Saint-Siège la permission de quitter au moins pour un temps son diocèse afin d'aider à commencer un si grand bien. La permission ne lui aurait pas été accordée.²⁵⁸⁾ Bérulle quitta donc Annecy avec la joie d'avoir conversé avec son ami, avec la douleur de n'avoir pu le conquérir pour son oeuvre. Il se tourna alors vers César De Bus, prêtre d'une grande piété, demeurant en Avignon, et fondateur de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne. Il lui exposa ses projets et déplora de ne trouver personne qui consentit à se mettre à la tête de la nouvelle congrégation. "Ce sera vous, répondit le prêtre, ce sera vous et non un autre; telle est la volonté de Dieu. Vous ne devez pas vous roidir contre elle".²⁵⁹⁾ Bérulle quitta donc Avignon comme il avait quitté Annecy, mais il avait appris de la bouche de César De Bus des détails sur l'Oratoire de Philippe de Néri et de François de Sales, il avait appris avec plus de précision qu'à Paris les règles et les usages de la Sainte Maison de Thonon.

Ses amis le pressent de fonder la nouvelle société: il peut compter sur l'appui de la Cour, on lui offrait d'un autre côté l'argent nécessaire; Madame Acarie le persuadait qu'il était choisi par Dieu; enfin la Mère Madeleine de Saint Joseph (Mademoiselle Fontaine) redoublait d'instances auprès de lui. Un jour qu'il se trouvait avec elle au parloir, il se sentit tout à coup rempli d'une incroyable effusion du Saint Esprit et tout plein d'ardeur pour annoncer ses desseins. La Carmélite est pénétrée de la même lumière: "Est-ce que vous attendez, dit-elle, des indices plus certains de l'appel et du commandement de Dieu?". "C'est ainsi que le Carmel, dit Molien qui rapporte cette scène, donna l'Oratoire à l'Eglise".²⁶⁰⁾

C'est l'évêque de Paris, monsieur de Gondi, qui ordonne enfin à Monsieur de Bérulle de se soumettre et de prendre la direction de la nouvelle congrégation. Le 11 novembre 1611, commence la vie de l'Oratoire. Celui-ci se compose de sept membres auxquels viendra se joindre Saint Vincent de Paul qui y restera jusqu'à son installation à Clichy, comme curé, le 2 mai 1612. L'Oratoire, comme son nom l'indique aura pour première mission la prière; les membres ne feront pas de vœux spéciaux, la congrégation sera soumise aux évêques. La vie commune sera pratiquée comme un moyen d'atteindre la perfection sacerdotale. Le Roi accorde en décembre 1611 les lettres patentes. De son cher Annecy, l'évêque de Genève encourageait Bérulle en sa sainte entreprise. Faisant allusion à plusieurs lettres qui s'étaient perdues, il écrivait: "En toutes je m'essayais de vous témoigner l'ardent désir que j'aurais de rendre quelque sorte de service pour l'érection, institution et avancement de votre Congrégation, laquelle j'estime devoir être une des plus fructueuses et apostoliques oeuvres qui aient été faites en France il y a longtemps; mais, Monsieur, je vois bien que je n'aurai pas ce bonheur d'y contribuer chose quelconque, sinon mes bons souhaits et mes vœux. Car, quant à l'hôtel de Nemours, il n'en faut nullement parler".²⁶¹⁾ En effet, Bérulle avait prié l'évêque de Genève d'intercéder pour l'achat de l'hôtel de Nemours. Dans une lettre à Madame Acarie, François de Sales exprime les mêmes éloges et les mêmes regrets: "J'eusse désiré, plus qu'il ne se peut dire, d'être utile à la sainte congrégation qui éclot maintenant sous la direction de Monsieur de Bérulle; mais je ne puis en aucune façon, Notre Seigneur ne m'en trouvant pas digne".²⁶²⁾ La Bulle du Pape devait se faire attendre jusqu'au 10 mai 1613, à la suite d'intrigues à Rome, mais les disciples affluaient depuis longtemps et les écrits du temps s'étonnaient de la vie édifiante de ces prêtres. Le *Mercurius Gallicus* écrit en 1613: "La plus grande partie du jour ils sont en prière et méditations".²⁶³⁾ Ces prêtres peuvent avoir toutes les fonctions qui conviennent à l'ordre sacerdotal: prédication, formation des prêtres, études; le Pape y ajouta: "l'instruction de la jeunesse", ce qui devait par la suite donner lieu à des difficultés avec les Jésuites.

Bremond esquisse une intéressante comparaison entre l'Oratoire et la Visitation²⁶⁴⁾. Il dit, avec raison, que l'Oratoire historique (celui de Condren, de Bourgoing) diffère moins de l'Oratoire idéal déjà conçu par Bérulle que la Visitation historique ne diffère de l'idéal que François de Sales avait voulu réaliser. "Je n'ai pas fait ce que j'avais voulu faire" dira le Saint. En effet, il avait dû céder aux instances de l'archevêque de Lyon, Monsieur de Marquemont, et accepter pour ses "chères filles" les vœux de clôture. On ne verra plus, après 1615, les filles de la Visitation parcourir les rues d'Annecy pour aller soigner les malades et secourir les pauvres. Marthe va céder complètement la place à Marie. L'ordre deviendra un ordre contemplatif appelé à vivre la doctrine mystique du *Traité de l'Amour de Dieu*. Pourquoi le Saint a-t-il cédé à l'archevêque? Ce dernier écrivait à l'évêque de Genève qu'il révérait par ailleurs comme

"l'honneur et la couronne des évêques": "... il y a tout à craindre que la liberté de sortir n'introduise la dissipation et le relâchement, peut-être même la licence et le désordre et que les vœux simples ne soient pas assez forts pour arrêter le penchant naturel vers le changement".²⁶⁵) François de Sales, au contraire, voulait allier les oeuvres extérieures de charité et le repos de la contemplation. "Leur prescrire aujourd'hui la clôture, disait-il, ce serait priver le prochain de secours précieux et de bons exemples, et priver les soeurs elles-mêmes du mérite des oeuvres de charité, si recommandées dans l'Evangile, si autorisées par l'Exemple de Notre Seigneur".²⁶⁶) Il avait même pensé tout d'abord à donner à l'ordre le nom de "Filles de Sainte Marthe". Bremond pense que s'il a cédé à Monsieur de Marquemont, c'est par humilité, un peu par faiblesse et surtout parce que selon les paroles de Sainte Chantal, les religieuses mêmes éprouvèrent le désir de la clôture.²⁶⁷) Ce fut une sorte d'évolution surnaturelle qui dura cinq ans, les "chères filles" deviennent lentement des mystiques et rien que des mystiques. Le prudent évêque se plia à ce mouvement intérieur qui le révéla en quelque sorte à lui-même et donna naissance au "Traité de l'Amour de Dieu". L'Oratoire évoluera aussi et ne restera pas tout à fait conforme au plan primitif de son fondateur. Celui-ci en effet aurait voulu réaliser une sorte de compromis entre clergé régulier et clergé séculier. Sous l'action des successeurs de Bérulle, l'Oratoire devint une congrégation presque uniquement sacerdotale mais qui ne cessera jamais de vivre la doctrine de son fondateur.

Le 11 novembre 1618, jour anniversaire de la fondation de l'Ordre, François de Sales devait prêcher dans la chapelle de l'Oratoire à Paris, et la petite église était envahie par la Cour et par la Ville. On y pouvait voir, outre le Roi et les deux Reines, plusieurs évêques, nombre de docteurs, une foule de gentilshommes et de grandes dames. Bérulle s'y trouvait certainement aussi. L'affluence était telle que le prédicateur pour arriver à la chaire dût passer par la fenêtre. Tout le monde se préparait à goûter dans le sermon cette délicatesse, cette grâce et cette force de conviction, en un mot ce charme qui avait séduit les lecteurs de l'Introduction. Mais François de Sales pensa que l'occasion était bonne de s'abaisser devant tant de personnes prêtes à l'admirer et après un exorde éloquent, il se borna à raconter la vie de Saint Martin dont c'était la fête.

Les biographes racontent que, pendant qu'il parlait, les gens murmuraient en exprimant leur déception. Mais il savourait ce mépris comme d'autres les éloges et Saint Vincent de Paul fut édifié de tant d'humilité. Il déclara ensuite "Voilà comment les saints répriment la nature qui aime l'éclat et la réputation, voilà comment nous devons faire nous-mêmes, préférant les emplois bas aux apparents, l'abjection à ce qui pourrait nous faire honneur".²⁶⁸) Comment ne pas être impressionné par une époque où des hommes comme François de Sales, le Père de Bérulle et Vincent de Paul collaboraient en de saintes oeuvres, ne cessant de s'admirer mutuellement?

5. Rôle joué par François de Sales et Bérulle dans la vie politique de leur temps.

A cette époque extraordinaire, les mystiques ne craignaient pas d'intervenir dans la politique de leur temps. Certes, ce n'est pas par ambition personnelle que Bérulle et François de Sales ont parfois servi leurs souverains respectifs dans de difficiles négociations. Tous deux ont fui les dignités et les honneurs. A quelqu'un qui le félicitait de sa nouvelle dignité (il avait été nommé cardinal en août 1627) Bérulle répondait: "Vous vous réjouissez de ce qui me fait gémir? Dieu a permis cela pour ma confusion et j'ai sujet de craindre que ce ne soit encore pour ma perte".²⁶⁹⁾ Et à un de ses Pères il écrit cette phrase qu'on ne saurait trop méditer: "... les grandes places, quoique non recherchées, sont toujours dangereuses. Toutes les dignités, même ecclésiastiques, ont quelque chose, non seulement de vain, mais encore de malfaisant et dont il faut se garder comme on fait de la contagion".²⁷⁰⁾ François de Sales ne pensait pas autrement quand il disait à son frère Louis, parlant d'une proposition du roi Henri IV qui lui offrait à Paris une position en rapport avec son mérite: "Je suis où Dieu me veut, puisque sa main m'y a placé. Il est vrai que je ne suis pas dans une grande ville, Mais Annecy est déjà beaucoup pour moi qui ne suis rien du tout".²⁷¹⁾ Et lorsque le cardinal de Retz, évêque de Paris, vint lui proposer d'être son coadjuteur avec la future succession de ce grand siège, il répondit: "Le diocèse de Genève est la portion de vigne que Dieu m'a appelé à cultiver; je ne peux y renoncer sans exposer mon salut. On ne se donne pas à l'Eglise pour faire une grande fortune, mais pour défricher le champ assigné par le Père de famille".²⁷²⁾

Et pourtant François de Sales et Bérulle ont joué un rôle important dans la vie politique de leur époque. Sainte-Beuve dit dans Port-Royal en parlant de l'évêque de Genève: "Cette alliance entre l'onction affectueuse et une certaine finesse diplomatique se retrouve assez évidente également chez Bérulle".²⁷³⁾ Le même Sainte-Beuve évoque même une fois Saint Louis à propos de François de Sales et Daniel Rops parlant du rôle politique considérable de Bérulle dira que "l'étude de ce rôle permettrait sans doute de faire apparaître les caractères fondamentaux que devrait avoir une politique catholique véritable".²⁷⁴⁾ De François de Sales comme de Bérulle, on peut dire qu'ils surent toujours donner ce qu'ils devaient au prince sans rien céder de ce qu'ils devaient à Dieu.

La mission de François de Sales dans le Chablais avait un but politique autant que religieux; en novembre 1598 il part pour Rome pour négocier au nom de son souverain, le duc de Savoie, puis c'est en 1602 la mission à Paris auprès du roi Henri IV concernant les affaires de Gex. En 1618, il vient à Paris avec le cardinal de Savoie chargé de négocier le mariage du prince de Piémont avec Christine de France, soeur du roi; et la présence de l'évêque de Genève était due au désir formel qu'en avait exprimé Richelieu. Ce séjour en France

devait durer onze mois. C'est à cette époque qu'il rencontre Bérulle, lui aussi occupé à de délicates négociations.

Déjà aux Etats Généraux de 1614, on avait pu apprécier les qualités politiques de Bérulle. En 1619, alors qu'après l'assassinat de son favori Concini, la Reine Mère Marie de Médicis s'était réfugiée à Angoulême, c'est Bérulle que le Roi Louis XIII envoie pour faire des propositions de paix à sa mère. "Il n'a pas moins de prudence que de piété"²⁷⁵) disait de lui le nonce Bentivoglio. En le voyant passer les gens du pays disaient: "Voilà le saint Père qui apporte la paix".²⁷⁶) Grâce à lui, en effet, un accord est conclu entre les deux partis. Pendant ce séjour à Angoulême, Bérulle a la joie de passer dix jours avec François de Sales. En effet, le 14 juin 1619, arrivait dans cette ville le prince de Piémont, marié depuis le 10 février 1619 à Madame Christine de France, soeur du roi. Dans la suite de la jeune princesse se trouvait son Grand Aumônier, François de Sales, évêque de Genève. Les deux amis purent s'entretenir des progrès de l'Oratoire et du Carmel, le saint évêque parlant avec ce charme dont il avait le secret de ses chers monastères de la Visitation, de sa pauvre église d'Amnecy, du règne de Jésus-Christ. "Entretiens vraiment célestes, dit Houssaye, et tels que la Cour n'a pas coutume d'en entendre".²⁷⁷) Mais François de Sales avait cependant hâte de quitter ce séjour. "Je fais le noviciat de la Cour, mais je n'y ferai jamais profession"²⁷⁸) disait le saint évêque, lui qui avait dit quelques mois plus tôt à Richelieu rentrant d'exil, en lui mettant la main sur l'épaule: "Retourne dans ton évêché, tourne le dos à tout cela". Bérulle d'ailleurs n'était pas plus enthousiasmé que lui de ce séjour loin de ses chers couvents. Il confiait à un de ses parents: "Je ne suis pas encore à moi, je supplie Notre Seigneur de conduire cette affaire à sa perfection et me donner le moyen de satisfaire à mes obligations, que je n'oublie pas parmi les obligations extraordinaires et un peu étrangères à ma profession".²⁷⁹)

François de Sales, plus favorisé que Bérulle quittait Angoulême le 24 mai, celui-ci devait y demeurer bien des semaines encore. C'est aussi uniquement par obéissance à son souverain que François de Sales devait quitter Amnecy en octobre 1622, malgré son mauvais état de santé, pour ne plus jamais y revenir. Le duc de Savoie en effet, lui demanda de venir le rejoindre à Avignon où lui-même devait se rendre pour saluer Louis XIII. Malgré les protestations de son entourage, le saint qui voyait la volonté divine dans les ordres de son prince déclara: "Il faut aller où Dieu nous appelle, nous irons tant que nous pourrons et nous nous arrêterons quand la maladie ne nous permettra plus d'aller".²⁸⁰) Et c'est en effet à Lyon, sur le chemin du retour que la maladie devait le terrasser et qu'il mourut, frappé d'apoplexie, le 28 décembre 1622.

Dans les affaires dont nous venons de parler Bérulle et Richelieu se prêtent un mutuel appui; pendant longtemps (1614—1621) leurs deux carrières furent parallèles. Plus âgé de dix ans que le futur grand ministre, Bérulle était déjà dans la confiance des grandes affaires que Richelieu était encore obscur. L'évê-

que de Luçon avait demandé des prêtres de l'Oratoire dans son diocèse, en 1617, Bérulle et Richelieu interviennent auprès du duc de Nevers pour le réconcilier avec le Roi; en 1619, ils travaillent de concert à rétablir l'accord entre le Roi et la Reine-Mère.

Molien pense que la première fissure a pu se produire le jour où, sous le coup de la mort tragique de son frère, Richelieu feignant le découragement, dit à Bérulle qu'il allait abandonner la politique.²⁸¹⁾ Ce dernier, croyant naïvement à sa sincérité, lui conseille, comme autrefois François de Sales, de céder à ce bon mouvement et de rentrer dans son diocèse.

En réalité, il y avait entre les deux plus que des conflits de détail, il y avait divergence entre deux politiques gravement différentes. Richelieu arrivant au pouvoir avait mis dans son programme de rétablir l'ordre à l'intérieur, de rabaisser l'orgueil des grands et de réduire la puissance de la Maison d'Autriche! Après l'élection en 1619 de Ferdinand de Styrie, chef du parti catholique allemand au trône impérial, les partisans du comte palatin, chef du parti protestant, marchent sur Vienne. Le nouvel empereur fait appel à toutes les puissances catholiques et en particulier au Roi de France. De leur côté les protestants rappellent à Louis XIII l'alliance entre la France et les protestants d'Allemagne. Le Conseil du Roi suit les idées du Père de Bérulle qui veut réaliser une sorte d'union des peuples catholiques. Il fut, dit Dagens, "le dernier sans doute parmi les hommes d'état qui ait osé rêver d'une chrétienté".²⁸²⁾ Jamais il n'aurait consenti à sacrifier des intérêts spirituels à des intérêts nationaux. Richelieu, qui n'avait pas les mêmes scrupules était frappé par le danger que présentait l'union de l'Autriche et de l'Espagne et il ne répugnait pas à une alliance avec les protestants. La politique de Bérulle est inspirée par l'idée qu'il se fait du devoir des rois. Comme Bossuet il croit à leur mission providentielle et le dessein de Dieu sur Louis XIII est la ruine de l'hérésie protestante. S'adressant au Roi dans la dédicace de son livre des Grandeurs De Jésus, il écrit: "Dieu qui a établi au ciel des dominations, principautés et archanges, établit des rois en la terre, pour avoir en la terre des images de sa bonté, des rayons de sa grandeur, des rayons de sa puissance... Un monarque est un Dieu, selon le langage de l'Ecriture: un Dieu non par nature, mais par grâce, un Dieu non pour toujours, mais pour un temps; un Dieu non pour le Ciel, mais pour la terre... Maudite hérésie qui a changé vos grandeurs en ces malheurs, votre gloire en ces opprobres, vos trophées en ces misères, vos triomphes en ces ruines! Funeste et infidèle hérésie qui, adultérant avec le sens humain et l'ambition des grands, a ruiné l'Etat et l'Eglise ensemble... Car l'hérésie est un corps qui ébranle, qui agite, qui infecte tous les corps de France".

En accord avec Richelieu, Bérulle luttera contre les protestants à l'intérieur. Il applaudit à la restauration du culte catholique dans le Béarn, à la guerre faite aux Huguenots depuis 1621, à la reprise des places de sûreté. Avec le Père Joseph, il est le plus ferme à plaider la continuation du siège de La Rochelle. Sans doute il irrite plus d'une fois Richelieu par le ton inspiré qu'il

prend dès qu'il s'agit de cette ville; on sait que, à ce sujet il consultait sans cesse la Mère Madeleine de Saint-Joseph qui l'aidait par ses visions. Impatienté de la longueur des opérations, Richelieu disait "Monsieur de Bérulle n'avait guère à faire de nous engager dans cette besogne avec ses révélations".

En fait, c'est en accord avec la politique de Bérulle que le Roi signe le traité de Barcelone avec l'Espagne (2 mai 1626) pour combattre l'hérésie en Angleterre. A cette époque "le roi prenait ses conseils, la reine-mère transcrivait ses lettres ... Dans toutes les circonstances difficiles, on l'appelait; Louis XIII le voulait en cour et Richelieu l'emmenait à la Maison Rouge, à Fleury, à Limours".²⁸³⁾ Louis XIII demande et obtient pour lui le chapeau de cardinal. Il semble même, d'après une lettre du cardinal Spada au cardinal Barberini (25 août 1626) que l'initiative pourrait être attribuée à Richelieu. La nomination eut lieu le 30 août 1627 et le 17 septembre, Richelieu écrivait à Bagni: "Je ne puis différer à vous faire connaître combien je corresponds au contentement qu'il vous a plu me témoigner avoir de la promotion de M. le Cardinal de Bérulle, tant pour les bonnes qualités que j'ai toujours reconnu être en lui, que pour l'affection singulière que je lui porte".²⁸⁴⁾ Et à Bérulle lui-même: "Sa Sainteté a plus fait pour l'Eglise et la France que pour nous-même".²⁸⁵⁾

Le cardinal de Bérulle n'avait que 53 ans lors du siège de La Rochelle, il ne lui restait plus même une année à vivre et il devait connaître en si peu de temps les honneurs de la disgrâce. Richelieu ne l'aimait pas, il le supportait plutôt et dédaignait sa politique trop scrupuleuse et trop catholique. Il se montre très injuste pour lui dans ses Mémoires. Les dites Mémoires ont d'ailleurs été écrites, non par Richelieu lui-même mais par Achille de Harlay. Celui-ci avait été prêtre de l'Oratoire, puis évêque de Saint Malo. Il aurait assouvi avec les haines de Richelieu, les siennes propres dans les Mémoires. Il ne parle pas de ce que Bérulle a fait pour le traité d'Angoulême, il le rend responsable de la situation faite à la reine d'Angleterre et à sa suite. Les Mémoires essaient de vouer le nom de Bérulle au ridicule. Par exemple: "Jamais il n'y eut moyen de lui persuader qu'il fallait que la Reine vécût bien avec son mari, mais au contraire, il estimait qu'il était utile pour la gloire de Dieu qu'elle eût aversion de lui, et travaillait toujours à cette fin...". "Il avait une aversion extrême contre les Jésuites qu'il estimait que faire contre eux était suivre particulièrement les volontés de Dieu... Son erreur n'était pas vice de volonté, mais d'entendement, qui croyait volontiers voir dans les secrets de la Providence divine ce qu'il ne voyait pas. Il était si attaché à ce genre de connaissance que, quand même il fût à la mort, on ne pouvait le persuader qu'il fût réduit à cette extrémité parce qu'il croyait avoir eu connaissance par voie surmaternelle que Dieu l'avait destiné pour faire de grandes choses en ce monde, ce qu'il avait témoigné plusieurs fois à plusieurs de ses amis".²⁸⁶⁾

L'abbé Houssaye a, le premier, rétabli les faits et donné un démenti formel à des assertions acceptées jusque là sans contrôle. Dagens a également relevé bien des différences entre les Mémoires et les lettres correspondantes.

Dans une lettre du 1^{er} février 1629 à Richelieu, Bérulle parle pour la première fois de la disgrâce qu'il pressentait: "Cette action nous déprime grandement, et confirme la créance que j'ai perdu l'honneur de vos bonnes grâces".²⁸⁷⁾ Pourtant en août Richelieu écrit encore: "Je n'ai jamais connu que le Roi fût mal content de vous, mais bien qu'il n'avait pas envie d'effectuer en tous sujets les conseils que vous pouvez donner".²⁸⁸⁾

La rupture fut préparée par la décision de Richelieu d'envoyer une expédition dans les Alpes contre l'Espagne. Bérulle ne cachant pas son opinion à ce sujet. Le roi dit à ce propos: "Monsieur de Bérulle est bon homme, mais tout lui fait peur". Là-dessus se greffait un différend concernant Monsieur, frère du Roi, et enfin des accusations de M. de Sourdis qui considérait le P. de Bérulle comme l'âme de l'opposition faite à l'emprunt par le clergé. Le 14 septembre, les deux cardinaux se trouvèrent devant les deux reines en présence du Roi. Marie de Médicis était si contrariée de ce qu'on faisait à Bérulle que Richelieu feignit de vouloir se retirer définitivement. Le 16, la paix avec l'Angleterre devait être ratifiée solennellement au palais de Fontainebleau; la place de Bérulle resta vide. "Je ne signerai jamais, avait-il dit, un traité dont je croirai que le conseil n'a point été pris avec Dieu". Ce traité, en effet, était la négation de tout ce qu'il avait promis à Rome. En rentrant chez lui, le soir, il jeta les yeux sur sa soutane rouge en disant: "Eh! quoi, Seigneur, m'avez-vous fait cardinal pour choses si basses! Oh! que j'aimerais bien mieux être retiré en un petit coin à écrire de vos mystères, à les contempler, à les adorer, que d'être au milieu de ce misérable monde où il n'y a qu'iniquité et où le moindre mal qu'on y fasse est de perdre beaucoup de temps".²⁸⁹⁾

A partir de ce moment on ne le vit plus à la Cour, et un mois plus tard il mourut sans avoir eu le temps de se retirer à Notre-Dame de Lorette comme il l'aurait tant désiré.

CONCLUSION

Avant de conclure l'étude des relations de Saint François de Sales et du cardinal de Bérulle il est intéressant de noter comment, en certains de leurs contemporains ou de ceux qui les ont immédiatement suivis, on retrouve mêlées et comme fondues, les influences respectives de ces deux grands hommes.

Pour trouver de nombreux exemples, nous n'aurions qu'à chercher dans les cloîtres. Nommons seulement, entre tant d'autres, cette Antoinette de Jésus, celle que Bremond appelle si joliment une "Sévigné cloîtrée".²⁹⁰⁾ Elle représente le mélange parfait de piété salésienne et bérullienne. Elle écrit à une religieuse qui a dû rentrer dans le monde: "Paix, paix, repos, tranquillité, fidélité et égalité d'esprit, adhérant à Dieu en dépit du monde, de votre nature et du péché. . . . Et ne vous ennuyez pas . . . donnez au corps et à l'esprit les divertissements permis aux vrais enfants de Dieu, sans scrupule. Aimez et puis faites ce que vous voudrez."²⁹⁰⁾ Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Religieuses, femmes du monde, gentilshommes, bourgeois et bourgeoises, combien ont lu non seulement Philotée mais le Traité de l'Amour de Dieu et ont ensuite confié la direction de leurs âmes à Bérulle lui-même ou à ses disciples! Pensons aussi à Charles de Condren, ce pur bérullien, qui, dit Bremond, expliquait Bérulle à Bérulle lui-même! Madame de Chantal disait du Père de Condren: "Il me semble que Dieu avait donné notre bienheureux Père (François de Sales) pour instruire les hommes, mais qu'il a rendu celui-ci capable d'instruire les anges".²⁹¹⁾ Bérulle se mit sous sa direction, on dit qu'il baisait la trace de ses pas. En lui on retrouve le théocentrisme et le christocentrisme du fondateur de l'Oratoire mais aussi les principes de la direction salésienne. Comme François de Sales, il est ennemi des examens de conscience trop détaillés, il dit: "Fuyez comme un enfer la considération de vous-mêmes et de vos offenses. . . . Il suffit en général de vous tenir pour pécheresse, ainsi qu'il y a bien des saintes au ciel qui l'ont aussi été".²⁹²⁾ On retrouve ici le ton du Traité de l'Amour de Dieu.

Même dans la plus grande figure de l'Eglise de France au XVIIIème Siècle, dans Bossuet, nous retrouvons des traits de la piété salésienne et bérullienne. L'évêque de Meaux déclarait en 1661 qu'il attendait avec impatience "le glorieux jour qui ouvrira la bouche des prédicateurs pour faire retentir par toutes les chaires les mérites incomparables de François de Sales". Cet hommage a d'autant plus de prix que l'Aigle de Meaux n'a pas toujours été très équitable à l'endroit

du saint d'Annecy. A mesure que Fénelon et les Quiétistes s'acharnaient à s'en réclamer, le sévère Bossuet s'en méfia davantage. Mais il est indéniable qu'il avait lu l'Introduction et dans son oeuvre on trouve l'influence du Traité de l'Amour de Dieu. Nous pensons au Panégyrique de Saint Paul où l'orateur se montre tour à tour tendre, persuasif, ou encore au sermon pour la profession de Mademoiselle de La Vallière avec cette description des deux amours le profane et le divin. "l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu" et "l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même" ²⁹³). L'influence de Bérulle est peut-être encore plus marquée. Dans les sermons sur la Sainte Vierge et les panégyriques des saints on trouve bien des réminiscences bérulliennes; il est probable que Bossuet doit à Bérulle le mot "élévations" employé dans le sens de prière, et dit Molière "dans cet ouvrage qui n'a pas son égal dans la langue française, il imite son maître quelquefois de très près". ²⁹⁴)

Mais la figure la plus représentative dans laquelle on retrouve inspiration salésienne et souffle bérullien, c'est sans contredit celle de Saint Vincent de Paul. Celui-ci arrive à Paris au moment où s'amorce la réforme religieuse, vers 1611—12. François de Sales avait été à la même école, mais il était plus avancé que lui dans les voies spirituelles, plus original et plus puissant. Bremond dit que les mystiques parisiens ont stimulé François de Sales tandis qu'ils ont façonné Vincent de Paul. Ce dernier a bien connu l'évêque de Genève. Dans sa déposition au procès de canonisation de celui auquel l'unissait une fidèle amitié, Monsieur Vincent proclamait que la douceur, la majesté, la modestie, l'extérieur de l'évêque de Genève lui retraçaient comme dans la vivante image Jésus-Christ conversant parmi les hommes. François de Sales, de son côté, n'appelait Vincent de Paul que "le saint prêtre, le plus digne qu'il eût connu" ²⁹⁵) Une preuve incontestable de la haute estime qu'il avait pour lui, c'est qu'ayant établi une maison de la Visitation à Paris, il lui confia la direction de ses "chères filles". Il le jugea digne aussi, après sa mort, de devenir le directeur de Jeanne de Chantal. Il n'a pas réussi pleinement auprès d'elle (c'était d'ailleurs très difficile) mais son amitié fut bonne à la sainte. Détail touchant et caractéristique de la faculté d'assimilation de Monsieur Vincent, il lui écrivait des lettres dans le style de François de Sales.

Mais on peut dire que c'est Bérulle qui avait fait sur Saint Vincent de Paul l'impression la plus profonde. Il le choisit comme directeur et un des historiens du saint a écrit: "Monsieur Vincent n'était déjà plus en 1611 tel que le peint la lettre qu'il écrivait à sa mère l'année précédente. Sa vertu s'était élevée bien haut et son ascension ne s'arrêtera pas. Le mérite en revient en grande partie à Monsieur de Bérulle". ²⁹⁶) En effet, on peut dire que c'est Bérulle qui distingua le premier l'âme d'élite qui sommeillait dans son dirigé et celui-ci disait de son directeur: "C'est un des plus saints hommes que j'ai connus". ²⁹⁷) Il le citait souvent pour s'armer de son autorité et pour le proposer en exemple: "Il faut étudier en sorte que l'amour corresponde à la connaissance... et à la manière de Monsieur de Bérulle lequel, aussitôt qu'il avait conçu une vérité, se donnait

à Dieu ou pour pratiquer telle chose ou pour entrer dans de tels sentiments, ou pour en produire des actes; et par ce moyen, il acquit une sainteté et une science si solides qu'à peine en pouvait-on trouver une semblable." ²⁹⁸) Vincent de Paul s'était assimilé le théocentrisme bérullien, et son christocentrisme est tout aussi accusé que chez Bérulle. Les lettres abondent en expressions bérulliennes: il en termine une ainsi: "L'esprit d'union par lequel le Fils de Dieu a uni les hommes à son Père soit toujours avec vous pour jamais". ²⁹⁹), et une autre: "Je vous embrasse avec toutes les tendresses de mon âme, considérant la vôtre comme une victime offerte continuellement à la gloire de son souverain Seigneur". Ces vues mystiques l'inspirent et le soutiennent dans la pratique de ses oeuvres. "Lors donc que vous allez visiter un malade, ce doit être en union et pour honorer semblable action que Notre Seigneur a faite sur la terre". ³⁰⁰)

Il s'est toujours soumis à la direction de Bérulle dit Bremond "avec une obéissance rigide", et l'auteur de l'Histoire du sentiment religieux en France fait remarquer que ce n'est pas l'amour des hommes qui l'a conduit à la sainteté mais la sainteté qui l'a rendu charitable. Vincent de Paul est encore un de ces "mystiques d'action" dont parle Daniel Rops. Sorti de l'Oratoire il demeurera toujours et intégralement bérullien. "Sans doute le sera-t-il à sa manière, avec son tempérament, sa "grâce propre": mais pour le fond, sa doctrine demeurera identique à celle qu'il aura puisée à l'Oratoire et dont son intelligence pratique et son ardeur apostolique lui permettront d'entrevoir et de tirer de fécondes conséquences". ³⁰¹)

Seules des circonstances historiques ont empêché au XVIIIème Siècle la canonisation du cardinal de Bérulle. Sa vie avait été un holocauste perpétuel, sa mort dit le Père Bourgoing "fut la consommation de ce sacrifice". Il mourut en effet en face de l'autel où, malade, il n'avait pu célébrer la messe que jusqu'au début du Canon. Trois heures après qu'il eut rendu son âme à Dieu, il apparaissait radieux, plein de gloire, à la prière du couvent de l'Incarnation, Madeleine de Saint-Joseph. On ne compte pas moins de quarante-cinq miracles à son actif. En 1648, le père Bourgoing écrivait au Pape Innocent X pour demander avec celle de François de Sales, la canonisation du fondateur de l'Oratoire. Le procès fut interrompu en 1661 à cause des affaires jansénistes. Le "parti" avait eu l'audace de mettre le nom de Bérulle sur le calendrier de ses Bienheureux. Bien qu'il n'y eût aucune faute de sa part, ni de la part de sa congrégation, l'impression fut fâcheuse et la cause fut abandonnée. On parle aujourd'hui en France, d'une reprise des démarches et il est certain que dans les milieux philosophiques et littéraires le nom de Bérulle a été souvent prononcé récemment. Les historiens de la littérature sont d'accord pour réclamer une place pour Bérulle dans les manuels à côté de Pascal et de Fénelon.

Saint François de Sales, Pierre de Bérulle, deux noms qu'on peut associer et qui évoquent une période des plus attachantes de l'histoire de la pensée religieuse française. Malgré des différences très marquées en ce qui concerne leurs

personnalités, différences dont nous avons vu l'expression dans leur style. François de Sales et Bérulle sont deux figures représentatives de leur époque et de leur pays: deux prélats français de la Contre-Réforme. Les mêmes influences se sont exercées sur leur jeunesse: celle de ce milieu universitaire parisien encore soumis aux répercussions des guerres de religion, l'influence des Jésuites qui devait imprégner doctrine et dévotion des deux prélats, les mêmes livres ont marqué leur esprit, dirigé leur conduite, guidé leur évolution.

L'amitié qui les lie à partir de 1602 trouve son écho dans l'étroite parenté des doctrines. Sans insister sur le théocentrisme qui est l'essence même de la tradition catholique, on peut voir dans le christocentrisme bérullien, dans la place donnée à l'Incarnation dans la vie religieuse, un développement moins lyrique et plus théologique des idées de François de Sales et de leur expression dans le *Traité de l'Amour de Dieu*. L'adhérence bérullienne aboutit à la communion mystique, à la "fine pointe" de l'évêque de Genève.

Mais Bérulle comme François de Sales sont des mystiques typiquement français, ils ne séparent pas mysticisme et ascèse, ils n'ont pas donné dans le piège du quétisme. Malgré les assertions souvent fausses ou empreintes d'exagération des Jansénistes, ils n'ont en rien favorisé non plus la naissance de l'hérésie qui devait porter un coup si terrible au catholicisme français.

Mystique et ascèse, mais aussi mystique et action. Bérulle et François de Sales toujours liés, ont vraiment témoigné de ce zèle apostolique qui marqua la Contre-Réforme. Conversion d'hérétiques direction spirituelle, fondations d'Ordres: Carmel de France, Oratoire, Visitation, réforme de couvents. A cette époque, les princes de l'Eglise jouaient un rôle dans la vie politique et le Cardinal et l'Evêque de Genève ne manquèrent pas d'intervenir dans les affaires de leur temps, toujours "ad maiorem Dei Gloriam". Liés par une sainte amitié, ils sont devenus les modèles de ces mystiques dont la France du XVII^{ème} siècle a été si riche.

Joseph Lortz dans son "Histoire de l'Eglise" a dit de François de Sales qu'il "était typiquement français" ³⁰²): ceci est vrai, mais il n'empêche que cette fusion de l'humanisme païen de la Renaissance avec le christianisme est d'une grande importance dans l'histoire générale de l'Eglise et Lortz le reconnaît lorsqu'il dit: "Franz von Sales bedeutet also die Vertiefung des naturalistischen humanistischen Moralismus zu einem humanistischen Christentum, zu einem frommen Humanismus, die Rückkehr des Humanismus zur Kirche" ³⁰³).

Et à cette oeuvre Bérulle a contribué en l'élargissant encore. Une anecdote montre le Cardinal de Bérulle écoutant le jeune Descartes exposer sa "Règle universelle qui permet d'atteindre la vérité" et ensuite le félicitant, lui conseillant de faire servir au bien de Dieu et des âmes cette merveilleuse façon de penser. Le grand mérite de l'Ecole Française, dit Daniel Rops, est "d'avoir non pas brisé le courant du fleuve humaniste, mais de l'avoir endigué entre digues chrétiennes". ³⁰⁴)

Il est regrettable que, en France comme à l'étranger, le dix-septième siècle français évoque seulement dans le domaine religieux, à côté de l'éclat indéniable des noms de Pascal et de Bossuet, les querelles nées autour du Jansénisme et du Quiétisme. Toute la première partie du siècle, avec François de Sales et le cardinal de Bérulle, avec leur inspiratrice Madame Acarie, avec leurs disciples Saint Vincent de Paul, Sainte Chantal, le Père de Condren, avec tous ces grands "conquérants d'âmes", toute cette période de la vie religieuse française à laquelle Henri Bremond s'est efforcé de rendre la place à laquelle elle avait droit, correspond à ce qu'il y a de plus significatif et de plus riche dans la spiritualité nationale. Et cette floraison vraiment française a eu des répercussions dans tous les pays voisins, car tous ces mystiques formés par le Saint d'Annecy et par le fondateur de l'Oratoire, étaient de grands chrétiens, ignorants des frontières et qui ont vécu, travaillé et prié pour tous les pays et pour tous les temps.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres de François de Sales et de Bérulle

François de Sales

“Introduction à la vie dévote”, avec un avant-propos et des notes de Charles Forot — Texte conforme à l'édition de 1619 — Librairie Garnier Frères, Paris — Collection des “Classiques Garnier”.

“Traité de l'Amour de Dieu”, de Saint François de Sales, Evêque et Prince de Genève, Instituteur de l'Ordre de la Visitation de Sainte Marie.

Nouvelle édition revue et annotée par l'abbé Jules Bonhomme curé de Saint Jean Baptiste de Grenelle à Paris.

Librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie, éditeurs,

90 rue Bonaparte Paris — 1947.

“Lettres de direction et Spiritualité de saint François de Sales” présentées par E. Le Couturier.

E. Vitte, éditeur, 10 rue Jean Bart, Paris — 1952

d'après la grande édition d'Annecy.

Cardinal de Bérulle

Les ouvrages de Bérulle sont pratiquement introuvables à Paris. Ils ont été recueillis pour une éventuelle canonisation du cardinal. Comme nous n'avions pas à notre disposition les bibliothèques françaises, nous avons dû nous contenter des morceaux choisis contenus dans les deux ouvrages suivants:

Molien

“Le Cardinal de Bérulle” — Histoire, doctrine, les meilleurs textes; par A. Molien, prêtre de l'Oratoire.

Librairie Beauchesne et ses fils — Paris, 117 rue de Rennes. 1947

Taveau

“Le Cardinal de Bérulle, maître de Vie Spirituelle”.

par Claude Taveau, prêtre de l'Oratoire.

Librairie Desclée de Brouwer et Cie. Editeurs — Paris, 76 bis rue des Saints Pères. 1933.

II. Ouvrages concernant François de Sales et Bérulle

(cités par ordre alphabétique d'auteur)

1. François de Sales

Cognet (Louis)

“La Mère Angélique et Saint François de Sales” — 1618—1626 Editions Sulliver — 76, rue Bonaparte — Paris

1951

Dufournet

"La jeunesse de saint François de Sales — 1567—1602".

Librairie Grasset, 61 rue des Saints Pères — Paris.

1942

Guerlin de Guer

"La langue et le style de Saint François de Sales". Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation. — Publiée par la Faculté de Lettres de Lille — Librairie Universitaire J. Gamber, S. A., rue Danton, Paris — No du 15 janvier 1934.

Dr. Hämel-Stier

— „Franz von Sales“ — ein Lebensbild.

Verlag Ferdinand Schöningh — Würzburg — 1946

— „Geist und Führung“

Franz-Sales Verlag Eichstätt — Bayern — 1947

Hamon

"Vie de Saint François de Sales, évêque et Prince de Genève. Docteur de l'Eglise".

Nouvelle édition entièrement révisée par M. Gonthier, chanoine à Annecy et M. Létourneau, curé de Saint Sulpice.

Paris, librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie. éditeurs, 90 rue Bonaparte.

1922.

Hourdin-Ehle

„Franz von Sales, das zeitüberwindende Menschenbild“.

von Georges Hourdin

nach dem Französischen bearbeitet von P. Johannes Ehle C. S. F. S.

Franz von Sales-Hefte — Fr. v. Sales Verlag Eichstätt — 1948.

Leclercq (Jacques - chanoine)

"Saint François de Sales" — Docteur de la Perfection — nouvelle édition revue et corrigée, Casterman — Tournai — Paris. 1948.

Rivet (Mother Mary Majella, O. S. U., A. M.)

"The Influence of the Spanish Mystics on the Works of Saint Francis De Sales" —

— The Catholic University of America Press Washington, D. C. — 1941.

Sainte-Beuve

"Les Grands Ecrivains Français". Etude des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau et annotés par Maurice Allem.

XVIIIème Siècle: écrivains et orateurs religieux.

Paris. — Librairie Garnier Frères — 6 rue des Saints Pères 1928

Vincent (Francis)

"Le travail du style chez Saint François de Sales" — d'après les corrections faites sur l'Introduction à la Vie dévote — Paris — Gabriel Beauchesne —

MCMXXIII —

2. Cardinal de Bérulle

Dagens (Jean)

"Bérulle et les origines de la restauration catholique" (1575—1611)

Premier volume (second encore en impression) — 1952

chez Desclée de Brouwer.

Enciclopedia Cattolica

vol. II, col 1483—86.

Edizione: Ente per l'Enciclopedia Cattolica e per il libro Cattolico.

Città del Vaticano — 1949

Article: Bérulle par Frater Emiliano.

Houssaye (M., Prêtre du Clergé de Paris)

Tome I: "Monsieur de Bérulle et les Carmélites de France"

(1575—1611) — 1872

Tome II: "Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus" —

(1611—1625) — 1874

(Le tome III est malheureusement épuisé et introuvable chez les libraires et les bouquinistes).

Librairie E. Plon et Cie, 10 rue Garancière — Paris.

Molien (A. Prêtre de l'Oratoire)

"Le Cardinal de Bérulle" — Histoire, doctrine, les meilleurs textes. Librairie Beauchesne et ses fils — Paris, 117 rue de Rennes.

1947

Taveau (Claude — Prêtre de l'Oratoire)

"Le Cardinal de Bérulle, maître de vie spirituelle"

Desclée de Brouwer et Cie, éditeurs. 1933

III. Littérature générale.

Bremond (Henri)

Histoire littéraire du sentiment religieux en France. — Paris — 1921 —

Cognet (Louis)

La spiritualité française au XVII^{ème} Siècle.

Revue "Culture catholique" — mensuelle — No 4 — septembre 1949

La Colombe — Editions du Vieux Colombier — 5, rue Rousselet —

Paris (VII).

O. Karrer

„Gott in uns — die Mystik der Neuzeit“. 1926.

Verlag "Ars Sacra" — Josef Müller — München.

Lortz (Joseph)

„Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung“.

Eine geschichtliche Sinndeutung der christlichen Vergangenheit.

Neunte und zehnte Auflage — 1941

Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung — Münster in Westfalen.

Rops (Daniel)

"Mystiques de France". Textes choisis et commentés.

Edition Corrèa — Paris — 1941

Richstätter (S. J.)

„Mystische Gebetsgnaden und Ignatianische Exerzitien“. 1924

Verlagsanstalt Tyrolia — Innsbruck.

NOTES

- 1) E. Borne: Y a-t-il une littérature catholique?
"La Vie Intellectuelle" — éditions du Cerf, Paris — mai 1954.
- 2) Reinhold Schneider: „Herrscher und Heilige“ — Verlag Jakob Hegner in Köln u. Olten — 1953 —
complété par „Formen der Macht“ du même auteur — Glock und Lutz, Nürnberg — 1953.
- 3) Bremond, "L'humanisme dévot" 1, ch. 3.
- 4) Hamon Vie de St. François de Sales", II, p. 331.
- 5) Molien, "Le Cardinal de Bérulle" II, p. 107.
- 6) Bremond, Tome III "La conquête mystique", ch. I.
- 7) Calvet "La littérature religieuse de F. de Sales à Fénelon" Paris — 1938.
- 8) Molien II, p. 107.
- 9) Bremond, L. III, ch. I.
- 10) Francis Vincent — Le Travail du Style chez Saint François de Sales —
D'après les corrections faites sur l'Introduction à la Vie dévotte — Paris —
Gabriel Beauchesne — MCMXXIII — p. 6.
- 11) St. François de Sales, Oeuvres . . IV, p. 272.
- 12) Traité de l'Amour de Dieu, I, p. XXII.
- 13) Cité par Francis Vincent, p. 21—22; Lettre à Mgr. Fremyot 5 octobre 1604.
Oeuvres. Edit. D'Annecy, t. XII, p. 321.
- 14) Port Royal L. 268—270.
- 15) Traité, I, ch. 1, p. 2.
- 16) F. Le Couturier — Lettres de direction et spiritualité de Saint François de
Sales — p. 67.
- 17) La lettre à la Présidente Brûlart est extraite du recueil Le Couturier p. 115.
- 18) Vincent p. 38.
- 19) Vincent p. 42, p. 46.
- 20) Port Royal I, 216—228.
- 21) Traité I, p. XI.
- 22) Vincent, p. 52.
- 23) Vincent, p. 53
- 24) Guerlin de Guer: "La langue et le style de Saint François de Sales". Revue
d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation. — Publiée
par la Faculté de Lettres de Lille — Librairie Universitaire J. Gamber, S. A.
7, rue Danton Paris — No du 15 janvier 1934.
- 25) Traité, II, p. 94.
- 26) Bremond, I, p. 78.
- 27) Traité I, 384.
- 28) Reinhold Schneider, op. cit. Verlag Hegner, Köln, 1953, p. 237.
- 29) Guerlin de Guer, art. cité, p. 33.
- 30) Port-Royal, Livre I, chap. IX.
- 31) Vincent p. 88
- 32) Vincent p. 89

- 33) Cité par Le Couturier, op. cit. p. 32
- 34) Cité par Le Couturier, op. cit. p. 32
- 35) Cité par Hamon, tome II, p. 346
- 36) Cité par Dagens — Bérulle et les origines de la restauration catholique —
Desclée de Brouwer — tome I. p. 17
- 37) Correspondance, tome I, p. 42
- 38) Grandeurs de Jésus, édition Migne, p. 372
- 39) id., p. 250
- 40) id., p. 334
- 41) id., p. 334
- 42) id., p. 270
- 43) id., p. 202
- 44) id., p. 342
- 45) Grandeurs de Jésus p. 327
- 46) Grandeurs de Jésus, p. 327
- 47) id., p. 225
- 48) Cité par Dagens, op. cit. p. 294
- 49) Grandeur de Jésus
- 50) Lettres p. 1589
- 51) Dagens — op. cit. p. 31
- 52) Grandeurs p. 318
- 53) Opuscles de Piété, p. 918
- 54) Lettres, p. 1412
- 55) Dagens, op. cit. p. 399
- 56) Grandeurs p. 250
- 57) Opuscles p. 1203
- 58) Mémorial de direction p. 821
- 59) Taveau — Le Cardinal de Bérulle — p. 109
- 60) Grandeurs p. 360
- 61) id., p. 362
- 62) id., p. 160
- 63) Opuscles XCVIII
- 64) Lettres, 175 de Dagens
- 65) Grandeurs — Préambule
- 66) Elévations sur Sainte Madeleine p. 567
- 67) id., p. 536
- 68) Discours de controverse, III, 40
- 69) Houssaye, tome I, p. 483
- 70) Port Royal, tome IV, p. 149
- 71) id., tome I, p. 215
- 72) Cité par Dagens
- 73) Hamon p. 183 I
- 74) Hamon: t. I, p. 39
- 75) Dufournet p. 237
- 76) Cité par Hamon I, 423
- 77) Cité par Hamon I, 510
- 78) Bremond, VII, "La métaphysique des Saints" ch. III
- 79) Grandeurs — Dédicace au Roy — Ed. de 1657, p. 89
- 80) Lettre L bis, 26 juillet 1590, t. XI, p. 3 des Oeuvres complètes
- 81) Houssaye, I, p. 41
- 82) Lettre à Jeanné de Chantal, 2 nov. 1607, p. 215 du recueil Le Couturier,
Vol. III des Lettres, p. 328
- 83) Houssaye, t. I, p. 70

- 84) Bremond, tome I, chap. I
- 85) Vie de Jésus, p. 523
- 86) Colloquia — Leyde — Elzevier 1564 — p. 160
- 87) Traité I, ch. 18
- 88) Oeuvres de piété 136, 3, p. 1006
- 89) Cité par Dufournet p. 80
- 90) Bremond, I, ch. III
- 91) Charles Auguste de Sales — Vie de François de Sales — édition de Lyon, 1634, — p. 14
- 92) Lettres, XVIII, p. 271
- 93) Hourdin-Ehle: p. 9
- 94) Op. de piété. Retraite de M. de Bérulle, ed. Migne 1289—1297
- 95) Opusculs 1008
- 96) Dagens p. 135
- 97) Molien, t. I, p. 205
- 98) Déposition de Sainte Chantal, art. 33
- 99) Traité — Oraison dédicatoire — I
- 100) Vie de Jésus — édition du Cerf — p. 62—63
- 101) id., p. 83
- 102) Lettres, 388 de Dagens
- 103) Introduction, II^{ème} partie, ch. I
- 104) Cité par Bremond, tome 7, “La métaphysique des Saints”
- 105) Lettres, p. 914 coll. Dagens
- 106) Molien, I, 347
- 107) Lettre 298, XIII, p. 69, en latin
- 108) Rapporté par Houssaye II, p. 257
- 109) Lettre à la Présidente Brûlart. 2 nov. 1607, Le Couturier p. 221
- 110) Dagens p. 139
- 111) Lettre du 21 mai 1616, Le Couturier p. 305
- 112) Lettre à Madame des Gouffiers, mai 1621, Le Couturier 358
- 113) Avertissement, cité par Molien, I, p. 119
- 114) Dagens, Introduction aux Lettres XII
- 115) A. Hämel: Franz von Sales — Ein Lebensbild — (traduction)
- 116) Introduction — I partie — ch. I
- 117) Oeuvres de piété, CLXXXII
- 118) Bremond: III, p. 29
- 119) Otto Karrer: „Gott in uns“ (chapitre “Pierre de Bérulle)
- 120) Bremond, III, p. 29
- 121) Oeuvres de Piété CLXXXVI
- 122) Préface aux Oeuvres, p. 102—103
- 123) Amelote: La vie du P. Charles de Condren... Paris 1643. p. 78
- 124) Traité, L. I, ch. XVI
- 125) Op. de Piété, CXXIV
- 126) Sermons, édition de Visitation 69 X 413
- 127) Préambule, XI, col. 420
- 128) Traité, L. XII, ch. XIII
- 129) Bremond: “La conquête mystique”, ch. II
- 130) Habert: Vie du cardinal de Bérulle, p. 622
- 131) Bremond: tome VIII, p. 110 et 79
- 132) Père Bourgoing: Préface aux oeuvres, p. 98
- 133) Opusculs, XVI, col. 938
- 134) id., LXXIV, col. 049

- 135) Sermon de mon très honoré Père, l'éminentissime cardinal de Bérulle, cité par Molien, I, 161
- 136) Grandeurs, Discours II, 183—184
- 137) Opusc. de Piété, 1062
- 138) François de Sales
- 139) E. Georges, op. cit. p. 234, cité par Molien II, 91
- 140) Cité par Bremond "La conquête mystique" ch. III.
- 141) François de Sales: Traité
- 142) Déposition de Sainte Chantal, art. 30
- 143) Col. 880
- 144) Traité de l'abnégation intérieure, ch. I, 880
- 145) Lettre 238 bis (coll. Visitandines)
- 146) Lettre CXXXIV; 889 de Dagens
- 147) Cité par Hamon II, p. 554, sans référence
- 148) Lettre LXXVI, 846 de Dagens.
- 149) Déposition de Sainte Chantal, art. 28
- 150) Lettre XV, p. 376, éd. des Visitandines
- 151) id., XVIII, 131 id.
- 152) Lettres 400 de Dagens
- 153) Bremond — L'Ecole Française — p. 129—130
- 154) Lettre, 856 Dagens
- 155) Piété, CXLIV, col. 1181
- 156) P. de La Rivière p. 346
- 157) id., p. 540
- 158) Otto Karrer: op. cit. p. 169
- 159) Daniel Rops: op. cit. p. 13
- 160) Mother Mary Majella Rivet, O. S. U. A. M.: "The influence of the Spanish Mystics on the Works of Saint Francis De Sales" — The Catholic University of America Press Washington, D. C. — 1941.
- 161) Op. cit. p. 96
- 162) Dagens, op. cit. p. 429 et suivantes
- 163) Op. cit. Appendix II, p. 109
- 164) Traité, cité par Bremond, Humanisme dévot — ch. X III
- 165) Traité, livre VI, ch. XII
- 166) Karl Richstätter, S. J. "Mystische Gebetsgnaden und Ignatianische Exerzition" — Ch. XV, p. 266
- 167) Taveau, p. 77
- 168) Lettres 1579
- 169) Elevations 511
- 170) Grandeurs 159
- 171) Grandeurs, 274
- 172) Opuscules 1194—1195
- 173) Lettres 1427
- 174) Traité, Livre IX, ch. II
- 175) Taveau: p. 90
- 176) Grandeurs 205
- 177) "Enciclopedia Cattolica", vol. II, col. 1483—86
- 178) Rops: p. 27
- 179) Traité: Préface
- 180) Rops p. 29
- 181) Lettres 1417—9
- 182) F. Vincent: cité par Bremond dans "métaphysique des Saints"
- 183) Hourdin-Ehle: p. 50

- 184) Lettre 1334
- 185) Opusculs 1143
- 186) Traité, livre IX, ch. 4
- 187) id., livre XI, ch. 7
- 188) Oraison funèbre du Père de Bourgoing
- 189) Conversation rapportée par Houssaye, t. III. p. 211 et citée par Molien, t. II, p. 57
- 190) Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal et à la vie de da Révérende Mère Marie-Angélique Arnauld. réformatrice de ce monastère. Utrecht 1742 — t. I, p. 315
- 191) A. Arnauld, Lettres, Nancy 1717—1743, 9 vol. t. V, p. 50
- 192) Houssaye, tome I, p. 11
- 193) Lettres chrétiennes et spirituelles de messire Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint Cyran, dédiées à Messeigneurs les Illustrissimes et Révérendissimes Archevêques de France. Rouen, 1645, lettre 55, p. 287
- 194) Mémoires t. II, p. 301
- 195) Bremond t. IV, p. 187
- 196) Mémoires, t. I, p. 315
- 197) Lettre du 15 juin 1619. — Le Couturier, p. 326
- 198) Lettre du 20 juin 1619, id. p. 330
- 199) Lettre du 12 septembre 1619, id. p. 333
- 200) Lettre du 14 mai 1620, id. p. 347
- 201) Lettre, 4 février 1620, Le Couturier p. 345
- 202) 15—20 juin 1619
- 203) Dagens p. 8
- 204) E. Gilson — La philosophie de Saint Bonaventure” p. 468
- 205) Cité par Louis Cognet: La spiritualité française au XVIIIème Siècle — Sept. 1949, p. 97
- 206) D. Rops: p. 34
- 207) Sainte Beuve: Port Royal
- 208) Lettre 754 adressée à Philippe de Quoex
- 209) Relation manuscrite de la Mère Marguerite du Saint Sacrement
- 210) Cité par Molien, I, p. 18
- 211) Chiffres dans Hamon, II, 466 et note 1
- 212) Edition d'Annecy XI, p. 453
- 213) Cité par Molien, I, p. 19
- 214) Cité par Hamon. I, 409, sans référence, probablement dans Charles Auguste de Sales
- 215) Houssaye I, p. 135, note 1
- 216) Année sainte de la Visitation, au 12 juin
- 217) Oeuvres complètes de saint François de Sales, 1859. t. XI, p. 374
- 218) Cette lettre, dont l'original appartient aux Religieuses de l'Enfant Jésus à Saint Maur, a été publiée par le P. C. Sommervogel dans les “Etudes religieuses des Pères de la Compagnie de Jésus” XIIIe année, 4e série. t. I, p. 363
- 219) id., p. 366
- 220) Houssaye I, p. 178, Note.
- 221) Introduction, Première partie, ch. IV
- 222) Direction, ch. X, éd. de 1657, p. 413
- 223) id., ch. XI, p. 414
- 224) Houssaye: p. 159 t. I
- 225) Fr. de Sales, Introduction, I partie, Ch. IV
- 226) Cité par Habert, liv. I, ch. XII

- 227) Lettre du 14 oct. 1604, Couturier. p. 131. lettre sur l'esprit de liberté
- 228) Entretiens, VI, p. 388 et 425
- 229) Habert; Livre I, ch. XII
- 230) Houssaye, I, 211
- 231) Habert L. I, ch. XIII
- 232) Dagens: p. 131
- 233) Cité par Bremond "L'invasion mystique", ch. III
- 234) Cité par Hamon, I, p. 417 et par tous les biographes sans référence, probablement dans une lettre au chancelier de Marillac pour le remercier d'un portrait de Mme Acarie
- 235) "L'Invasion mystique", ch. V
- 236) lettre de janvier 1603, Le Couturier p. 106
- 237) cité par Hamon I. 549 (dans Le Couturier, ce passage manque)
- 238) lettre 168, XII, p. 136 (Hamon I, 442)
- 239) 9 octobre 1604, 231, t. XII, p. 332 (Hamon I, 544)
- 240) Dagens, p. 193—94
- 241) Oeuvres, t. XII, 131—134 (cité Dagens p. 193)
- 242) Oeuvres, édition Vivès, t. VI. p. 106 (Houssaye I, 261. note 37)
- 243) L'Invasion mystique Ch. IX
- 244) Houssaye I, 275
- 245) tome II, p. 165
- 246) cité par Houssaye I, 418
- 247) Molien I, 29
- 248) Extrait de Fr. v. Sales „Briefe an J. von Chantal, 118—119"
- 249) Oeuvres-Vivès, t. VI, p. 456 (Houssaye II, 349)
- 250) Oeuvres, t. XIX. 390. 408. 410 (Molien I, p. 62)
- 251) Citée par Houssaye, t. II, p. 349, n. 1
- 252) Bremond, Invasion Mystique, ch. VII
- 253) Edition Le Couturier, p. 171
- 254) Sainte Chantal, Vie et oeuvres par la mère de Chaugy p. 96
- 255) Op. cit. tome III, p. 207 et suiv.
- 256) Rapporté par Houssaye I. 250, qui ajoute "c'est de la marquise de Meignelay qu'on tenait ce détail. Il est rapporté aussi par la Mere Marguerite du Saint-Sacrement dans ses Mémoires manuscrits.
- 257) Dagens p. 219
- 258) Hamon, II, p. 116
- 259) Houssaye I. p. 401. qui ajoute en note: "Le P. Pierre du Mas, dans sa vie du V. César de Bus. liv. III, ch. XVI, raconte la conversation que le saint fondateur eut avec M. de Bérulle. La longueur de ce discours, l'absence d'autorité, car le P. du Mas n'en cite aucune, la crainte que cet entretien n'ait été arrangé après coup, m'a empêché de l'insérer ici. Je n'en cite que ce qui me paraît incontestable.
- 260) Molien, I, 32
- 261) Citée par Houssaye, p. 31, t. II, l'original est conservé au Carmel de la rue d'Enfer
- 262) Lettre 746, t. XV, p. 156 (Hamon, t. II, p. 116)
- 263) Molien I, 36
- 264) "La conquête mystique", ch. III
- 265) Cité par Hamon, sans référence, t. II, p. 83
- 266) Esprit de Saint François de Sales, Camus, XV p., sect. XI
- 267) Bremond, Invasion mystique, ch. VII
- 268) cité par Hamon, II, p. 224, sans référence
- 269) Molien II, p. 88

- 270) id., p. 89
- 271) Année de la Visitation, 17 avril — aussi dans Camus
- 272) id.
- 273) Port-Royal, I, 249—257
- 274) D. Rops "Mystiques de France", p. 127
- 275) Molien I, p. 73
- 276) id.
- 277) Houssaye, II, 286
- 278) Cité par Houssaye, id. (Vie de saint François de Sales, par M. le Curé de Saint-Sulpice, t. II, p. 27)
- 279) Houssaye, id. lettre autographe du 6 juin 1616
- 280) Charles-Auguste de Sales, II, p. 236
- 281) Molien t. I, p. 83
- 282) Dagens — Lettres — Introduction XXXIII
- 283) Houssaye, t. III, p. 193
- 284) Lett. 653 (édition Migne)
- 285) Cité par Molien, I, 88
- 286) L. XX. Ed. Petitot, t. XXV, V e de Richelieu, p. 75—76 — Cité par Molien, I, 94. En ce qui concerne les Mémoires voir Louis Batiffol: Les faux Mémoires du cardinal de Richelieu, dans Revue des Deux Mondes, 15 avril 1921, p. 869
- 287) Lettre 755, p. 442 (Molien I, 95)
- 288) Lettre 949, p. 689 (id. I, 97)
- 289) Molien, t. I, p. 100
- 290) Bremond VI, ch. II, p. 234
- 291) Cité par Bremond: "La conquête mystique" II. partie, ch. II
- 292) Bremond, Conquête mystique, p. 236
- 293) Sermons, IV, 669 édition Garnier
- 294) Molien, II, 82
- 295) Cité par Hamon
- 296) Pierre Coste "Monsieur Vincent" t. I, p. 69 (Molien II, 63)
- 297) Cité par Molien cf (296)
- 298) Saint Vincent de Paul — Entretiens — t. XI, p. 128
- 299) Edition Coste, t. I, p. 577
- 300) Cité par Molien II, p. 67
- 301) E. Georges Revue "Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie" avril 1940, p. 17
- 302) Lortz: Geschichte der Kirche 93 II
- 303) Lortz op. cit. 93, II, III
- 304) Rops, id. p. 128

LEBENS LAUF

Am 29. Januar 1911 wurde ich, Jeanne Z ö b e l e i n , in Quimper (Frankreich) geboren.

Mein Vater, gefallen im 1. Weltkrieg, war Professor; auch meine Mutter war im Lehrfach tätig, zuletzt als Direktorin einer Oberschule.

Nach Abschluß meiner Studien in den Fächern Latein, Geschichte und Neuere Sprachen an der Universität Toulouse und der Sorbonne, erlangte ich im Jahre 1932 das staatliche "Certificat d'Aptitude au Professorat des Ecoles Normales". Ich unterrichtete dann an verschiedenen Oberschulen, zuletzt an einem Lehrer- und Lehrerinnen-Seminar.

Seit November 1950 bin ich als Lektorin an der Phil.-Theol. Hochschule Bamberg tätig.

Ich bin mit einem Deutschen verheiratet und besitze die deutsche Staatsangehörigkeit.



